

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Ensemble des travaux préparatoire

Henri Bénard

Henri Bénard, *De la mort, de la boue et du sang. Lettres de guerre d'un fantassin de 14-18*, Paris, Jacques Grancher, 1999.

Questions :

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

2) Comment expliquer la fixation du front à l'ouest à l'automne 1914 ?

3) Quelles sont les souffrances des soldats au front ? Les partage-t-il ?

4) Quelle est, selon lui, le rôle du chef ?

Extraits

4 août 1914 : « conserve mes lettres. Plus tard, si j'ai l'occasion de faire quelque chose d'intéressant, je serai heureux de relire ces pages. »

6 août 1914 : « Personne ne doute du succès, car l'Allemagne s'est mise dans la situation la plus critique, le moral de tous les soldats est tel que leur élan sera irrésistible. »

20 septembre 1914, à Maurice :

« Cette guerre est terriblement dure, triste, sévère. C'est une série de duels gigantesques d'artillerie et l'infanterie terrée dans les tranchées reçoit des coups et ne peut en rendre. Nous menons une existence de termites [...] Il faut patienter et user l'ennemi. »

25 septembre 1914 : impossible d'avancer. « Deux fois nous avons voulu enlever la position qui nous barre la route, deux fois nous avons reculé avec des pertes énormes. »

« Cette guerre est horriblement triste et monotone. C'est bien allemand. Pas de vie, pas d'enthousiasme. Des

duels d'artillerie continuel dans lesquels nous restons spectateurs terrés sous les rafales, voilà tout ce que nous voyons. Des pertes sans combat, quand un obus tombe sur nous, de la puanteur de cadavres de chevaux, des cris de blessés qui, toute la nuit, appellent au secours, de la mort, de la boue, du sang. Voilà nos visions de chaque heure. Ce n'est pas ce que j'avais rêvé. Enfin nous aurons le dernier mot. »

9 octobre 1914 : guerre triste, monotone, guerre de siège : « nous vivons dans les tranchées, sans vie, attendant l'obus malencontreux qui s'échouera sur nous. » « Nous sommes de part et d'autres enfouis sous la terre, nous mettant comme nous pouvons à l'abri des obus. La vie dans ces tranchées est souvent terrifiante. Il ne faut pas compter en sortir dans le jour. Immédiatement une rafale vous coucherait à terre. Alors, nous devons vivre avec des morts, des blessés, manger à côté d'eux, faire nos besoins. C'est une horreur. Il faut soutenir le moral des hommes, leur faire sentir qu'il s'agit de lutte d'usure, que le succès appartiendra au plus tenace. »

20 octobre 1914 : « nous avons quelquefois des journaux. Le communiqué officiel est très bien fait. Il ne dit rien et il n'y a rien à dire. C'est exactement ce qui se passe. »

21 octobre 1914 : « cela pourrait durer des années. Ce sont deux minces cordons de troupes ennemies se faisant face, sans épaisseur, sans réserve, mais tellement retranchés que pas un homme ne peut sortir la tête sans être abattu. » Interdiction est faite aux officiers de perdre du terrain sous peine d'être destitués : « mes hommes sont tous prévenus que je tuerai le premier qui reculerait. Au 36e, dernièrement, le colonel a fait fusiller sans jugement un traînard devant tout le régiment, avec une étiquette dans le dos, traînard. »

26 octobre 1914 : il fait part de ses conditions de vie, meilleures que celles de ses hommes : « j'ai repris la vie de tranchée ; ou plutôt mes hommes ont repris cette vie, car j'ai le bonheur d'avoir une maison en ruines dans laquelle nous faisons notre cuisine et dans la cave de laquelle nous nous abritons quand les grosses marmites tombent. »

28 octobre 1914 : « Encore un mois qui se termine. Voilà trois mois que cette guerre dure et nous attendrons longtemps encore avant de rejoindre nos foyers. »

17 novembre 1914 : « Nous quittons les tranchées cette nuit et allons nous reposer et nous nettoyer dans une petite localité en arrière. Les soldats qui, depuis vingt jours, n'ont pas quitté la tranchée, ont la gale et des poux de vêtements. On va les désinfecter. C'est une vie atroce qu'ils mènent, surtout maintenant, par la boue. Ils ont de l'eau jusqu'à la cheville et pas de feu. [...] Nous sommes [...] couverts par des réseaux de fils de fer sur une profondeur de 20 mètres et personne ne peut approcher de nos tranchées. »

25 novembre 1914 : « nous apercevons aussi des culottes rouges qui restent également sans sépulture, mais nous ne pouvons les avoir. Ils sont tombés entre les deux lignes et on se ferait tuer, si l'on s'en approchait. Que d'abomination ! [...] Tout cela n'est que le prélude de la guerre qui, je crois, sera très longue. »

15 décembre 1914 : « Le temps épouvantable que nous avons a rendu les tranchées de vrais cloaques et, pour y parvenir, dans ces kilomètres de boyaux, il faut faire des efforts énorme. C'est au point que des hommes ne pouvant retirer leurs pieds enfoncés dans la glaise, sont obligés de se déchausser. Le soldat n'est, des pieds à la tête, qu'un paquet de boue liquide. L'officier, du reste, n'est pas mieux et beaucoup sont déprimés. »

21 décembre 1914 : Bénard sort d'une attaque terrible : « pris de front et de flanc par des tranchées qui nous criblaient de balles, nous n'avons pas réussi. Nous avons eu de grosses pertes et j'ai vu la mort de bien près. Le feu des mitrailleuses était si intense que j'ai dû me faire un rempart de deux cadavres. Chacun cherchait un abri et les balles pleuvaient dru. Il était dix heures du soir quand nous avons pu rentrer dans nos tranchées. Et quelle nuit ! De la boue jusqu'à mi-jambe, des morts sur lesquels on marchait, des blessés qui râlaient. [...] En revanche, l'artillerie a fait du bon ouvrage. Elle a fait sauter des Boches, dont on voyait des corps, des bras, des têtes voler en l'air. [...] Combien, dans ces moments terribles, on regrette le doux temps de la paix et combien on maudit la guerre ! »

29 janvier 1915 : « Les artilleurs n'ont pas de pertes et il n'y a pas besoin de les remplacer, comme ces pauvres fantassins qui ont toutes les peines, tous les dangers, toutes les misères. »

22 février 1915 : « Ici, nous menons toujours la même existence. On s'habitue à tout. Nous avons tous les jours des blessés et des morts, quoique ne bougeant pas [des tranchées]. Les balles perdues, quelques éclats d'obus nous enlèvent ainsi des combattants, immédiatement remplacés »

17 mars 1915 : « Je viens de regagner mon séjour au repos après avoir passé quelques journées tragiques. [...] une mine a éclaté sous une de nos tranchées [...]. C'était dimanche soir à 8 heures. Une explosion épouvantable s'est produite ensevelissant cinquante hommes et produisant un cratère de 40 mètres de diamètre et de 15 mètres de profondeur. Les officiers du génie estiment que la galerie de mine construite par les Allemands a demandé deux mois de travail souterrain et nécessité 2000 kilogrammes de poudre. Ils ont dû travailler à 20 mètres sous terre. »

19 mars 1915 : à propos des Allemands : « le Kaiser est malade et l'Allemagne aussi. Il faudra les tuer tous, si on le peut, pour que cette vermine ne puisse se renouveler. Nous en avons tué un certain nombre ces jours derniers. C'était de la garde bavaroise. On ne s'amuse plus à faire de prisonniers. »

20 mars 1915 : « tu dois lire dans les journaux nos hauts-faits de Carnoy. Il y a beaucoup d'exagération et les combats ont été bien plus modestes qu'on ne les raconte. »

30 mars 1915 : « J'ai reçu ta lettre. Ici, c'est toujours la même chose, des canonnades de temps en temps, aucun progrès, l'idée que ça ne se terminera jamais. »

31 mars 1915 : « Nous avons fusillé il y a quelques jours un soldat qui avait quitté la tranchée sans permission pour aller acheter du vin dans un village voisin et, très probablement, un lieutenant de réserve va subir le même sort pour avoir quitté le front sans permission et être allé dans sa famille dans le Midi. Tu vois donc qu'une absence, même d'une heure, même pour un général, ne serait pas tolérée et, du reste, est matériellement impossible sans permission. Ma responsabilité ici est énorme. Quand je suis à Carnoy [au front], j'y suis seul et absolument le grand maître. J'ai des téléphones me reliant à l'arrière et à mes capitaines en avant. C'est une liaison de tous les instants, de jours et de nuit avec tous les rouages [de l'armée] une attaque pouvant se produire d'une minute à l'autre [...]. A la moindre inquiétude, on donne un coup de téléphone à l'artillerie qui tape où on lui dit. »

17 avril 1915 : « Nous quittons ce pays où nous étions depuis six mois pour aller je ne sais où, mais pas bien loin. » Lui et ses hommes sont envoyés en Artois où se prépare une offensive qui doit permettre la percée.

21 mai 1915 : « Demain, grande attaque. Tout le monde est nerveux. On rit, on parle beaucoup, mais, au fond, tout le monde voudrait être plus vieux de 24 heures. Nous sommes certains de les enfoncer. »

27 mai 1915 : « L'heure des grands sacrifices a sonné. Il faut vaincre à tous prix et la mission est rude. »

28 mai 1915 : « Notre offensive est pénible. Le premier jour, c'était splendide. Les Boches se sont retirés précipitamment, mais, depuis, ils ont fait avancer des masses d'artillerie qui nous arrêtent. C'est une lutte sans arrêt, de jour et de nuit. L'artillerie n'arrête jamais et nous vivons sous une voûte de projectiles. Nous ne sentons pas encore de craquements chez l'ennemi. Il recule, mais si peu ! »

30 mai 1915 : « Je viens d'être blessé légèrement à la cuisse. Une balle me l'a traversée. Je suis au poste de secours où le docteur vient de me panser. Je vais être évacué je ne sais où. Je t'écrirai dès que je le saurai. Et c'était au moment où nous partions à l'assaut des tranchées. »

L'offensive est un échec : elle se solde par un échec : pour une progression de 4 kilomètres, on a assisté à de très lourdes pertes. Bénard fait partie des blessés ; il est envoyé à l'arrière pour être soigné. Il faut attendre le 15 décembre pour qu'il soit à nouveau envoyé sur le front.

Envoyé en Lorraine puis près de Verdun, il cesse de donner des nouvelles. Sa femme lui écrit le 28 février 1916 : « Voici le 8e jour depuis l'attaque des Boches près de Verdun. Nous avons passé une semaine pleine d'angoisse terrible te sachant près de Verdun. Voici que la lettre du 22 vient de m'arriver, mais depuis qu'a-t-

il pu se passer ? [...] Nous attendons de tes nouvelles plus impatiemment encore que d'habitude. » *Le même jour, il est tué d'un projectile reçu en pleine poitrine.*

Victorin Bès

« Quelques extraits des carnets de guerre de Victorin Bès. Un Castrais « combattant involontaire » », *Revue du Tarn*, n°196, pp. 673-690.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

- Montrez, à partir du témoignage de Bès, que les relations entre les combattants français et les combattants allemands sont complexes.
- Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après Bès ? Selon lui, comment peut-on y échapper ?
- Que reproche-t-il à la presse ?

Extraits

20 décembre 1914 : il décrit et analyse l'entrée en guerre quelques mois plus tôt. « Depuis le 4 août nous sommes en guerre contre l'Allemagne. [...] J'ai vécu la fièvre de tous mes compatriotes. J'ai entendu hurler « A Berlin » [...] Après les pleurs des femmes pendant la journée du 4 août, après les chants, après les musiques militaires, le canon a tonné [...] Chassons de nos esprits tous les doutes. [...] Il faut que, malgré mes opinions, je sois persuadé de la volonté de paix de nos représentants du peuple. Certes, la structure capitaliste des nations, la Paix armée, les conflits d'intérêts des magnats des mines et de l'industrie, sont moralement responsables de l'état de choses actuel. Mais qui a déclaré la guerre ? C'est l'Allemagne. Qui est attaqué ? C'est la France. »

14 mai 1915 : « les Patries, cette monstruosité va-t-elle exiger que je verse mon sang de vingt ans ? Hélas je ne puis que me confier à mon destin, je ne suis pas maître de moi-même [...] On se bat parce que l'Allemagne nous a attaqué – le peuple allemand, non, les dirigeants, oui ; mais le peuple allemand [...] s'est fait le complice de ses maîtres par veulerie et aussi hélas parce que ses Maîtres l'ont façonné depuis l'école selon leurs désirs. Tout en restant persuadé que ceux qui meurent là bas sous leur uniforme allemand, regrettent eux aussi de donner leur jeune sang, car il est dur de mourir à vingt ans et à cet âge on tient à la vie, on ne put

cependant qu'identifier le peuple allemand à son Empereur. Ils suivent donc ils sont leurs complices. Nous aussi nous avons peut-être une responsabilité [...] je voudrais avoir la foi patriotique, être convaincu que personne chez nous n'a voulu la guerre ou ne l'a acceptée avec une résignation bien facile en songeant que l'on allait pouvoir reconquérir l'Alsace et la Lorraine. »

25 septembre 1915 : *il écrit dans son journal* « d'une main un peu énervée, avant l'attaque » *ses adieux à ceux qui l'aiment, son « testament » en quelque sorte. Une offensive générale va être lancée en Champagne (voir évolution des fronts). L'écriture saccadée traduit bien l'agitation de l'auteur. (voir la photographie dans le lexique)*

8 octobre 1915 : « Je viens de faire un rêve, me semble-t-il. Je reviens d'un autre monde ! D'un monde de folie, de fer, de feu, de fumée, de tonnerre ! Du 25 septembre à hier, dans quel enfer ai-je brusquement été jeté ? [...]

« Sifflet : En avant ! Pas de traînards ! Les corps bleu horizon se dressent, gravissent le parapet, l'arme à la main. On crie, on hurle [...] Les balles sifflent éperdument, s'écrasent à nos pieds. Des corps tournoient, tombent en arrière. Quoi ? des obus maintenant ? Le capitaine hurle En avant ! La ligne d'attaque flotte, s'éclaircit. Je continue de marcher comme un automate, à courir plus exactement. Nous voici aux fils de fer à détruits seulement [...] Je coupe les fils de fer avec mes cisailles. Les balles crépitent. Coupez les fils de fer en rampant, crie le capitaine [...] Nous voici en plein champ de tir des mitrailleuses car la légère butte de terrain ne nous protège plus [...] Les obus boches pleuvent sur les réserves de 2e ligne puisqu'elles n'avance pas derrière nous [...] Où est la 2e ligne d'assaut, crie avec angoisse le capitaine ? [...] Enfin, ordre de reculer, de revenir au point de départ. Les canons se calment. Le 150e [R.I.] entre en ligne, il va remettre ça. Bonne chance les copains ! [...]

A 2 heures et demie, en avant ! Le 150e bondit, le saillant est pris. Nous suivons. Peu de prisonniers, nous visitons les abris qui se ne sont pas écroulés. Voilà une entrée intacte. Nous sommes quatre avec le caporal : « Hé, Fritz, Kamarade » crie-t-il en évitant de s'approcher de l'ouverture. Bonne idée car une balle claque. « Ah, les vaches, dit-il, eh bien ! Tu vas voir la marmelade. Bès, passe-moi des grenades qui explosent bien. Des hurlements de douleur parviennent à nos oreilles insensibles. « Attendez, salauds, vous n'avez pas voulu vous rendre, tapez dedans. Allez Fritz, attrape sur la gueule ! » Ils hurlent « Kamarade ! » Nous sommes sourds comme des brutes. Le silence se fait, des plaintes, des gémissements. Ça y est, dit le caporal, on les a bousillés »

16 octobre 1915 : « depuis le 25 septembre, on n'a pas encore relevé tous les cadavres – 20 jours après [l'attaque] ! Dans les tranchées boches, dans celles où nous sommes, [...] ça sent mauvais; il y a des cadavres enfouis par ci par là et l'on aperçoit soit un pied, ou une main hors de terre. A 50 mètres de nous, dans un abri de 10 mètres de profondeur, on a fourré tous les cadavres boches trouvés en piochant. C'est le 150ème qui a fait cette corvée. On a bouché l'ouverture avec de la terre mais l'odeur traverse ».

9 novembre 1915 : « soyez fier de nous, vous tous de l'arrière qui lisez le communiqué : le moral des poilus est admirable, ils meurent le sourire aux lèvres, ils ne crient pas maman en murant les entrailles broyées, mais hurlent : Vive la France ! Ah, crapules de journalistes qui entretenez ainsi le moral de l'arrière, venez donc vivre une heure seulement au moment où se « radinent » les crapouillots, torpilles, etc. » « Notre mère, la Patrie qui nous fait tuer ? Allons donc ! Ma Mère, c'est ma maman qui pleure et tremble chaque nuit sur mon sort. Ma patrie, c'est ce que j'ai de plus cher au monde et qui m'aime, c'est maman, c'est papa. »

14 décembre 1915 : « nous apprenons qu'à notre droite [...] depuis quelque temps les tranchées n'étant qu'à quelques mètres des tranchées boches, une sorte de sympathie s'était établie entre les Français et les Allemands en présence. Ils échangeaient des bribes de conversation où les gestes suppléaient à la parole – Fritz Kamerad – Pas bon la guerre – Nich – La Paix ya – Jamais de coups de fusils ne s'échangeaient. Mais ils se prévenaient le jour de la relève les uns ou les autres. Enfin, un jour dernier, les Français qui depuis 2 ou 3 jours franchissaient un simple barrage de sacs de terre pour aller apporter du vin aux Allemands ont été aperçu par le lieutenant de leur section. [...pour ne pas se faire arrêter...] ils ont sauté sur la tranchée et se sont rendus aux Allemands. Ils ont terminé la guerre. Et si leur geste était suivi de part et d'autre sur l'ensemble du front, les gouvernants seraient bien obligés de chercher une entente et d'en finir avec cette monstruosité qu'est la guerre. Hélas nous sommes des moutons et chez les Fritz c'est encore pire. »

28 décembre 1915 : *il vient d'apprendre la mort de son meilleur ami.* « Raymond, ils t'ont tué ces vaches de

boches, ces salauds. [...] je bondis à mon emplacement, je me mets à tirer sans arrêt contre les voisins d'en face que je ne vois pas, mais que je voudrais tous tuer dans ma surexcitation douloureuse. Et je tire et je tire. »

En janvier 1916, Victorin Bès peut partir en permission à Castres. Après des retrouvailles joyeuses et intenses, la famille proche arrive en visite : « Oncle Henri écoute, m'interroge, discute, approuve ou contredit car il ne peut penser comme un soldat du front. Il subit l'enveloppement des idées officielles émises par les journaux. Je le sens hésitant, troublé. »

A son retour, il note l'impression que lui a faite la ville de Castres : « Vie très animée en ville. Les usines travaillent à plein rendement. Toutes les fonderies travaillent à fabriquer des obus et des torpilles. Que n'ai-je appris le métier de papa et je laisserai faire la guerre aux autres » Son père était serrurier-mécanicien dans une usine textile. Les « affectés spéciaux », mobilisés dans les usines pour les besoins de la production sont des ouvriers qualifiés. Ils sont loin des dangers du front.

20 avril 1916 : « violent bombardement ce matin à 4 heures sur ma compagnie, 25 tués en une heure ! [...] Décidément, les Boches en veulent à ma tête : un éclat a fendu le rebord de mon casque [...] Puisque nous avons un moment d'accalmie, je vais en profiter pour noter « un coup noir de cafard » qui m'avait pris cette nuit avant le bombardement. Nous avons du froid et de la neige ; quelques évacués pour pieds gelés. De les voir partir ces jours derniers vers l'arrière, la mine réjouie malgré la gravité de leur mal, d'entendre leur dire ou de leur avoir moi-même dit : « veinard, t'as le filon ! » [...], cela m'avait donné un noir cafard. » *Victorin Bès prend alors une décision : « demain, j'aurais les pieds gelés » Il passe à l'acte : il réussit à tromper la vigilance de ses camarades, trempe son pied droit dans l'eau glacé. Mais après un long moment, « la douleur se fait atroce, ma volonté faiblit, je souffre trop [...] je me dis, zut ! Je me rechausse. « Merde, merde et mille fois merde. Tant pis, je crèverai d'un obus ou d'une balle, mais je n'ai pas le courage de me faire geler le pied » »*

1er novembre 1916 : à l'hôpital après avoir subi une très forte commotion, Bès, rétabli, tente de retarder l'échéance de son renvoi au front : « cette fois, je suis vidé de l'hôpital. J'ai 15 jours de convalescence puis il faudra partir. Mais je m'aperçois qu'on peut « se débrouiller », « Système D » que je continuerai à mettre en pratique. Non par des mutilations [...] Non, la santé d'abord. Il vaut mieux « courir sa chance » [...] Je ne laisserai pas passer les occasions de me faufiler entre les mailles du filet » Il apprend effectivement le 21 décembre 1916 qu'on peut être volontaire pour le front d'Orient. Cela lui paraît moins dangereux que le front français. Et puis un long voyage pour y aller, ça ferait gagner du temps.

Joseph Bousquet

Bousquet Joseph, *Journal de route. 1914-1917*, Bordeaux, Ed. des Saints Calus, 2000.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- Comment expliquer l'apparition des tranchées ?
- Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après J. Bousquet ?
- Pourquoi la bataille de Verdun, en 1916, peut être qualifiée de « bataille d'usure » ?

Extraits

20 août 1914 : sur la frontière franco-allemande : « le combat reprend de bon matin, intense et sur tout le front. Ils sont bien retranchés. Nous avons dès le matin beaucoup de pertes. Ils envoient les grosses marmites, les mitrailleuses et les fusils. Nous causent des dégâts. Les premières lignes reculent et, n'ayant pas de tranchées, s'enfuient, bientôt suivies par les deuxièmes. Je reçois mon baptême du feu, deux obus tombent à six mètres [...]. A midi c'est la retraite, tout le monde recule. »

21 août 1914 : « les hommes sont exténués et découragés, ils en manque beaucoup à l'appel, on se raconte les tristes heures et les mauvais moment que l'on vient de passer. »

29 octobre 1914 : *près de Verdun* : « L'attaque s'est effectuée avec tout l'entrain voulu, c'était un enfer. Canons, mitrailleuses et fusils font rage. Les régiments se lancent à l'assaut avec entrain, malheureusement ils [les Allemands] sont bien retranchés et fauchent nos bataillons [...]. Aujourd'hui encore il y a des cadavres [...] qui ne sont pas enterrés (nous sommes le 4 février), ils sont dans les fils de fer en avant de Cumières. Nous avons eu cinq cents blessés et une centaine de morts. Belle journée pour le progrès. Le résultat est nul et l'on n'a pas avancé. Bien la peine de faire tuer tant de braves garçons dans la fleur de l'âge. »

11 novembre 1914 : « aujourd'hui je viens d'assister à un triste spectacle : un déserteur vient d'être fusillé, c'est bien malheureux de voir de telles choses, les douze balles l'ont percé de part en part. Il est mort sur le coup. Les brancardiers de la 11e nous le portons au cimetière. Triste besogne. »

21 décembre 1914 : Cumières (près de Verdun) : « L'assaut commence à six heures du soir. Nous avons le petit poste de secours au milieu du bois. Les obus nous pleuvent de partout [...]. Le 40e descend la colline en pleine vue, dès qu'il est dans le bois, la boucherie commence, les marmites arrivent, les bras, jambes, têtes volent de partout. A la nuit ça se calme, nous transportons les blessés, travail [rendu] difficile par les balles et quelques obus. [...] Résultat : nous avons progressé de cinquante mètres. Pertes : quatre-vingts morts, trois cents blessés du 55e. Bois rempli de cadavres, tous plus ou moins déchiquetés. Voilà la civilisation et la guerre mais les journaux racontent autrement. »

17 janvier 1915 : Dans les tranchées au dessus de Béthincourt (près de Verdun) : « Il pleut tout le temps et pas d'abris, les pieds dans l'eau et l'eau sur le dos. Véritable vie de chien. Vendredi, une lettre de Germaine m'apprend la mort de ma pauvre maman, alors il ne manque plus rien, vivement une balle. »

2 avril 1915 : « les rats font la course toute la nuit et passent sur le ventre ou la figure mais nous sommes des amis maintenant, on n'y fait plus attention tant il y en a. Je dors assez bien quand les boches nous laissent tranquille. »

20 juin 1915 : « nous allions relever les autres sections qui avaient travaillé la nuit, quand nous sommes surpris, cinquante mètres avant d'arriver en première ligne, par une violente canonnade, feu de mousqueterie, bombes. Quelques minutes après, les yeux rougissent, pleurent et la respiration devient difficile. A n'en pas douter, nous nous trouvons pris par les gaz asphyxiant pour la première fois. A ce moment, l'attaque boche battait son plein, on n'entendait pas à deux mètres et l'on n'y voyait plus guère. De plus les boches, profitant de l'effet du gaz et du bombardement, avaient pris la première tranchée. [...] Après avoir bien assujéti le masque et les lunettes, je pars à la course, enjambant morts, blessés et asphyxiés tombés dans le boyau à moitié détruit et parviens ainsi à respirer un peu mieux. Encore dix minutes et j'y restais ; le sang sort par les oreilles, les yeux et le ventre très enflés. Je regagne les premiers abris où nous rejoignent une foule de blessés qui ont pu sortir de cet enfer. Tous sont dans un état lamentable, plusieurs sont fous. Ils nous disent que tout est bouleversé, beaucoup de cadavres, les uns enterrés dans leurs cahutes, les autres broyés. »

24 septembre 1915 : peu avant une attaque, le commandant leur lit la proclamation du général Joffre : « Soldats de la République, après des mois d'attente [...], vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos Alliés. Votre élan sera irrésistible. [...] Allez-y de plein cœur, pour la délivrance du sol de la Patrie, pour le triomphe du Droit et de la Liberté. » « Cette proclamation jette la tristesse parmi nous, beaucoup voient lever le soleil pour les dernières fois. »

27 octobre 1915 : « aujourd'hui huit jours de prison. Motif : « avoir manqué l'exercice en venant de quitter la garde. » La punition consiste à faire le tour d'une maison détruite pendant six heures de temps, sac complet, musette et bidon, sous la surveillance d'un sergent. Voilà la peine de venir à vingt-six ans, quitter sa famille, sa situation, venir se faire trouser la peau et en attendant faire de pareilles bêtises. »

30 mai 1916 : Verdun, côte 304 : « Matin, bombardement ordinaire. De treize heures à dix-huit heures, marmitage intense par des pièces de gros calibre. Je suis souvent recouvert de terre et de débris de toutes sortes, mais pas touchés. »

Le lendemain : « De huit heures à midi, bombardement par de petits calibres. De midi à dix-neuf heures, bombardement intense par rafales de cinq, et toutes les trente secondes environ, par de plus gros calibres. Juste de quoi devenir fou ! [...] ce qui nous fait le plus plaisir c'est les lettres qui viennent un peu adoucir notre vie martyre, en nous apportant beaucoup de réconfort, mais aussi un grand cafard. Ceci est forcé quand on compare la vie de l'intérieur à celle du front. »

Le jour suivant : « un peu plus de calme dans notre secteur. Pendant la nuit nous enterrons de nombreux cadavres, triste et répugnante besogne, où l'on doit se surmonter à tout instant. Malheureusement ils sont trop nombreux pour en venir à bout, nous enterrons les plus proches pour l'hygiène. » Quelques jours plus tard : « bombardement beaucoup plus violent que les jours précédents. Particulièrement dense de quinze heures à

dix-sept heures où nous recevons une pluie de ferraille. Douze heures dans un vacarme pareil, au risque d'être broyé à tout instant, il y a vraiment de quoi devenir maboul. »

Il est relevé et arrive à l'arrière-front : « depuis huit jours je n'ai mangé que du singe et des biscuits, en fait de boisson de l'eau puisée dans les trous d'obus [...] Tous arrivons à Mussey semblables à des revenants, pâles, défigurés, amaigris. Complètement découragés par tout ce que nous venons de voir, qui semble invraisemblable en plein XXe siècle, siècle soi-disant de lumière et de progrès ou nous devons tous vivre comme des frères. Quel dégoût pour cette vie de misère et d'horreur. »

Quelques mois plus tard, le 6 octobre, il est toujours dans ce secteur de Verdun (Bois d'Avocourt) : « Très mauvais temps. Tranchées avec vingt centimètres de boue liquide qui en rend le passage pénible et fatigant. Pluie six jours, pas d'abris. Véritables bêtes d'abattoir. Même linge de corps depuis trente jours, rempli de poux et de saleté. »

Le 16 janvier 1917, il est toujours à Verdun : « violents bombardements à quinze heures. Les obus de 150, 210 et 305 tombent en abondance. [...] Les pertes générales s'élèvent à onze officiers et deux cents hommes. Pendant les jours et nuits suivants, nous souffrons énormément du mauvais temps : glace, neige, pluie. Beaucoup de pieds gelés. Voilà ce que représentent ces attaques, bonnes à faire massacrer des vies humaines. Et pendant ce temps nos gouvernements de bandits refusent les négociations de paix. »

15 août 1917 : « pluie toute la journée. Une série d'orages retarde le jour de l'attaque, par ce fait que le jour J se trouve retardé. Hélas, le départ arrive quand même. Partons samedi 18 à vingt heures trente, pour Verdun [...]. Bombardement intense toute la nuit. Beau temps. »

Il est tué deux jours plus tard. Son corps et celui d'autres blessés ce jour-là ont été, d'après un camarade, « transportés à l'arrière, mais un second malheur paraît-il serait arrivé. Un obus de 210 serait tombé sur un tas de cadavres et les aurait déchiquetés. Je ne pourrais vous dire si votre beau-frère [J. Bousquet] s'y trouvait. » Un autre camarade de Joseph envoie à la femme de ce dernier, Marie-Louise, quelques renseignements sur les circonstances de sa mort : « Il était assis au fond d'une petite tranchée, creusée par lui et sa liaison, sur la position conquise ; sa tête était appuyée sur son bras gauche, il semblait reposer. Mon regretté Bousquet a été tué par un obus tombé à proximité de lui. Son corps n'a pas été abîmé, on aurait juré que, fatigué, il dormait. » Son corps, d'après lui, aurait été transporté à l'arrière et inhumé dans un cimetière. Mais un autre soldat, dans une autre lettre, dément l'information. Les lettres aux uns et aux autres se multiplient pour retrouver la trace de ce corps disparu, jusqu'à cette lettre de la section de renseignements aux familles : « Je vous informe que l'enquête ordonnée ne m'a apporté aucune précision. La sépulture n'a pu être retrouvée au cours des travaux de repérage effectués jusqu'à ce jour. ».

Hans Carossa

Carossa Hans, *Journal de guerre*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1999 [1^{ère} éd. en 1924, Leipzig, Insel Verlag], 200 p.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

Occupe-t-il une fonction particulière (médecin, brancardier, etc.) ?

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- **Quelles sont les souffrances de la vie au front ? Montrez l'épuisement et la lassitude des combattants allemands en 1916.**
- **Les officiers sont-ils respectés ?**
- **Comment s'exerce la pression du groupe sur celui qui cherche à échapper à la violence du front.**

Extraits

5 octobre 1916 : « Tous nous maudissons déjà ce prétendu repos avec sa nourriture chiche, ses inspections incessantes, ses exercices, ses appels, ses alertes, et les marques de respect que nous devons donner à des uniformes trop neufs. Beaucoup appellent déjà de tous leurs vœux la vie du front, plus rude et plus dangereuse mais plus digne et plus libre. »

9 octobre 1916 : « De la Somme vient un fracas de fin du Monde. Des milliers de coups de canon et de fusées éclairantes incendient le ciel. [...] La route est couverte de colonnes [d'hommes] qui se traînent. En tête vient l'infanterie prussienne, porteuse de mauvaises nouvelles : Maurepas perdue, Péronne menacée. Elle se plaint de la médiocrité de l'appui d'artillerie. Un officier déclare que sans l'activité incroyable de l'infanterie, le front n'aurait sûrement pas tenu. Les artilleurs prussiens suivent et confirment les nouvelles désastreuses. Ils déclament contre la déficience grave de l'infanterie et ne comprennent pas pourquoi nous rions de bon cœur lorsqu'ils affirment que le front ne tient plus que grâce à l'artillerie.

Des Français en long manteau sombre, les épaules frileusement serrées, s'en vont en captivité. Quelques-uns de nos jeunes lourdeaux s'approchent d'eux, rassemblent les rares mots français qu'ils connaissent et voudraient bien savoir ce qu'on mange là-bas en face, quelle est la solde, si la paix sera

bientôt signée et d'autres choses semblables. Les étrangers ne paraissent pas comprendre, leurs pâles visages se durcissent, impénétrables sous la lune. Je ne m'étonne vraiment pas qu'ils ne répondent guère à la naïve affabilité de nos Allemands du sud, tels que je les vois, au milieu de leur pays dévasté... » (p. 14)

13 octobre 1916 : « vers le soir on nous a transporté à Aubigny-au-Bac dans un but inconnu. On a préparé lentement et minutieusement le départ. [... Le colonel s'agite, ordonne, veut tout faire lui-même et finit par retarder le départ du convoi...] le commandant de gare, excédé, menace avec insolence de faire partir le train dans cinq minutes, que nous soyons prêts ou non. [... Les soldats, qui se réjouissaient pourtant de l'agitation de leur chef, se mettent alors au travail pour lui...] il est notre camarade et sa misérable petite pèlerine d'un vert gris passé, raidie par les bavures des bougies de tant d'abris, souillée de toutes les boues de France et des Flandres nous inspire beaucoup plus de respect que le manteau d'apparat flambant neuf de M. le Lieutenant-colonel de gare. »

24 octobre 1916 : Pendant une marche, en direction des montagnes séparant la Transylvanie et la Roumanie, un homme crie « Halte » : « Les groupes hésitèrent, les uns voulant s'arrêter, les autres continuer. Bientôt on sut que ni le Commandant ni le Lieutenant Leverenz n'avaient donné l'ordre de faire halte. Un homme avait dû jeter le cri, un autre le répéter. [... l'incident ne s'arrête pas là, le chef exigeant de connaître le nom du coupable. Le silence se fait dans la troupe face à l'un des meilleurs officiers de la division, attaché à ses hommes...] En face de lui la troupe épuisée de fatigue, effrayée d'elle-même, soupçonnant pourtant qu'elle possède un droit mais un droit qui se détruirait en s'exprimant [...]. Si l'on cherche à voir clairement ce que signifie cet incident on sent que ce n'est que l'accès aigu d'un mal qui nous travaille depuis longtemps déjà. La guerre entre dans sa troisième année. Le soldat, souvent sans vocation, nourri maigrement, mal vêtu, mal chaussé, perd sa résistance nerveuse et sa discipline. Les officiers le savent et laissent, surtout les jeunes, beaucoup de choses aller à l'abandon, font mine de ne pas entendre des réflexions punissables, se disant qu'elles n'ont pas été pensées méchamment et que près de l'ennemi elles se tairont d'elles-mêmes... »

1er novembre 1916 : « La nuit devient froide. Peu à peu, chacun se rend compte qu'il n'est pas du tout équipé pour une campagne d'hiver en montagne. » Carossa s'endort. « Je me suis éveillé avec la sensation d'avoir les pieds morts, j'ai abandonné la tente et fait en battant la semelle le tour du campement. Plus tard quelques soldats sont arrivés avec les orteils réellement gelés. »

2 novembre 1916 « [...] Je vois dans la lunette une petite colline rocheuse couverte de beaucoup de broussailles et de quelques arbustes. Tout à coup je découvre un groupe entier de Roumains en train de construire un obstacle derrière un buisson de genévriers. Je vais avertir l'observateur lorsque je ressens une contrainte et je me tais. Je me trouvais pour la première fois devant le devoir de tuer, car l'ennemi qu'on épargne risque l'instant d'après de menacer les nôtres. Et pourtant, ces hommes, j'avais l'impression de les tenir dans ma main. J'en voyais un bourrer sa pipe, un autre boire son bidon. Ils étaient sûrs de n'avoir rien à craindre et tant qu'en effet je me tairais il ne leur arriverait rien. Situation étrange pour un homme qui n'est pas soldat et qui vit à peu près en paix avec lui-même... » Un vieux capitaine bosniaque arrive alors et concentre sur lui toute l'attention en rapportant des nouvelles de Vienne : « Il paraît que la Hofburg à Vienne est assiégée jour et nuit par des foules affamées qui supplient l'Empereur de faire le premier pas pour la paix. »

4 novembre 1916 : le Commandant décide d'ouvrir un pot de confiture pour le déguster avec ses hommes mais il y trouve une souris morte. On lui propose alors d'en ouvrir une autre, ce qu'il refuse. Il étale la confiture sur du pain et, grimaçant, il se met à mâcher : « Nous voyant tressaillir, il épaissit la couche de confiture et expliqua d'un ton brusque et rapide que la souris avait du tomber la nuit dernière et qu'elle ne pouvait être encore en décomposition, que dans les villes d'Allemagne on mourrait de faim et que des milliers de mères seraient heureuses de pouvoir étaler cette marmelade sur le pain de leurs enfants. »

Plus tard, arrivé dans un nouveau secteur : « Soudain nous nous trouvons devant un mort et comme s'il nous avait ouvert les yeux, nous voyons maintenant que la forêt est pleine de cadavres. La plupart sont des Roumains, les Autrichiens ayant été ensevelis. Ils ont été abattus en rangs, autour des hauteurs de Lespedii. [...] On voit à leur équipement que leurs chefs comptaient sur une avance rapide. »

Un peu plus tard : « Nous sommes restés à observer par une petite éclaircie la hauteur de Lespedii que le bataillon doit attaquer pendant les prochaines journées. [...] et le lieutenant K. exprima mon propre sentiment lorsqu'il demanda s'il y avait une utilité tactique quelconque à sacrifier le sang allemand pour ces misérables masses de pierre. Au nom de Dieu qu'on les laisse donc aux Roumains ! L'officier d'ordonnance

regarda le jeune camarade d'un air scandalisé [...]. Il lui expliqua ensuite qu'il ne s'agissait en aucune façon d'enlever des montagnes mais de maintenir ici des forces ennemies pour soulager les fronts allemands plus importants. »

14 novembre 1916 : trois cas de typhus sont découverts parmi les hommes : « Les poux, véhicules de la contagion, qui ne provoquent encore il y a peu de temps que du dégoût et de l'amusement, se montrent peu à peu nos ennemis les plus diaboliques et les plus inattaquables. Depuis des mois ils nous torturent. Souvent c'est comme si la peau était enflammée par des milliers de petites piqûres. Ils nous troublaient le sommeil, mais maintenant ils cherchent à nous tuer. »

1er décembre 1916 : La colonne s'égaré dans la nuit : « Par place nous pataignons dans l'eau qui entrainait avec des gargouillis dans nos bottes éculées. La 6^e compagnie se détacha de la colonne et s'égara dans une vallée affluente : au bout d'une demi-heure, la liaison était reprise par les cris des coureurs et des signaux lumineux. Une fatigue infinie pourrissait les âmes. Plus d'un se mit à rugir sa rage et son désespoir : « Donnez-nous au moins des bottes entières si vous voulez faire une guerre ! » murmura une voix. « Ceux qui continuent sont des clowns ! Je reste ! » brailla une autre. Les officiers ne s'inquiétaient pas de ces appels au désordre. Ils étaient eux-mêmes trop occupés de leurs souffrances. Ils savaient bien aussi que les crieurs suivraient quand même car il y a moins de fatigues et de dangers en effet pour celui qui quitte la colonne sans raison valable, mais de nouvelles souffrances plus déshonorantes commencent pour lui. »

4 décembre 1916 : après un dur combat, on amène à son abri un fantassin qui a perdu la raison : « Quelques uns croyaient qu'il simulait simplement pour essayer d'échapper enfin au service en campagne. Mais il n'est pas besoin d'être médecin pour constater que cette commotion est réelle. Son visage livide et anguleux exprime une angoisse infinie. Tantôt il cherche à échapper au sous-officier et tantôt se cramponne à son bras. A mon appel il s'arrête, souriant d'un air las, mais retombe aussitôt dans une extrême agitation. Soudain il se jette à genoux et, les mains jointes, me dit qu'il est bien assez malheureux [...]. Puis [...] sortant de sa poitrine un sachet, il y prend trois pièces d'or qu'il veut me donner pour que je ne le chasse pas vers l'ennemi. » Il finit par passer brancardier.

12 décembre 1916 : « En haut, pendant une courte halte sur un large champ de neige, un fantassin se fit porter malade, - une des recrues qui nous ont rejoints à Palanka. Pendant qu'il s'approche il doit essayer les mots cruels des gens de sa section ; l'un d'eux fait mine de lui barrer la route et ne recule que sur mon ordre. "J'ai attendu vingt-huit mois une permission", s'écrie le vieux Lutz. - Je suis devenu gris et tordu à la guerre et toi tu veux te sauver dès le deuxième jour, poule mouillée !" Un autre raille : "Tiens bon, camarade, tiens bon."

Le jeune homme, une petite figure d'enfant gâté sous un casque d'acier bien trop grand, explique, en pleurant presque, qu'il est engagé volontaire pour le front et qu'il reviendra aussitôt qu'il sera guéri mais qu'il n'en peut vraiment plus. On se moque de lui. Son souffle précipité lance une vapeur blanche dans le froid et ses yeux luisent de fièvre ; mais à cela les autres ne prennent plus garde. Exaspérés par la fatigue et leur destinée incertaine, ils haïssent comme un damné celui qui cherche à fuir l'enfer commun. »

Trois civils audois dans la guerre

Berthe Cros, Louis Cros et Juliette Eychenne

Questions

- Présentez les témoins en complétant les fiches ci-jointes.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Milieu social :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du **témoignage** :

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Milieu social :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du **témoignage** :

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Milieu social :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du **témoignage** :

- Comment la nouvelle de la guerre a-t-elle été accueillie d'après ces témoins
- Pourquoi la guerre a-t-elle bouleversé les campagnes ?

- **Quelles souffrances les civils ont-ils endurés ?**

Extraits

Berthe Cros : « Bien que n'ayant que quatre ans à la déclaration de guerre, je me souviens bien de cette journée car ce fut le début d'une chose affreuse. Mes parents dépiquaient au rouleau sur le sol et il faisait une grosse chaleur. Tout à coup, les cloches se mirent à sonner. Le tocsin ! Tout le monde s'écria : « C'est la guerre ! » Les gens ont tout laissé et se sont rassemblés devant la mairie, car ce n'était que là qu'on pouvait se renseigner, étant donné qu'il n'y avait ni radio, ni télévision. Papa devait partir le soir même à Perpignan et tout le monde pleurait. [...] Ça je me le rappelle, tout le monde pleurait...

Au bout de sept à huit jours, il a écrit qu'il montait au front, qu'il passerait à Carcassonne à 8 heures et que Maman vienne à la gare avec ma sœur et moi. [...] nous avons longtemps attendu à la gare car le train avait du retard. A minuit, il n'était pas encore passé [...], quand on a annoncé le train de Papa. J'étais morte de sommeil sur l'épaule de Maman. C'était affreux, je vois encore ces soldats aux portières, tout le monde qui criait quand le train est arrivé. Nous n'avons vu Papa que lorsque le train démarrait. Maman n'a rien pu lui dire, ni lui donner le paquet qu'elle avait préparé. »

Louis Cros : « Le 2 [août 1914], le garde champêtre est arrivé de Bouisse en disant que la guerre était déclarée à 3 heures du soir. Et ils ont apporté en même temps des affiches. Alors [les gens], le lendemain, ou le soir même, sont venus pour lire les affiches [...] : « La guerre est déclarée ».

C'était échelonné. Mon père, par exemple, qui avait trois enfants, il est parti le troisième jour. Et ceux qui étaient pas mariés, ils partaient immédiatement. [...]

[Ceux qui devaient partir], ils l'ont pris très bien. Ils disaient, la majeure partie : « Oh ! Avec l'armement qu'il y a aujourd'hui, dans huit jours on sera à Berlin. Avec l'armement qu'il y a, e ben, aujourd'hui, c'est pas besoin de s'en faire ! » Ils partaient comme ça, ils partaient contents. Mais malheureusement, la majeure partie ne sont pas revenus. »

Juliette Eychenne : *Elle se souvient de l'ambiance à la gare au moment de l'entrée en guerre* : « L'école avant 1914 parlait beaucoup de l'Alsace et de la Lorraine avec esprit de revanche. Elle exaltait si bien le patriotisme que, lorsque la guerre a été déclarée, ce sentiment primait sur tout. J'avais alors sept ans, ma soeur aînée qui en avait dix-sept m'emmenait avec d'autres jeunes filles à la gare voir passer les soldats qui partaient pour le front. Quel enthousiasme ! On aurait dit qu'ils allaient à la fête ! Des cocardes tricolores partout, des fleurs aux fusils... Ils chantaient joyeux : « Tous à Berlin ! » Tout le monde s'embrassait. »

Juliette Eychenne : *l'arrivée massive des premiers blessés fait tomber l'enthousiasme des premiers jours* : « Quelque temps après, ce n'était plus la même chose. Nous allions voir arriver les trains de blessés, c'était bien triste. Les écoles étaient transformées en hôpitaux militaires : Saint-Stanislas, André Chénier, l'Ecole Normale de Garçons et d'autres locaux [...]

Saint-Stanislas ne désemplissait pas de grands blessés, on ne savait où les mettre, toutes les écoles et même les grands magasins étaient occupés et on manquait de beaucoup de choses malgré le dévouement des dames de la Croix-Rouge. »

Berthe Cros : « Nous ne vivions qu'en attendant le facteur, dans un climat angoissant, car on a vécu longtemps sans nouvelles.

Quinze mois après la déclaration de guerre, Papa eut sa première permission : c'était la fête mais il n'y avait que quatre jours et à la fin nous sommes allées l'accompagner à la gare de Pezens, à pied bien sûr ; nous sommes revenues en pleurant.

Nous avons un oncle, un frère de Papa, qui n'avait pas fait le service militaire parce qu'il était myope : il avait été mobilisé à Carcassonne et, de temps en temps, il venait aider Maman. On le traitait d'embusqué, mais au bout d'un an il est parti au front et il a été tué tout de suite [...] ; c'était le seul homme de la famille et nous avons été affectées par sa mort.

Papa avait deux autres frères : [...] c'est le 17 juin 1918 que nous avons reçu la dernière lettre d'un autre oncle : sa femme vivait alors à la maison et on attendait avec inquiétude le passage du facteur qui n'apportait jamais de nouvelles. A l'Armistice, qui a été connu le soir du 11 novembre, nous étions au lit quand nous avons entendu les cloches et le tambour, mais nous ne sommes pas sorties de la maison et tout le monde pleurait car il y avait le malheur sous notre toit à cause de tante. Nous n'étions pas les seuls, il y en avait

beaucoup comme nous.

Papa a été libéré en mars 1919 : on n'osait pas être trop contents en raison des deux morts qui avaient frappé notre famille : son frère et le mari de tante. »

Louis Cros : « Moi, à la mobilisation, il y a avait déjà un mois que je gardais les vaches tout seul. A l'école, j'y allais l'hiver, quand il faisait mauvais, mais pas l'été. Et pendant la guerre, j'y suis été une paire d'années, mais après j'y suis plus été. J'avais des vaches à soigner, et mon frère avait cinq ans, ma sœur deux ans, et ma mère, et personne pour travailler. Mon père était sur le front. [...]

Ma mère allait le trouver [le maître]. Elle lui disait : « mon fils, ce soir, il faut qu'il vienne semer des pommes de terre, ou ramasser du fourrage... » ou des choses comme ça. Et que voulez-vous ? Il disait : « Faites ce que vous pouvez... » »

A propos des travaux des champs, Louis Cros précise : « Je le sais personnellement, je sais ce que c'est ! Je menais la charrue pour semer les pommes de terre, j'avais huit ans. Je mettais la charrue sur l'épaule pour tourner au bout... Il fallait semer des pommes de terre pour manger, parce que c'était pas la peine d'aller chez l'épicier, il n'y en avait pas...

Alors les récoltes, en 14... [...] tous les hommes en pleine activité, ils sont partis. Et alors, c'était du mauvais travail. Les enfants, les vieux, pour ramasser les récoltes... Et nous, justement, on avait le grand-père, là-bas, le père d'Eloi, il avait une machine à dépiquer avec les vaches. Alors il m'a dit : « Écoute, quand tu iras moissonner, je viendrai te dépiquer. » Et il est venu ici pendant une semaine, et même davantage, dépiquer avec les vaches. »

Juliette Eychenne : « Les hommes étant partis, ceci explique qu'on ait utilisé les femmes dans les usines pour faire des obus. L'usine Placard [...] était une fonderie qui se consacra à la fabrication des obus grâce aux femmes qui considéraient ce genre de travail comme un acte patriotique ; mais c'était très pénible.

Il y avait aussi, rue Pasteur, une grande blanchisserie qui lavait le linge pour la caserne : les machines étaient rudimentaires et beaucoup de choses se faisaient à la main, le plus pénible pour ces femmes était d'étendre dehors par tous les temps, même s'il gelait.

D'autre part, beaucoup de femmes confectionnaient des vêtements militaires à domicile ; tout cela était peu payé, ma mère travaillait tous les jours, mais malgré tous ses efforts, c'était quand même la misère. »

Louis Cros : « Il y a eu la Réquisition aussi. Ils réquisitionnaient les vaches... Les vaches qui n'avaient pas de veau par exemple, qui se faisaient vieilles, allez, réquisitionnées. Nous, on en avait une, et ma mère, elle a dit : « Mais vous n'allez pas me prendre cette vache, à moi, avec trois enfants ! » Alors ils se sont parlés, le maire... et il a dit : « Allons, on va te la laisser celle-là ». Mais les autres, allez, réquisitionnées. [...] Et maintenant, si tu peux pas travailler, fais comme tu voudras. Y avait rien à faire. »

Louis Cros : « Il y avait ma carte du pain, la carte, les tickets... [...] Encore, ici, dans la campagne, que ce soit les œufs ou les pommes de terre, on ne souffrait pas trop. Mais il y en avait... Tous les jours passaient des gens, des veuves, pour chercher du ravitaillement. »

Juliette Eychenne : « Pour la nourriture, [...] on a surtout manqué de pain ; des amis de notre pays natal, qui étaient à Carcassonne en attendant de repartir au front, nous portaient des miches de pain de soldat [...]. Beaucoup de gens allaient à la caserne solliciter les soldats, qui, à travers les grilles, faisaient passer des fonds de gamelles, des galettes aux enfants. [...]

Les pommes de terre étaient rares, il fallait faire des queues interminables pour avoir 2 kg par personne : j'accompagnais ma mère qui me donnait un sac et je passais et repassais »

Berthe Cros : « Il nous manquait beaucoup de choses, et notamment du pain ; comme on récoltait du maïs, ma grand-mère partait avec un sac sur la tête au moulin d'Alzau, à une heure de marche, le faire moudre, et avec la farine, on faisait du millas, qui remplit l'estomac. Les vaches nous donnaient parfois du lait et nous faisions la soupe au lait, dans laquelle on trempait du pain ou du millas avec de la confiture : c'était tout notre repas. »

Paul Clerfeuille

« **Témoignage. Un simple soldat sur le Chemin des Dames : Paul Clerfeuille** »
in *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, sous la direction de N. Offenstadt, Paris, Stock,
2004, pp. 152-179.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

- Quelles sont les souffrances de la vie au front ?
- Que font les combattants en première ligne ?
- Repérez le chemin des Dames sur la carte (voir évolution des fronts). Comment Paul Clerfeuille explique-t-il l'échec de cette offensive ?

Extraits

20 août 1914, au nord de Nancy : « il est 2h30, notre artillerie tire par-dessus nous. C'est la première fois que nous entrons en action, c'est-à-dire engagés dans un combat. Je l'inscris, et chaque jour j'inscrirai ce que je verrai. »

Promesse tenue. Les extraits qui suivent portent sur les deux séjours effectués par Paul Clerfeuille sur le Chemin des Dames, en 1917.

18 février 1917 : « je reviens de permission et rejoins ma compagnie dans l'Aisne »

12 mars 1917 : « nous entendons quelques obus tomber et le bruit des mitrailleuses. Les obus tombent sur les ravins, sur les tranchées, sur le ravitaillement, dans les villages voisins : Paissy, Oulches, Vassogne. Ces villages sont détruits et complètement en ruines. »

22 mars 1917 : « Cette nuit, un copain et moi sommes de garde à un poste avancé, au cas où les Allemands enverraient des vagues ou des obus à gaz. Nous sommes là pour donner l'alarme. »

28 mars 1917 : « les tranchées s'écroulent. Le mauvais temps et les bombardements en sont responsables. De temps à autre, il nous faut les relever. Des équipes y travaillent toutes les nuits avec pelles et pioches. »

30 mars 1917 : *son régiment a fait un coup de main la nuit précédente et a ramené un prisonnier* : « l'artillerie française, pour préparer ce coup de main, bombarde impitoyablement un coin de secteur très restreint, l'artillerie allemande répond sans arrêt. Ces tirs d'artillerie durent 5 heures. [...] Les Boches bombardent partout [...]. Les postes avancés dont je fais partie en tant que grenadier sont intenable sous une pareille mitraille. J'y passe quatre heures terribles qui me paraissent longues à l'infini. [...] Nous ne reconnaissons plus notre secteur, les tranchées et les boyaux n'existent plus. Nous avons à ma compagnie quelques blessés. Enfin, à 21 heures, le calme revient, seuls quelques 75 et 77 échangent quelques rafales d'obus. » Au matin, la mitraille recommence : « gros obus et torpilles tombent sur nos positions. Les tranchées et boyaux sont complètement comblés, les abris effondrés en partie ; beaucoup de camarades sont enterrés sous les décombres, quelques uns blessés par les mitrailles, les poutres, les lourdes ferrailles, les pierres et matériaux de toutes sortes. Il nous faut donc, malgré la tempête de mitraille, aller chercher nos camarades, les sortir de dessous les décombres, leur faire des ouvertures, car ils seraient morts asphyxiés dans peu de temps. [...] Des appels sous la terre et à chaque instant nous sommes obligés d'abandonner nos outils pour nous protéger contre une butte de terre pour éviter les éclats de mitraille et reprendre notre dur et démoralisant labeur pour sauver nos camarades. [...] Notre peine ne fut pas vaine, nos camarades sont sortis. »

L'ennemi tente de faire un coup de main et prépare la sortie des fantassins par un puissant feu destiné à briser les fils de fer et à écraser toute résistance. « les armes à la main, nous attendons l'ennemi. Nous voyons déjà se profiler les camps de concentration [camps de prisonniers de guerre], les officiers boches nous menacer, mais qu'importe, tout plutôt que cet enfer. [...] A minuit, l'enfer se calme, quelques obus par-ci, par là, nous sommes tous sourds et moitié fous. »

1er avril 1917 : « nous travaillons toute la nuit pour relever nos tranchées éboulées, ainsi que les boyaux que le commandement n'a pas épargnés. Cette nuit, je vais avec plusieurs copains, poser des fils de fer barbelés. De temps à autre, les mitrailleuses nous tirent dessus, on se couche par terre, puis on recommence à travailler. [...] Le jour, quand nous voyons le terrain, ça fait frémir. Il semble que rien ne poussera plus sur cette terre. »

3 avril 1917 : « le bruit court dans le secteur que sous peu nous allons procéder à une offensive terrible à l'endroit où nous sommes, c'est-à-dire de Reims jusqu'à Soissons. Le plus fort sera la région de Craonne. » *L'afflux de munitions et d'obus lui confirme cette rumeur.*

11-12 et 13 avril 1917 : « toutes nos pièces [...d'artillerie...] tirent ensemble dans un fracas épouvantable, sans arrêt. [...] Par-ci, par-là, quelques obus allemands tombent, certains font des victimes, tant hommes que chevaux, et du matériel démoli. Par contre, les Boches doivent prendre quelque chose aussi. »

16 avril 1917 : « grande offensive de Craonne, lieu-dit Chemin des Dames. Attaque par les Français. Ce matin, 16 avril 1917 [...], après une nuit sans sommeil due aux préparatifs, dans l'inquiétude, [...] dernier ordre, attaque à 5 heures. [...Les combattants se rendent en première ligne face aux positions allemandes à prendre...] Déjà l'ennemi attend, il est prêt, il guette, il bombarde presque aussi fort que nous. Nous, notre bataillon, ainsi que tout le 273e [R.I.], faisons partie de la deuxième vague d'assaut. Le pays est très cotoyeux, il faut grimper dans les coteaux et descendre des vallées abruptes et profondes. [...]

Voici une heure que nous attendons ; la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé. Nous devrions être partis depuis trois quarts d'heures. Nos camarades de la première vague ramènent trente prisonniers, puis, c'est à nous de partir, car le signal est donné à notre régiment. [...] les mitrailleuses et les obus pleuvent autour de nous ; nous heurtons des morts de la première vague, ainsi que de notre régiment parti il y a 15 minutes. [...] En haut, il y a une crête, il faut coûte que coûte y arriver. [...la neige commence à tomber...] après mille péripéties, nous arrivons à cette fameuse crête : nous avons laissé de nombreux morts et blessés en route.

Ordre nous est donné de creuser des trous individuels. Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions avoir déjà passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : « Ça ne va pas ! » C'était vrai. [...]

Les abris blindés des ennemis où sont les mitrailleuses et canons légers ne sont pas démolis, c'est cela qui

nous empêche d'avancer davantage. [...]

Enfin la nuit arrive avec ses heures d'angoisse ; il arrive aussi un ordre de monter en haut du plateau de Craonne pour prendre position. [...] Enfin, vers minuit, nous arrivons à l'endroit qui nous est désigné et que nous cherchons dans le chaos, les trous d'obus, les morts, les ténèbres, les engins de mort, la faim, la soif, l'inquiétude et la fièvre. [...] quelques tirs de barrage, des rafales d'obus tombent épars sur le champ de bataille. Les obus français passent sur nos têtes et tombent en avant de nous. Parfois, après ces éclatements, nous entendons des cris et des plaintes, probablement des blessés chez l'ennemi. Nous savons qu'en face il y a une mitrailleuse [... *Au petit jour...*] Quel spectacle ! Des tas de morts du 127e, 73e et 273e. Nous sommes écoeurés, nous avons les larmes aux yeux. [...] Le jour arrive, mardi 17 avril, nous sommes gelés et une eau glaciale a succédé à la neige. »

18 avril 1917 : « Les bombardements des deux artilleries durent toujours et nous sommes à demi sourds. C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre. »

20 avril 1917 : *la veille, sa compagnie est chargée d'aller relever des coloniaux* : « nous passons cinq heures dans les boyaux, dans la nuit noire et toutes les embûches qui existent en ces lieux, sans compter l'eau, la boue, le froid et les ténèbres. Trous d'obus, fils de fer barbelés, on s'enfoncé, on tombe, on se relève, et comme ça pendant cinq heures avec chargement et munitions. Tout au long du trajet nous trouvons des morts français, quelques Allemands ça et là. »

21 avril 1917 : « les canons n'ont pas cessé de tirer, encore et toujours le même bruit assourdissant. Le jour arrive pour nous faire découvrir de nouveaux cadavres. Quelques-uns trop près de nous sentent, nous les reculons. Un obus tombe sur un groupe de trois morts et en fait sauter un en l'air. Nous pensons : « Même morts, ils ne sont pas en paix. » »

22 avril 1917 : *il rencontre d'autres soldats dans un abri* : « ils ont comme nous faim et soif. Il n'a pas d'eau. [...] Enfin, on dort un peu malgré la tempête de bruits assourdissants que nous subissons depuis 15 jours et qui n'est pas finie. Après avoir dormi quelques heures, je m'éveille dévoré par les poux. [...] Je quitte ma flanelle et la jette. J'ai compté 200 poux et me suis lassé. »

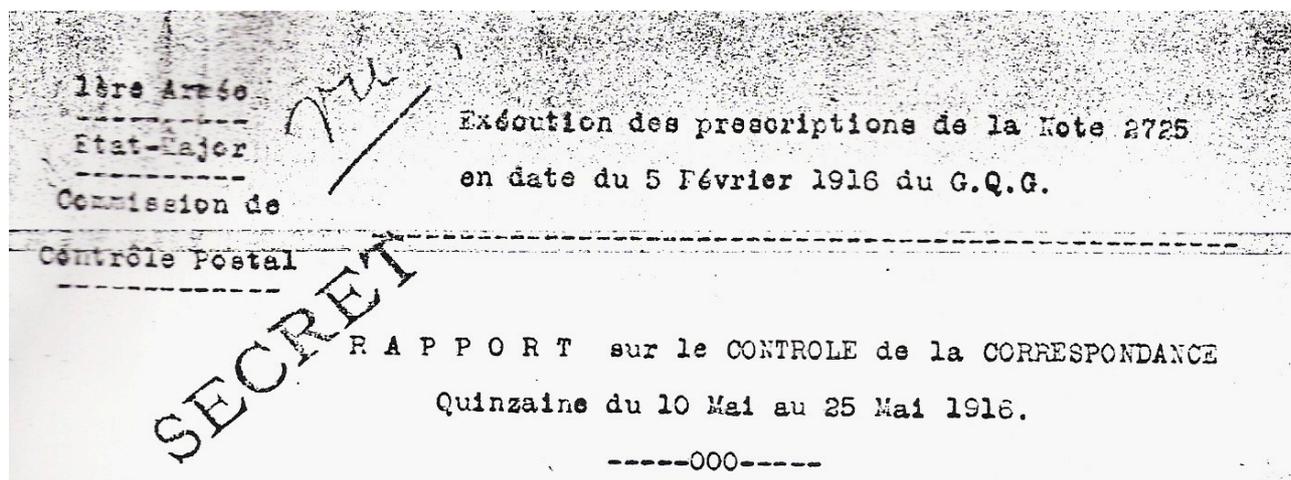
Le Contrôle postal

Questions

5) Doc. 1 : quel est le but du Contrôle postal d'après ce rapport ? Justifiez votre réponse.

6) Doc. 2 : Quelle(s) attitude(s) adoptent ces deux combattants vis-à-vis de la censure ?

Document 1 : rapport de la commission de Contrôle Postal (I^{ère} Armée) sur la période du 10 au 25 mai 1916¹ :



Le rapport commence par l'analyse des lettres de soldats résumant l'opinion générale concernant les thèmes suivants :

- A) Hygiène (intempéries, état des tranchées, aménagement, nourriture, vêtements, état sanitaire, cherté de la vie, affaires personnelles, réception des lettres et des colis, autres sujets qui ont frappé le contrôleur)
- B) La guerre (conduite, outillage, engins, gaz, opérations faites ou prévues, pertes, mesures générales, avancement, croix, permission, sursis, embusqués, exercices et travaux, ordres généraux, jugements sur les chefs, l'avenir, optimisme, vœux de victoire, raison de confiance, découragement et ses causes, sentiments guerriers ou antimilitaristes, vengeance des morts, haine des Allemands, censure, espionnage, divers)
- C) La politique (intérieure, extérieure, avenir social, journaux lus, divers)

Il se termine par des « extraits significatifs de lettres » sur chacun des thèmes ci-dessus. Exemple, sur le « découragement et ses causes » :

1 Service Historique de la Défense, 16 N 1388.

6°- Découragement et ses causes.

Les découragés ont un nouveau motif de gémir :

L'idée d'une campagne d'hiver commence à se répandre. Elle est accueillie avec de vives protestations. Beaucoup d'hommes du peuple ne considèrent que leurs souffrances personnelles, leurs privations et leurs sacrifices et expriment égoïstement le souhait qu'ils se terminent au plus tôt. Il faut bien reconnaître que l'expression de cette mentalité se retrouve de plus en plus fréquemment dans la correspondance examinée.

On trouve cet extrait de lettre un peu plus loin, celle d'un inconnu (Secteur postal 181) à un camarade logé dans la Meuse :

tu neuz avoir 4 jours de perne si tu veuz verser 500 francs en or pour la défense et ceux qui n'en ont point restent pour garder le Boche. Voila ce qui est beau, voila l'égalité! Voila ce qui monte le moral et il y a de quoi devenir patriote avec ça. Tu vois toute la faveur aux riches; bientôt ceux qui verseront de l'or on va les renvoyer chez eux. Je crois qu'il n'y en a plus guère de piconiaux. Mon vieux frangin, la guerre n'est pas encore finie; on y sera encore pour faire le réveillon s'il n'y a pas rébellion".

Cette lettre a été saisie et fait actuellement l'objet d'une enquête.

Entre les analyses et les extraits de lettres, on trouve ce tableau de pourcentages faits à partir des rapports des différents contrôleurs :

Secteurs Postaux	Nombre de lettres lues	HYGIENE (1) (2)		NOURRI- TURE		GUERRE et AVENIR		POLITIQUE		ARRIERE		TOTAL.	
		S.	P.	S.	P.	S.	P.	S.	P.	S.	P.	S.	P.
51	112	4	-	-	3	18	8	-	11	-	-	22	22
53	102	12	-	7	5	8	4	-	-	21	-	48	9
47	284	13	5	-	9	19	16	-	-	-	-	32	30
128	280	22	-	-	12	28	10	-	-	-	-	50	22
96	245	20	-	-	15	18	18	-	5	2	5	40	43
84	120	4	7	-	7	26	10	-	-	6	-	36	24
159	229	-	-	-	15	12	20	-	8	4	4	16	47
160	75	-	-	-	10	4	11	-	-	-	-	4	21

(1) - Satisfaction.
(2) - Plaintes.

Document 2 : deux fantassins face à la censure

Marcel Papillon

20 août 1914 (à ses parents) Metz : « je ne peux rien vous raconter de la guerre, nous n'en avons pas le droit. Ma lettre n'arriverait pas. Si on en revient, on en parlera. Ne vous faites pas de bile, moi je ne m'en fais guère. »

13 avril 1915 (à ses parents) « Nous avons passé une semaine terrible, c'est honteux, affreux ; c'est impossible de se faire une idée d'un pareil carnage. Jamais on ne pourra sortir d'un pareil enfer. Les morts couvrent le terrain. Boches et Français sont entassés les uns sur les autres, dans la boue. On marche dessus et dans l'eau jusqu'aux genoux. [...] Ceux qui veulent la guerre, qu'ils viennent la faire, j'en ai plein le dos et je ne suis pas le seul. [...] Enfin, il ne faut pas désespérer, on peut être blessé. Quant à la mort, si elle vient, ce sera une délivrance. Il n'est pas croyable qu'on puisse faire souffrir et manoeuvrer des hommes de pareille manière pour avancer de quelques mètres de terrain. [...] Tas d'embusqués et de planqués, qu'ils viennent un peu prendre notre place, ensuite ils auront le droit de causer. »

Léopold Noé

2 janvier 1917 : « Mon caporal, Lalaurie de Montauban, avait écrit chez lui que Messieurs les Officiers allaient en permission pour la 4e fois, tandis que les poilus n'avaient pas encore fini leur troisième tour. Cette lettre ayant été décachetée (car on nous décachette pour savoir ce que nous écrivons ; si l'on avait regardé plusieurs des miennes, je serai passé en conseil de guerre, car je ne me suis jamais gêné de dire ce que je pensais) eh bien, le caporal Lalaurie a été cassé de caporal et envoyé au 166e [régiment] d'infanterie, pour avoir dit la vérité. »

Maria Degrutère

Questions

- **Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.**

Nom et prénom :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du **témoignage** :

Période rapportée :

Porte-t-elle, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- **Pourquoi peut-on dire que les civils sont touchés par les combats de la Grande Guerre ?**
- **Quelles sont les souffrances endurées par la population civile ?**
- **Pourquoi Maria Degrutère parle-t-elle de « régime de la terreur » ?**

Extraits :

10 octobre 1914 : « 5 heures : Commencement du bombardement. Descente précipitée à la cave avec les enfants. Absence de Jeanne. Obus à la Madeleine rue Thiers. Vernet, Jacques Lefebvre, etc. 5 civils tués, 7 blessés. Incendie rue de Marquette. »

12 octobre : « Bataille au fusil autour du cimetière de l'Est et dans les remparts. [...] 8 heures : Recommencement du bombardement avec une nouvelle violence jusqu'à [...] 2 heures du matin. Journée et nuit à la cave. On y fait sa toilette et tous ses repas. »

22 octobre : « journée angoissante par le canon qui tonne sans discontinuer très près depuis la veille à 5 heures du matin. Invasion de La Madeleine par les Allemands. Plus de vivres. Un grand nombre de magasins sont fermés pour manque de marchandises. »

12 novembre : « passage de 150 prisonniers français [...] On leur donne vin, bière, chocolat, sardines »

1er décembre : « canon terrible. [...] Un aéroplane jette des journaux français. On lit *enfin* le premier journal depuis 2 mois »

14 et 15 janvier 1915 : « le canon encore. Grande disette de pain »

27 janvier 1915 : « Anniversaire de Guillaume [empereur d'Allemagne]. Défilé des troupes. Concert à 11 heures du matin Grand'Place. Cela vous fend le coeur. »

22 à 24 janvier 1915 : « Presque pas de canon et pas du tout de pain. Les prix des vivres augmentent tous les jours de plus en plus. On se demande quand cela finira. [...] Les pommes de terre sont très chères. Ils veulent nous faire mourir de faim. Quelle tristesse. »

22 au 28 mai 1915 : En l'absence de journaux français, « nous ne savons plus rien et notre emprisonnement se resserre de plus en plus. »

16 au 20 juin 1915 : « On veut obliger le maire de Lille à faire travailler pour les Allemands, il écrit une lettre magnifique pour refuser. Le maire de Marquette refuse de faire des sacs pour les Allemands. Il est emmené prisonnier avec le curé et 9 otages. »

2 juillet 1915 : « 2200 femmes de Marcq sont enfermées dans une salle infecte ayant pour toute nourriture un morceau de pain [...]. Poussées à bout, elles acceptent sur l'avis du maire de faire chacune 5 sacs. Les mêmes scènes se reproduisent dans toutes les communes aux environs de Lille. » *Les sacs étaient destinées aux tranchées allemandes.*

9 décembre 1915 : « Les Allemands collent une affiche ainsi conçue. Une évacuation volontaire [vers la France via la Suisse] des personnes restreintes aura lieu comprenant : 1° Les femmes et les enfants dont le soutien est de l'autre côté, 2° Les enfants séparés de leurs parents, 3° Les femmes et les enfants de classe aisée ou de classe moyenne momentanément privés de ressources 4° Les malades surtout les tuberculeux. »

16 janvier 1916 : « Nous avons maintenant une vie fort triste. Nous sommes à la merci d'un bombardement, des explosions, des maladies contagieuses. Nous sommes abrutis par la canonnade qui depuis plusieurs mois se fait de plus en plus violente, toujours sur le qui-vive ; les vivres se font de plus en plus rares et de plus en plus chers. Le beurre vaut 12 frs le kilo. »

10 avril : « Voyage à Roubaix. Nous voyons conduire à la gare 1800 civils français qu'on a arrêté en pleine rue ; ils sont conduits par des Allemands baïonnette au canon, les parents les suivent en pleurant ; c'est un spectacle bien triste ; on arrête aussi plusieurs hommes. »

23 avril : « Triste jour de Pâques. Les vivres se font de plus en plus rares, nous aurons pour dîner *du pain et du riz* n'ayant pas trouvé autre chose. [...] Des civils sont forcés de quitter la ville...] Cet enlèvement dure toute la semaine à Lille. Chaque jour des soldats allemands (20 par maison) baïonnette au canon arrivent dans un quartier vers 3 heures du matin, font lever tout le monde et emmènent des hommes, mais surtout des femmes et des jeunes filles de 20 à 35 ans pour les conduire on ne sait où. Il y a des scènes indescriptibles, des scènes d'angoisse et d'agonie pour des mères à qui on arrache ainsi les enfants. Plusieurs personnes s'évanouissent, d'autres deviennent folles, certaines sont malades d'essayer de se débattre avec les officiers. [...] C'est un spectacle navrant, on nous conduit comme des criminels à l'échafaud. »

1er mai 1916 : « Les Allemands font avancer d'une heure toutes les pendules. » Lille passe à l'heure allemande.

23 juillet : « A Saint-André on reçoit des gaz asphyxiants aussi met-on à Marcq [une commune voisine] des affiches indiquant les précautions à prendre contre les gaz asphyxiants entre autres se mettre des torchons mouillés sur la figure (on se croirait tout à fait au front) les Allemands mettent leurs masques. »

14 août : « Affiche concernant la consignation du cuivre, bronze, étain dans les maisons particulières. Nouvel ennui parce que cela servira à l'attaque directe de nos armées. Roubaix, Tourcoing, Lille ne veulent rien déclarer. [...] Nous avons toujours de nouveaux ennuis. Un peu à la fois, on nous dépouille de tout ce que nous possédons. [...] C'est chaque fois une nouvelle peine, de plus nous sommes privés de toute liberté et chaque chose nécessaire nous manque successivement.

Les enfants n'ont plus le droit de jouer au cerf-volant, car cela est considéré comme un signal [à l'ennemi]. Une personne ayant craqué une allumette la nuit se voit infligée une amende de 12f. 50 par la patrouille qui passait à ce moment, défense étant faite d'avoir de la lumière chez soi pendant la nuit. »

14 septembre 1916 : « Nouvelle affiche concernant les gaz asphyxiants. Au son de la cloche ou de la sirène, il faut entrer dans une maison à étages, monter au 1er étage, boucher les portes et les fenêtres, se mettre un

linge mouillé sur la figure. »

1917 : « Toutes les vivres augmentent dans des proportions fantastiques, on ne peut plus rien acheter au prix ordinaire. Les légumes atteignent des prix inconnus. »

6 janvier 1917 : « chaque jour les Allemands emmènent des hommes de 17 à 60 ans pour les faire travailler pour eux. »

9 juin 1917 : « on demande de nouveau des femmes pour les travaux agricoles. On enlève beaucoup d'hommes et de jeunes gens de toute classe, de toute condition pour travailler sur le front ou dans les pays occupés. »

23 juin 1917 : « On parle de réquisitionner dans les maisons particulières du linge, matelas, chaussures, vêtements, etc. mais attendons. [...] Nous aurions mieux fait de tout abandonner en août 1914 et de refaire notre existence en France non occupée, car ici le 1/3 de la population meurt de privations et de souffrances de toute espèce. Cette réquisition n'a pas lieu pour le moment, mais nous ne pouvons plus acheter ni une chemise, ni un mouchoir de poche, ni une paire de chaussure sans aller chercher une autorisation à la Commandanture². Cela coûte au caractère français d'être ainsi tenu en laisse, mais personne ne se rebiffe et chacun accepte courageusement ces humiliations et pourtant la vie est bien dure, les légumes sont hors de prix »

31 octobre 1917 : « A Tourcoing on réquisitionne les foyers dans les maisons particulières. C'est alarmant. On entre chez vous et on vous dit : Je prends ceci et cela, et vous avez juste le droit de vous taire. »

14 novembre 1917 : « C'est le régime de la terreur, on ne peut même plus respirer en paix. Quand cela finira-t-il ? »

Quelques mois plus tard, elle est évacuée vers la France.

Marie Escholier

Marie Escholier, *Les saisons du vent. Journal août 1914 - mai 1915*, Carcassonne, GARAE/Hésiode, 1986, 154 p.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du **témoignage** :

Période rapportée :

Porte-t-elle, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- Comment la guerre a-t-elle bouleversée la vie quotidienne dans les campagnes ?
- Comment Marie Escholier considère-t-elle les journaux ? De quelles autres sources d'information sur la guerre disposent les civils ?
- Note-t-on un enthousiasme patriotique dans le témoignage de Marie Escholier ?

Extraits

1er août 1914 : *annonce de la mobilisation* : « L'inquiétude s'insinue en moi lentement, une sorte de crépuscule qui s'abat sur le cœur. »

Quelques jours plus tard : « les journaux se contredisent complètement ce soir. Les uns disent que Liège est pris, les autres que les Belges sont vainqueurs. On raconte mille histoires d'espions. »

8 août 1914 : « Une belle journée pleine de sérénité. Comment les hommes peuvent-ils se battre lorsqu'ils voient tant de paix répandue sur la face de la terre ?

10 août 1914 : « La ville et la campagne se sont longtemps défiées, menacées, souhaitées mutuellement la famine et la plus noire misère. [...] « On a appelé les gens qui voudraient remplacer aux champs les hommes absents, personne n'est venu. Personne, crie Léonie indignée. Ah ! Si la faim pouvait leur serrer les côtes. »

17 août 1914 : annonce de la prise de Metz « Je lis dans un vieux journal à propos des combats de Liège : « il y a eu trois mille morts » et les larmes me gagnent en songeant à cette terrible moisson. Ce sont des

Allemands je crois, mais ils ont eux aussi des mères pour les aimer, des femmes pareilles à moi, des enfants comme Marc et Claude. Mon Dieu que de douleurs autour de ces trois mille morts ! »

18 août 1914 : « La fièvre des premiers jours se calme. Mirepoix reprend son aspect de toujours, seulement c'est tout de même étrange de ne plus voir les hommes jeunes, il manque vraiment un des éléments de la vie ordinaire, on dirait que le nombre de femmes et de vieilles barbes a augmenté dans d'extraordinaires proportions. »

20 août 1914 : « les journaux ont l'ordre de garder le silence sur les opérations de la guerre. Les soldats eux-mêmes doivent donner strictement de leurs nouvelles sans même dire d'où ils écrivent, de sorte que de plus en plus nous ne savons rien. »

22 août 1914 : « ils ont pris Bruxelles. Le journal s'efforce de ne donner aucune importance à cette victoire allemande et pourtant... D'ailleurs, après avoir lu toutes ces colonnes au long desquelles il n'y a presque rien, on sent que quelque chose ne va pas là-bas. Nous ne saurons la vérité que dans bien longtemps. »

23 août 1914 : « les lettres arrivent maintenant régulièrement. C'est beaucoup de ne plus se sentir séparés. »

27 août 1914 : « Encore pas de lettres. Les trains doivent être pris pour transporter les blessés, il en arrive partout, à Cahors, à Montauban, à Toulouse ; la France est sillonnée de ces tristes convois. »

Début septembre 1914 : « Les communiqués officiels ont l'air de galéjades et le reste du journal affecte une gaîté qui ne trompe personne et qui est bête et triste à pleurer, on aimerait mieux les plus désolantes vérités ; d'ailleurs les événements sont à eux seuls assez éloquentes. *Ils* sont à trente ou quarante kilomètres de Paris. »

6 septembre 1914 : « Je rentre vite après la messe sans même lire les journaux dont les fanfaronnades imbéciles me font mal au cœur. »

13 septembre 1914 : Annonce de l'avance des troupes françaises dans les journaux ; elle apprend qu'une femme, Isabelle, une amie d'enfance, jeune mère, a perdu son mari : « Ils l'ont tué ! Cet homme plein de jeunesse, de santé et de vie qui, le jour de son départ, ne pouvait s'arracher d'auprès son enfant, qui revenait furtivement le regarder dormir, cet homme a été tué par d'autres hommes. Quand ces horreurs passent près de vous, on frissonne jusqu'au fond de l'âme. »

« Les trains continuent de charrier les blessés. Quelle affreuse moisson de jeunesse. »

Elle apprend la destruction de la cathédrale de Reims et se met en colère. « Je pensais aux pauvres pays de France foulés par l'ennemi, aux campagnes incendiées, à tout le mal qu'ils nous font. »

La foire de Saint-Maurice est bien triste. Léonie qui s'y est rendue en témoigne : « à chaque coin de rue on ne racontait que des malheurs : parents sans nouvelles, blessés, tués, prisonniers, et aucun pétard, pas de manège, ni de tir, rien que des gens en pleurs. »

28 septembre 1914 : « Ce soir une frayeur me prend tout à coup de n'avoir pas eu de lettres depuis si longtemps. Je cours voir la date de la dernière lettre reçue, elle a été écrite le 18. Voilà que j'ai peur, mais peur... Il y a au fond de moi une personne raisonnable qui tâche de me rassurer. Je n'écoute rien. Je m'affole et les moindres bruits me font sursauter. Je donnerai tout pour quelques lignes, un mot qui ferait cesser cette angoisse. »

16 octobre 1914 : En visite chez des voisins, on lui montre deux lettres de soldats : « chacun peut les lire. Maintenant la lettre d'un soldat appartient à tout le monde. »

25 octobre 1914 : « tel a disparu, tel n'a plus donné de signe de vie depuis le commencement de la guerre, tel autre devient infirme à la suite de ses blessures. Il y a de pauvres femmes qu'on se montre du doigt. » *Tel prisonnier a écrit depuis Magdebourg où il est prisonnier : il* « ne paraît pas malheureux. Sa mère est radieuse. On a des bonheurs qui feraient la désolation des jours ordinaires. »

7 novembre 1914 : Départ des jeunes soldats qui s'étaient entraînés non loin. « Ils chantent, leurs voix passent dans une vague d'air, puis tout redevient silencieux pendant que la bande de fumée finit de mourir. Nous restons debout à regarder la plaine déserte, humide et calme en pensant à la guerre, à cette horreur qui est à l'autre bout de la France et vers laquelle ils vont, ces petits soldats qui n'ont pas tous vingt ans. »

25 novembre 1914 : « on annonce une victoire russe mais ici nous ne savons jamais ce qui est vrai et ce qui est faux. On donne souvent l'importance d'un combat décisif à une petite escarmouche. Tout reste diffus, lointain, aussi on ne tambourine plus à Mirepoix. »

30 novembre 1914 : « des lettres. Je ne lis plus régulièrement les journaux maintenant tellement celui de la veille est semblable à celui du lendemain. »

1er mars 1915 : « aujourd'hui il y a un grand départ de territoriaux, des métairies se ferment, des quantité de femmes et d'enfants restent seuls désorientés et partout revient la même question. Qui labourera, qui sèmera ? Cependant les hommes sont partis sans murmurer. Les plus frustrés sentent confusément qu'*il le faut*. »

12 mars 1915 : « c'est toujours la même chose, on se bat sur la terre, sous la terre, dans l'air, sur l'eau, sous l'eau et pour n'avancer – on peut dire – à rien d'aucun côté si ce n'est qu'à faire des hécatombes effrayantes. »

Jean GALTIER-BOISSIERE

GALTIER-BOISSIERE Jean, *La fleur au fusil*, Baudinière, Paris, 1928

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- Comment accueille-t-il la nouvelle de l'entrée en guerre ?
- Pourquoi peut-on parler de « désillusion » dès les premiers combats ? Comment l'infanterie se protège-t-elle des effets destructeurs du feu adverse ?
- Quel regard Jean Galtier-Boissière porte-t-il sur l'ennemi ?

Extraits

31 juillet 1914 : « la mobilisation va être décrétée. Sur le pas des portes, on ne voit que des femmes qui pleurent [...] Notre gaieté les étonne. La Guerre ? Et après ? Nous avons tous 20 ans. »

4-5 août 1914 : « L'atmosphère n'a rien de tragique. Elle évoque les albums militaires de Guillaume [...] Toutes les formalités, revues et corvées s'opèrent dans la bonne humeur. La caserne a pris un air de fête ; on dirait vraiment que tout ce monde se rassemble en vue d'une réjouissance. »

6 août 1914 : « Depuis de longs mois, les chefs ont façonné en vue du combat notre esprit et notre corps. Jusqu'à ce jour, l'énergie qui bouillonne en nous ne s'était dépensée qu'en simulacres stériles et souvent risibles ; aujourd'hui, ce n'est plus la petite guerre, c'est la vraie, la grande qui commence, et tous, nous sommes parfaitement satisfaits et joyeux d'aller exercer le métier que nous apprenons depuis deux ans [...] Une singulière ivresse nous pénètre, où se mêlent à l'enthousiasme patriotique le goût de l'aventure et la soif du carnage. Inconscients du lendemain, fiers d'être acclamés [...] réjouis à l'idée de voir du pays et de gagner des batailles [...] Dans l'embrasement d'une fenêtre, le caporal Ridet, un réserviste, rassure sa femme : – Tu vois Clémentine, explique la caporal, l'armement moderne, ça ne peut pas durer plus de 5 à 6 semaines ! nous serons démobilisés fin septembre au plus tard »

9 août 1914 : « le colonel fait lire dans les compagnies un télégramme officiel qu'il vient de recevoir. C'est l'annonce d'une grande victoire française : l'Alsace est envahie [...] Cette nouvelle nous enthousiasme ; je ne sens plus le poids de mon sac. Nous sommes contents, mais nullement étonnés, car nous nous attendions tous à la victoire immédiate »

20 août 1914 : « Les nouvelles de la guerre sont excellentes : en Alsace, les troupes françaises marchent de succès en succès. A Liège, la petite armée belge arrête héroïquement l'envahisseur. Les Allemands qui se rendent avouent qu'ils ont déjà mangé leurs vivres de réserve. Ils sont affamés [...] La révolution gronde à Berlin, et déjà les fameux cosaques – de véritables centaures – envahissent la Prusse Orientale. Ces victoires nous enthousiasment ! Le lieutenant interrompt sa lecture, tant il est ému. « Enfin, dit-il joyeusement, c'est la revanche ! » Les larmes aux yeux, nous goûtons l'âpre jouissance de vivre des jours héroïques, et, impatientes de recevoir le baptême du feu, nous brûlons du désir de nous illustrer à notre tour »

22 août 1914 : *sa section est prise sous un bombardement* : « Soudain, des sifflements stridents qui se terminent en ricanements rageurs nous précipitent face contre terre, épouvantés. La rafale vient d'éclater au dessus de nous [...]

Les hommes, à genoux, recroquevillés, le sac sur la tête, tendant le dos, se soudent les uns aux autres... La tête sous le sac, je jette un coup d'œil sur mes voisins : haletants, secoués de tremblements nerveux, la bouche contractée par un affreux rictus, tous claquent des dents ; [...] Cette attente de la mort est terrible. Combien de temps ce supplice va-t-il durer ? Pourquoi ne nous déplaçons- nous pas ? Allons-nous rester là, immobiles, pour nous faire hacher sans utilité ? [...] notre premier contact avec la guerre a été une surprise assez rude. Dans leur riante insouciance, la plupart de mes camarades n'avaient jamais réfléchi aux horreurs de la guerre. Ils ne voyaient la bataille qu'à travers les chromos patriotiques. [...] nous nous représentions naïvement la campagne comme une promenade militaire, une succession rapide de victoires faciles et éclatantes. Le coup de tonnerre de tout à l'heure, en nous révélant l'effroyable disproportion entre les engins de mort et les petits soldats, [...], nous a brusquement fait comprendre que la lutte qui commence serait pour nous une terrible épreuve. "Dites donc, mon yeutenant, déclare Grenier, résumant l'opinion générale, on dirait qu'ils se défendent ces salauds-là !" »

23 août 1914 : « - Tu parles d'une drôle de guerre ! déclare Fouet ; on ne voit jamais l'ennemi. – Si c'est comme ça qu'on pense aller à Berlin ! ricane Chapelin. »

24 août 1914 : *Pris sous un bombardement et des rafales de mitrailleuses, les soldats se couchent et se protègent comme ils peuvent* : « D'abord, je n'ose pas lever les yeux ; mon horizon est à 1m devant moi ; je ne vois que des brins d'herbe à l'infini, deux taupinières et une fourmilière. [...] je songe que dans l'immense lutte qui s'engage, je suis, moi aussi, un infiniment petit. Mes idées, mes sentiments, ma volonté, que pèse tout cela à la minute présente ? Peut-être un obus va-t-il tout à l'heure me mettre en puissance, sans que je puisse mieux me garer qu'un moucheron écrasé par mégarde. Attendant à chaque seconde la mort, je sens amèrement combien je suis peu de chose, humble pion anonyme sur l'immense échiquier de la bataille ! »

24 août 1914 : « Qui n'a pas fait campagne ne peut comprendre avec quelle émotion un troupier dit : *mon régiment, ma compagnie, mon escouade*. Nous pensons tous en image d'Epinal : le régiment, c'est tous les hommes qui portent le même numéro à l'écusson, c'est 3000 soldats, ou beaucoup moins, qui ont vécu en caserne côte à côte, qui ont participé aux mêmes actions, enduré les mêmes souffrances, communié dans les mêmes enthousiasmes. La compagnie, comme dit le capitaine, « c'est une grande famille dont il est le père ». Ce sont quelques 200 bonhommes qui connaissent leur chef et que le chef connaît par leur nom. L'escouade, c'est les intimes, la petite société en participation : un soldat dit « je me suis démerdé *pour l'escouade*, on a un cabot à la hauteur *de l'escouade* ». A la caserne, c'étaient des hommes de la même chambrée, qui vivent deux ans lit à lit, mangeant à la même boule, écrivant à leurs vieux sous la même lampe, c'est le petit groupe serré autour du même feu de bivouac, la dizaine de pauvres bougres qui partagent le même bouthéon de rata et reconnaissent l'autorité du même caporal. Le soir d'un engagement, quel réconfort de retrouver des faces familières autour d'une flambée de sarments »

6 septembre 1914 : « L'Allemand se jette aux pieds de Chapelin, l'hercule aux mains d'étrangleur, et le supplie par gestes de ne pas l'achever. Plein de grandeur d'âme, Chapelin, que nous appelons familièrement « Face de bandit » s'apitoie, lave la figure du blessé avec l'eau de son bidon, le panse sommairement. – Ben quoi, c'est un homme comme nous. – C'est peut-être un père de famille, dit un réserviste apitoyé »

6 septembre 1914 : « Sur le trottoir, un grand gaillard, le bras nu terminé par un énorme pansement blanc [...] ne semble pas mécontent d'avoir écopé la « bonne blessure ». Il reçoit en souriant les félicitations et les souhaits de ses camarades de combat, dont quelques uns l'envient peut-être. Un bonhomme lui donne une commission pour son épouse. – Je vais aller passer deux mois dans le midi, déclare le blessé ; moi, j'ai toujours aimé les voyages. – Veinard ! la guerre est finie pour lui ! conclut un soldat »

10 septembre 1914 : « Comme on ne parle pas de quitter la position, la vie, peu à peu, s'organise à la lisière du bois. Le fossé du bornage est creusé, aménagé en tranchée pour tireur debout, avec une banquette pour s'asseoir. Comme il pleut continuellement, nous construisons derrière la tranchée, entre les 1ers arbres du bois, des huttes pour nous garantir de la pluie et aussi des balles. Après avoir tant de fois couru en rase campagne sous la mitraille, c'est pour nous une sensation fort agréable de narguer balles et éclats derrière de solides abris faits de gros rondins superposés. Seuls les mitrailleurs qui ont déniché de bons outils à la ferme du bois, ont pu creuser un abri souterrain dont ils se montrent très fiers. Je joue au Robinson avec l'aide de Chapelin et de Sinet »

10 septembre 1914 : un blessé moribond « Il y a de bons pères de famille, chez eux aussi, conclut Sinet. On emporta le blessé vers l'ambulance du château, où il mourut sitôt arrivé. Les soldats qui l'avaient tués furent blâmés par leurs camarades, qui estimaient qu'on aurait pu le faire prisonnier sans tirer sur lui »

11 septembre 1914 : les rumeurs vont bon train : « Tous les matins, on dit : c'est ce soir sans faute que nous sommes relevés. Et tous les soirs on répète : c'est pour demain matin ! Les « courants d'air » les plus divers circulent : un jour, le bruit court que trois corps d'armée allemands viennent d'être cernés à Maubeuge ; deux h après, on affirme que Paris est investi ! »

14 septembre 1914 : « Maintenant, ces froides ruines à la Pompéi – décor parfaitement adéquat aux horreurs de la guerre – nous laissent insensibles, alors qu'il y a un mois elles nous auraient peut-être bouleversés [...] Pour nous qui, chaque jour, avons été exposés à être anéantis, déchiquetés, seule la souffrance humaine apparaît, atroce ; il n'y a qu'une chose irréparable, la mort ; une chose précieuse : la vie ! Quand, dans la bataille, on a vu à côté de soi, expirer ses meilleurs copains, quand on a entendu des blessés ensanglantés appeler leur mère ou tendre les bras en hurlant ce cri de détresse : « Par pitié, ne m'abandonnez pas ! » on n'a plus de larmes pour s'attendrir, avec de belles phrases, devant des pierres meurtries »

HIRSCH David

« Journal de David Hirsch » in *Journaux de combattants et de civils de la France du Nord dans la Grande guerre*, édités par A. Becker, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Documents et témoignages », 1998.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Lieu de résidence :</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>
--

- Comment se traduit concrètement la coupure avec la France ?
- Comment et pourquoi les populations des territoires occupés s'opposent-ils aux Allemands ?
- Quels moyens de pression les autorités allemandes déploient-elles pour briser ces oppositions ?

Extraits

11 novembre 1914 : « Toujours sans communication aucune ; on entend le canon comme jamais on ne l'a entendu. »

12 novembre 1914 : « On a amené une centaine de prisonniers [...] ; on leur a lancé des gâteaux, du chocolat. »

19 novembre 1914 : « depuis l'occupation l'heure de la mairie est l'heure allemande »

20 novembre 1914 ; « le charbon se fait rare ; les malheureux commencent à se plaindre »

2 décembre 1914 : « Pour la 1ère fois depuis longtemps nous avons vu un journal français le *Figaro* du 15 novembre, il est vrai. »

8 janvier 1915 : « La question du manque de pain commence à devenir sérieuse »

10 janvier 1915 : « Depuis 11 heures du matin on entend le canon très fort. On commence à accepter l'idée que la guerre pourrait fort bien durer 6 mois. »

5 mars 1915 : « 250 chasseurs [soldats] prisonniers ont passé à Lille au milieu d'une foule de femmes surtout criant « Vive la France » »

6 mars 1915 : « La manifestation à Lille a occasionné pour Lille une amende de cinq cent mille francs payables avant le 20 mars »

13 mars 1915 : « Ce matin beaucoup entendu le canon, les Allemands ont défendu tous les journaux français, belges sauf *Gazette des Ardennes*. »

10 juin 1915 : « entendu le canon. Affiche *ordonnant* aux ouvriers, contremaîtres et patrons actuellement occupés par les Allemands de continuer à travailler pour eux »

22 juin 1915 : « on a convoqué tous les patrons de Lille qui travaillaient pour les Allemands ; individuellement on leur a demandé pourquoi ils ne voulaient pas continuer à travailler ; puis on leur a intimé l'ordre de donner Mardi matin la liste de leurs ouvrières. A Roubaix, la ville est condamnée ; tous les soirs à 7 heures (française) tout le monde doit rentrer. 1000 F par jour d'amende jusqu'à la reprise du travail. »

23 juin 1915 : « environ 60 personnes, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles furent emprisonnées au family cinéma ; tous ouvriers de Sellier refusant de travailler pour les Allemands. »

27 juin 1915 : « une affiche avise les habitants que si le travail des sacs [destinés aux tranchées allemandes] n'est pas repris, le commandant nous mettra 4 régiments au lieu de 2 que nous avons, soit 2 de plus que la ville aura à nourrir. »

1er juillet 1915 : « 200 des principaux notables de Roubaix (élus municipaux industriels, clergé, magistrature, gros négociants, etc.) ont été convoqués à la Commandanture ; 100 partent pour l'Allemagne [...] pour ne pas vouloir travailler, faire travailler, ou inciter à travailler pour la confection des sacs de sable. »

30 août 1915 : « Toute correspondance est impossible tellement la surveillance est grande ; depuis 3 mois aucune nouvelle. »

21 septembre 1915 : « affiche interdisant d'expédier ou de recevoir ou de servir d'intermédiaire pour la correspondance sous peine de prison, 6 semaines jusqu'à 5 ans. »

18 mars 1916 : « La misère devient grande. Pommes de terre 1 f 30 le kilo. »

5 mars 1916 : « Pommes de terre à 1 f 35 le kilo et on n'en trouve plus du tout. Tous les charcutiers ou presque sont fermés ; basse-boucherie 4 f 10 la livre. Plus du tout de beurre. La question de l'alimentation commence à devenir inquiétante. »

6 avril 1916 : « Hier au soir on a emmené 2 à 300 hommes, jeunes gens et jeunes filles de force, pour les faire travailler croît-on du côté de Valenciennes à couper du bois, sans doute pour les tranchées. »

10 avril 1916 : « 2000 hommes français civils ont été emmenés cet après-midi. »

11 avril 1916 : « on a vu partir environ 700 hommes et femmes, on dit qu'ils vont en Saxe »

23 avril 1916 : « L'agitation continue à Roubaix, parce qu'on continue à enlever les hommes et les femmes. A Lille on a commencé le même travail contraire à toutes les lois de la guerre et de l'humanité surtout en ce qui concerne les femmes »

23 juin 1916 : « Ce matin nous avons acheté 10 kg de pommes de terre à 1 f 60 le kg (environ 15 fois le prix

du temps normal) les oeufs 13 sous. Le gouvernement allemand réclame environ 40 millions de francs, imposition de guerre aux trois villes Lille, Roubaix, Tourcoing ; les 3 villes refusent énergiquement, étant déjà obligées de verser quotidiennement de très grosses sommes pour l'entretien des armées allemandes. »

22 octobre 1916 : « Toujours sans aucune nouvelle des nôtres cela commence à devenir terriblement pénible. Nous pourrions en avoir de morts sans rien savoir ou blessés ou amputés !?!... »

15 janvier 1917 : « A Vervicq une quinzaine d'ouvriers français refusent de travailler pour l'ennemi ; tandis que ceux qui consentent à travailler sont bien traités, relativement bien payés et bien nourris, mis à l'abri par temps de neige, on oblige les premiers après avoir *fait ôter leur pardessus* à rester debout au milieu du champ toute la journée sans rien faire. »

25 janvier 1917 : « La misère en Allemagne racontent les évacués [de retour] : les femmes et les enfants viennent mendier de la nourriture auprès des prisonniers. [...] Nous fermerons maintenant le Dimanche à 1 heure [David Hirsch tient un commerce] ce sont surtout les Allemands qui achètent le Dimanche après-midi, voilà pas mal de dimanche que nous faisons de 2 à 300 f l'après-midi ; en fermant nous aidons aux effets du blocus, dans notre petite mesure. »

29 janvier 1917 : « La pénurie de charbon, le pain noir, les pommes de terre très chers, font une grande misère partout. »

15 avril 1917 : « Ecoeuré et peiné j'ai été hier de voir partir 200 hommes ; ils refusent de travailler et pour cette seule raison ils sont traités comme des criminels. »

30 mai 1917 : « Le blé se paie maintenant 10 f. le kg c'est à dire à peu près 50 fois sa valeur en temps de paix. »

5 août 1917 : « Les ouvriers que les Allemands ont pris pour travailler à Arleu sont occupés à *refaire les tranchées* que les Anglais ont démolies. Ils y ont été forcés après avoir résisté vigoureusement mais les mauvais traitements les obligèrent ; exposition tête nue au soleil, agglomération dans des locaux trop restreints, séjour dans des caves avec 30 ou 40 centimètres d'eau. »

28 août 1917 : « Un habitant de St Maurice me racontait que son père forcé de travailler pour les Allemands était occupé à transporter du sable et du ciment aux pionniers [soldats allemands] qui construisaient les tranchées près de Courrière à 4 km du front. C'est contre toutes les règles de l'humanité et les conventions de La Haye, de faire travailler un peuple contre son pays. »

21 septembre 1917 : « je vais maintenant avoir des loisirs pour continuer ces notes car ce matin vers 10 heures, on a commencé à nous prendre tout ce que nous avons en magasin on a continué cet après-midi et demain matin on va finir de tout nous prendre. » *En échange, il reçoit un bon de réquisition de 9500 f.*

23 octobre 1917 : « Plus nous allons et plus il nous faut supprimer des choses de notre alimentation ; après le vin en entier, la viande en grande partie, les pâtes alimentaires en grande partie aussi, ainsi que les oeufs, le lait, nous arrivons maintenant au café qu'on remplace en partie par de la mokatine qui est une fève ou un haricot quelconque grillé. »

29 décembre 1917 : « La France a-t-elle même intérêt pour obtenir une brillante victoire à perdre encore tant de sang et à s'anémier ? Une paix même sans l'Alsace-Lorraine même sans indemnité, bien entendu sans aucune cession de territoire ni d'indemnité à payer ne serait-elle pas beaucoup plus profitable ? »

Quelques mois plus tard, David Hirsch est évacué vers la France.

André Kahn

KAHN André, *Journal de guerre d'un Juif patriote*, Editions Jean-Claude Simoën, Paris, 1978.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche :

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

situation familiale en 1914 :

situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

Occupe-t-il une fonction particulière (médecin, brancardier, etc.) ?

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- Quelles sont les souffrances de la vie au front ?
- Quelles sont les diverses manières évoquées par A. Kahn pour échapper à la violence ?
- Quel regard porte-t-il sur l'ennemi ?

Extraits

13 septembre 1914, Dombasle : « Ma foi, ma mie, malgré la canonnade toute proche, je me sens heureux. Certes j'ai traversé des villages détruits, j'ai vu dans les champs des centaines de trous d'obus [...]. Qu'importe ! Je suis heureux parce que je me sens utile car tant de blessés défilent encore chaque jour à l'ambulance. Que nous les exterminions vite ces empêcheurs de tourner en rond et qu'on n'entende plus parler de l'arrogante Allemagne »

26 septembre 1914, Fontenay-les-Capy (près d'Amiens), après la mort d'un camarade : « Quelle haine pour cette misérable boucherie humaine ! Dire qu'une intelligence, cette mine inépuisable de science, s'anéantit soudain pour n'être qu'un amas de chair informe... »

9 octobre 1914 : « La bataille continue, moins violente, mais l'ennemi ne veut pas céder. Nous non plus. Cela peut durer longtemps comme cela. Enfin, patientons ! »

11 octobre 1914, après une attaque : « Quel air de souffrance ont les mutilés ! (...) Quelques instants auparavant, c'étaient de braves soldats obstinés sous la mitraille et dédaigneux de la vie. Ce ne sont plus que des loques humaines, un peu de chair qui souffre, un peu de cerveau qui implore grâce. J'ai senti en moi une grande pitié devant leur douleur et j'ai conclu une fois encore à l'horrible bêtise de la lutte présente »

16 octobre 1914 : « Nous restons ici, avec les mêmes ordres de défendre le terrain mètre par mètre. Les Allemands sont toujours là, devant nous, immobiles et muets. Cette guerre de taupes peut durer longtemps encore »

17 octobre 1914 : « On s'habitue aux « gros noirs ». Leur fracas ne nous épouvante même plus. A présent, on entend une fusillade nourrie et peu lointaine. Peut-être les Boches attaquent-ils le village? Nous sommes arrivés à un tel degré de « je-m'en-foutisme » que cette question ne nous intéresse que médiocrement »

20 octobre 1914 : les tranchées font leur apparition : « Notre séjour ici se prolonge. Les compagnies creusent des tranchées comme pour y passer l'hiver. »

30 octobre 1914 : « La vie d'attente continue [...] C'est une opération délicate pour prendre une tranchée, il faut l'effort de presque un bataillon... et encore, on laisse pas mal d'hommes sur le terrain. Il vaut bien mieux attendre. C'est au plus patient que sera la victoire. Nous n'avancions que sur deux ou trois mètres (je dis bien « mètres ») par jour, qu'importe ! »

1^{er} novembre 1914 : « C'est novembre et c'est toujours la guerre. Il y a deux mois je disais qu'en novembre tout serait fini et que, s'il en était autrement, j'éprouverais une grande déception. Ma foi, il en est autrement, ô combien, et je ne suis pas déçu. Je n'éprouve rien du tout. Je souffre de ne pas être auprès de toi depuis le 1er août et je souffrirai jusqu'au jour de la libération. Du seul point de vue de la guerre, je ne suis pas surpris. Nous en avons pour longtemps encore. Je me suis fait à cette idée. Je patiente. Je me laisse vivre. Je mijote sur mon abrutissement »

15 novembre 1914, secteur d'Ypres : « A deux heures on nous appelait au poste de commandement près de la ligne de feu, au milieu des champs. Dix minutes après notre arrivée, les percutants tombaient tout à l'entour. Des percutants « un peu là », creusant dans le sol des cuvettes de taille à contenir un cavalier et son cheval. Cela dura plus d'une heure. Sales moments à passer! On compte les secondes et je t'assure qu'on n'est pas fier » (p.58)

23 novembre 1914 : « voilà la quatrième nuit que nous passons aux tranchées. C'est peut-être la dernière. Demain nous retournerons sans doute au cantonnement. Ce n'est pas trop tôt. Certes il y a peu de blessés – une dizaine par les obus – mais il y a des malades. Certains ont même les pieds gelés et doivent être amputés. Aussi bien le froid est de plus en plus vif et l'inaction dans les taupinières est peu faite pour nous fortifier. »

8 décembre 1914 : « Sur la route, pendant une halte, Marmoiton, notre major, a été blessé cette nuit par une balle au genou. Le veinard! Il était à un mètre de moi. Que ne m'a-t-elle touché avant lui, cette balle bienfaisante! Dire que nous en sommes arrivés à désirer une blessure pour nous permettre de fuir cet infâme pays !»

16 mars 1915 : *Il change de fonction : de brancardier, il passe infirmier* : « J'ai débuté [...] dans mes fonctions d'infirmier. Ma foi notre rôle n'est point méprisable. Nous soulageons bien des souffrances ! Certes nous risquons beaucoup moins notre peau qu'un simple pioupiou [fantassin] ou même un brancardier. Il faut qu'un obus tombe en plein sur notre poste de secours pour qu'il nous atteigne... et un tel accident est assez rare. Nous sommes à l'abri des balles. »

2 avril 1915 : « Les Boches n'ont pas tiré. Ils avaient sollicité, paraît-il, un armistice pour enterrer leurs morts qui, depuis plus de quatre mois, pourrissent entre les lignes. Opération nécessaire avant les chaleurs de l'été. Des malades nous arrivent des tranchées qui racontent des choses bien surprenantes. Dans leur compagnie, il y eut une trêve tacite avec les voisins d'en face. Ils montèrent sur les tranchées de côté et d'autre. Ils se parlèrent, s'offrirent cigarettes et tabac... Un officier boche parut qui, en excellent français, donna le conseil aux nôtres de rentrer dans leurs trous parce qu'il pouvait venir quelque officier supérieur qui donnerait l'ordre de tirer sur eux... Quelle sollicitude ! Dans une autre compagnie, les Boches envoyèrent des messages en allemand. J'en ai lu un dont voici à peu près la traduction : « Ami français, nous ne vous en voulons pas. Ne tirez pas sur nous. Nous ne tirerons pas sur vous... Nos seuls ennemis sont les Anglais. Maudite soit l'Angleterre ! »... Qu'est ce que signifient toutes ces simagrées ? En tout cas, il est un fait, c'est que pendant toute la journée du 2 avril, les Boches n'ont pas tiré un coup de canon ou de fusil dans notre secteur. »

21 avril 1915 : « Nous embarquons ce soir dans des autobus pour nous rendre sur la ligne. Sans doute irons-nous dans les tranchées demain, dans la nuit. La vie monotone reprendra avec ses intervalles d'espoir. Peut-être allons-nous prendre part à cette grande offensive dont on nous parle depuis longtemps? »

22 avril 1915 : « Léon retourne aux tranchées ce soir, comme nous. [...] A 20 heures nous partons installer notre poste de secours dans les tranchées, à 500 mètres des Boches. »

16 mai 1915 : « Sur les lignes, pendant la relève des blessés de cette nuit, un caporal-brancardier et deux brancardiers de chez nous ont été atteints, le premier par un éclat d'obus, les deux autres par des balles. Ils sont évacués. Veinards! »

27 mai 1915 : « Le lieutenant Naeguelé, officier de détail, [...] est venu me demander de me joindre à lui comme *secrétaire*. *C'est la meilleure place du régiment. On n'avance jamais à plus de dix kilomètres de la ligne de feu. Les risques sont à peu près nuls. J'ai accepté [...]* ». *Son rôle est de dresser les actes de décès des soldats morts au champ d'honneur et de répondre aux demandes d'informations des parents.*

10 novembre 1915 : « J'ai vu hier le beau Fouquis, sous-lieutenant, garçon coiffeur. Il m'a fait ses adieux. Il est évacué pour « rhumatismes ». Il saute de joie »

« Tu vas me gronder mais je regrette l'existence aventurière de brancardier (...) Excuse-moi, mais mon engourdissement de rond-de-cuir me dégoûte... Je suis trop près de la belle lutte, de l'ardent combat pour ne pas aimer, envier sa passionnante âpreté et je suis trop loin de l'arrière – certes avantageux – pour ne pas déplorer la monotonie de mon existence semi-guerrière... Les extrêmes seuls sont intéressants, la tranchée ou le dépôt. Ici, où je n'ai pas les émotions et les satisfactions de la tranchée et où je n'ai pas non plus les avantages du dépôt, je m'emmerde, pour parler net »

Paul Lintier

LINTIER Paul, *Avec une batterie de 75. Ma pièce. Souvenir d'un canonnier. 1914*, Paris, L'oiseau de Minerve, 1998 [1^{ère} éd. en 1916] et *Le Tube 1233. Avec une batterie de 75. Souvenirs d'un chef de pièce (1915-1916)*, Plon, Paris, 1917

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche :

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p>Précisez éventuellement son grade :</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>
--

- Quelles sont les souffrances de la vie au front pour les artilleurs ?
- La pénibilité des conditions de vie est-elle la même dans tous les secteurs ?
- Comment les artilleurs s'adaptent-ils à la guerre ?

Extraits

1er août 1914 : « la guerre, la grande guerre européenne, ce n'est pas possible ! Pourquoi, pas possible ? Le sang, l'argent, tant de sang, tant de sang ! Et puis, si souvent déjà on a dit : c'est la guerre, et c'était la paix qui continuait. La paix va continuer encore »

6 août 1914 : « L'Angleterre marche avec nous. On en est sûr à cette heure. Français, Anglais, Russes, Belges, et Serbes unis, nous verrons vite la fin de cette puissance militaire [l'Allemagne] qu'on disait formidable. »

14 août 1914 : En marche vers le premier combat : « Cette attente du premier choc comporte une appréhension, une angoisse qu'il faut bien s'avouer ».

22 août 1914 : *Il est fortement impressionné par les tirs d'obus qui le surprennent au moment où il va se mettre en position de tir. Il est stoppé* : « Qu'attendons-nous ? Mettons nos pièces en batterie, au moins... Répondons, battons-nous !... Il me semble que, si nous écoutions claquer nos 75, l'angoisse de ces instants

mortels se desserreraient. Ne nous laissons pas égorger... Battons-nous !... Et nous restons là, immobiles. »
Finalement, ils battent en retraite : « Malgré moi, je pense aux routes de la défaite en 1870 [...]. Depuis un mois, pourtant, on ne parlait que de victoires. Nous voyions l'Alsace reconquise, l'Allemagne ouverte. Et au 1^{er} choc, voici notre armée, à nous, vaincue ! Avec un peu d'étonnement, je me dis que je viens d'assister à une défaite »

29 août 1914 : « Un à un les régiments de la 7^{ème} division surgissent du ravin et nous dépassent. Les hommes semblent harassés. Leurs yeux sont caves ; les visages les plus jeunes, jaunis, ternis de misère, sont égratignés de grandes rides ; les coins des lèvres tombent »

30 août 1914 : « J'admire quelle merveilleuse faculté d'adaptation fait le fond de la nature humaine. On s'accoutume au danger comme aux privations les plus cruelles, comme à l'incertitude du lendemain.

Je me demandais, avant la guerre, comment les vieillards, qui atteignent les limites extrêmes de l'existence, peuvent vivre en repos devant l'imminence de la mort. A présent je comprends. Pour nous-mêmes, le risque de mort est devenu un élément de l'existence quotidienne. On compte avec lui, il n'étonne plus et il effraie moins. [...]

Un canonier, sous le feu, vraiment ne peut fuir ; toute la batterie le verrait ; son déshonneur serait patent, irréparable. [... *Lintier parle de la difficulté de « se résoudre à la honte épouvantable d'une fuite publique »...*]

Rester sous le feu, c'est déjà beaucoup. Mais garder son sang-froid dans l'enfer de la bataille moderne, c'est autre chose. On a peur d'abord, on sue, on tremble. C'est irrésistible. Il semble qu'on n'évitera pas la mort. Le danger est un inconnu. L'imagination amplifie. On ne le raisonne pas. L'éclatement de l'obus, sa fumée âcre, autant que la mitraille, participent à l'effroi du premier moment. [...] d'abord on les subit en bloc ; par la suite on discerne. La fumée est inoffensive ; le sifflement de l'obus sert à prévoir sa direction. On ne tend plus le dos vainement ; on ne s'abrite qu'à bon escient. »

1er septembre 1914 : « Ah ! si j'échappe à l'hécatombe, comme je saurai vivre ! Je ne pensais pas qu'il y eût une joie à respirer, à ouvrir les yeux sur la lumière, à se laisser pénétrer par elle, à avoir chaud, à avoir froid, à souffrir même. Je croyais que certaines heures seulement avaient du prix. Je laissais passer les autres. Si je vois la fin de cette guerre, je saurai les arrêter toutes les secondes de vie, comme une eau délicieuse et fraîche qu'on sent couler entre ses dents. Il me semble que je m'arrêterai à toute heure, interrompant une phrase ou suspendant un geste, pour me crier à moi-même : je vis, je vis ! Et dire que tout à l'heure, peut-être, je ne serai qu'une chair informe et sanglante au bord d'un trou d'obus ! »

8 septembre 1914, *bataille de la Marne* : « ... on voit bien, à l'expression des visages crispés et hagards, que la lutte est dure. [...] Les obus ne se font pas attendre. Le vent module leurs sifflements. Cela dure des secondes... des secondes... Ces tranches de la mort, qui lentement tombe du ciel, sont un interminable supplice »

9 septembre 1914 : « Nos batteries ont ouvert le feu. Tout de suite, le même délire trépidant s'empare des hommes et des canons. Les pièces sont des monstres hurlants, des dragons en démente qui, à pleine gueule, vomissent du feu à la face du soleil, dont la chute s'achève dans un somptueux crépuscule d'été »

18 septembre 1914 : *La batterie croise un convoi de blessés*. « Dans les yeux de certains de mes camarades qui hier ont vu la mort de si près, et qui ce matin sont encore las, gourds et tristes, j'ai surpris des regards d'envie [...]

L'aube, je ne sais pas pourquoi, est toujours une heure triste. Mais, à cette tristesse ordinaire, s'ajoute, les matins de bataille, l'angoisse de ce que le jour, qui ne fait que naître, comportera de terrible et peut-être de définitif. Les regrets, les craintes s'enchaînent en un cercle obsédant de pensées qui se répètent. Vivre ! vivre encore ce soir, et pourtant, vaincre d'abord ! Empêcher l'ennemi d'aller là-bas, chez nous, protéger avant tout les êtres faibles et chers qui sont derrière nous, dans la France, et dont la vie nous est plus précieuse que la nôtre. Être vainqueurs ! Être vivants ce soir ! »

22 septembre 1914 : *blessé, il se rend à pieds vers l'hôpital* : « ... une lassitude inconnue de la guerre, un besoin de sommeil, de silence, un aveu de ma volonté m'envahissent jusqu'aux moelles. Il me semble que, lorsque je serai à l'hôpital, je dormirai pendant des jours et des jours ; Dormir ! dormir, et surtout ne plus rien entendre. Vivre sans penser, dans un silence absolu. Vivre après avoir tant de fois failli

mourir »

23 septembre 1914 : « Enfin l'hôpital... le lit... les mains de femmes, le pansement raidi de sang noir défait, le silence... ah ! le silence... »

3 octobre 1915, *en Champagne*. : « ... un bombardement qui doit, paraît-il, durer deux jours entiers : 48h pendant lesquelles il ne faut attendre aucun repos sérieux [...]. Le bombardement est commencé. Cela a pris comme le feu à une traînée de poudre. Et, maintenant 20 coups de tous les calibres scandent chaque seconde. La terre tremble. C'est à devenir sourd ou fou. »

20 décembre 1915 : « Pourquoi donc suis-je aujourd'hui, si las, si découragé ? Je n'ai pourtant pas eu froid cette nuit dans la cabane entre François et Arsène. Mais il y a ces jours d'irréparable malaise. Cela vous saisit brusquement, vous étreint, vous angoisse, assombrit toutes choses comme une lourde nuée noire. On ne sait pourquoi. Et c'est ce qui rend cette impression douloureuse plus inquiétante, pénible [...] Est-ce la nostalgie du passé ? Un peu. Est-ce le doute sur mon avenir immédiat, la confiance en ma chance qui s'éclipse un moment ? un peu aussi. Mais c'est autre chose, un malaise intime, indéfinissable, indicible, une étreinte à la gorge, l'attente d'un malheur. C'est on ne sait quoi. C'est une misère de plus parmi tant de misères. On appelle cela le *cafard* »

1er janvier 1916 : « Partout alentour, la mitraille tombe aussi dru. Étendus sur la paille et roulés dans leurs couvertures, les hommes attendent. – Ça finira bien ! grogne Arsène. Mais cela dure [...] Une heure. Une 4^{ème} batterie allemande a dû entrer en action [...] Deux heures. Il semble que la violence du bombardement n'ait fait que croître [...] – Quel jour de l'An ! dit François. Un des téléphonistes a compté plus de 700 obus ! »

8 janvier 1916 : « Suants, haletants, parfois les servants s'interrompent dans leur rude labeur pour maugréer. – On va travailler comme des forçats, pour partir dans huit jours. – Partir ! ... Je ne regretterais pas mon travail si le départ était au bout, grogne François. – Combien faudra-t-il en faire encore de casemates avant que la guerre finisse ? dit Prosper. Combien ?... – Ah ! quelle misère ! »

16 janvier 1916 : « Cinq jours se sont passés encore en périlleuses allées et venues sur le sentier qui relie le cantonnement à la position nouvelle et que l'ennemi bombarde toujours. Cette misérable vie ne finira donc jamais ?... »

6 mars 1916 : *Alors qu'à Verdun, les Allemands ont lancé une grande offensive, le groupe d'artilleur de Lintier apprend qu'il part pour la Lorraine* : « Nous n'irons pas à Verdun. Nous relevons un groupe du 2^{ème} d'artillerie en position dans un secteur qui passe pour un des plus calmes du front. Vraiment, il nous échappe à tous un soupir de soulagement »

12 mars 1916 : « Quelle étrange guerre que celle-ci ! Alors que le canon de Verdun gronde toujours sans répit et que se livrent là-bas les plus sanglants combats de cette interminable lutte, nous menons ici, dans la paix des champs, à 1500m de l'ennemi, une vie de petits bourgeois casaniers »

13 mars 1916 : « Un des caractères les plus certains de la guerre actuelle est sa fastueuse uniformité. Le danger, la mort se présentent à peu près toujours de la même manière. Rien ne ressemble tant à un obus qu'un autre obus. Et, lorsque le risque devient moins immédiat ou que la menace de mort fait rémission, comme notre existence est plate, exempte de tout imprévu ! Le retour brusque du danger, le frôlement de la mort même n'est plus de l'imprévu. Certes, l'ennui n'aura pas été un des moindres maux qu'aient connus les soldats de cette guerre. Pour être sincère, le carnet de souvenirs d'un combattant ne devra pas être exempt de beaucoup de monotonie »

Dans l'après-midi du 15 mars 1916, Paul Lintier tombe sous la mitraille allemande.

Léopold Noé

NOE Léopold, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, collection « La Mémoire de 14-18 en Languedoc », 1980, 82 p.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

- Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après Léopold Noé ?
- Qu'est-ce qu'un bon et un mauvais officier selon Léopold Noé ?
- Quelles relations a-t-il avec sa famille restée à l'arrière ?

Extraits

4 août 1914 : « Mon frère Philémon, qui partait avec nous avec le tramway de Montsérét à 9 h du matin, était ou faisait le gai, c'était son tempérament, mais nous avons tous le coeur bien gros. Moi, je laissais ma femme avec mon petit fils Eric, âgé de 6 ans et demi et ma fillette Lucille âgée de 5 ans. » *Il tombe sérieusement malade et ne part au front que le 2 juin 1915.*

20 juin 1915 : *Font-de-Buval (du côté de Sains-en-Gohelle)* : « Venons nous loger dans une petite tranchée de 80 cm de profondeur sans abris. [...] j'ai mis une tôle de créneau par-dessus pour me préserver des éclats qui tombent sans discontinuer tout autour. Nous avons eu de nouveaux tués et blessés. La nuit du 20, nous revenons faire des tranchées. Il faut se baisser, des fois, pour éviter les obus, et on est avec le nez dans les cadavres en putréfaction, mais on y reste quand même et pourtant nous n'avons pas le ventre bien plein car [...] nous avons, dans toute la journée du 20, bu un quart de vin sucré et un bout de pain dedans. Pas moyen d'avaler avec un bombardement si violent, et n'être pas du tout abrité. Nous sommes tout plein de cadavres pour faire ce boyau et ils ne sentent pas bon. »

14 juillet 1915 : *vers Sains-en-Gohelle (du côté de Souchez)* : « A 16 h 30, pluie ; à 17 h 30, la canonnade

devient beaucoup plus violente. Ces sales boches nous font passer un mauvais 14 juillet. »

Le 28 juillet 1915, en ligne face à Angres et Calonne : « Le 28, voilà deux nuits que, ne pouvant dormir des démangeaisons, ce matin je suis allé dans un bout de la tranchée inhabitée pour vérifier mes effets, et j'ai tué 36 poux par les pantalons et chemise. Quelle prise pour la première fois ! »

Le 29 juillet 1915, un officier, notaire fortuné dans le civil, récemment arrivé « est parti ce matin pour secrétaire au ministère de la guerre. C'était à prévoir qu'un richissime comme lui ne resterait pas longtemps à la tranchée. Ce n'est que nous, les pauvres qui devons défendre leurs millions. »

Le 5 août 1915 : « A 19 h, corvée ; étant très fatigué, je demande la permission à l'adjudant qu'il veuille bien m'en absenter, mais il ne veut rien savoir. Comme je n'en peux plus, je n'y vais pas quand même. On nous crève : revues le jour et corvées la nuit. Nous préférierions être en première ligne, attendre la mort par une marmite que de souffrir de la sorte. »

13 septembre 1915 : « Le matin, marche et exercice ; le soir, idem ; on nous esquinte à faire ces conneries qui n'ont aucun rapport avec la guerre. C'est le nouveau général [Niessel, récemment nommé à la division et qui semble « vouloir faire barder dur »] qui ne veut pas, dit-on, nous laisser ankyloser ; il cherche, je crois, à nous faire révolter. »

23 septembre 1915 : « A 15 h, rassemblement du régiment ; notre colonel nous dit ensuite que nous partirons cette nuit ou demain matin ; nous allons prendre une grande offensive, dit-il, sur tout le front, qu'il fallait y aller avec élan, de grand coeur, pour avoir la victoire. Tout le monde doit marcher, dit-il, plus de traînants, plus de malades, qu'à celui qui ne marchera pas, les officiers n'hésiteront pas à lui brûler la cervelle, à la fin il crie « vive la France » qui n'a été répété que par l'écho de la forêt qui nous entourait ; un silence triste suit la fin de son allocution. Je crois que dans l'ensemble, nous avons pris son discours patriotique et guerrier pour un discours funèbre ; nous avons tous le coeur gros et notre brave commandant avait les larmes aux yeux, mais nous avons tous accueilli cet ordre avec plaisir, voyant nos souffrances se terminer bientôt. »

25 septembre 1915 : *ils partent pour Neuville-Saint-Vaast et montent le lendemain aux tranchées* : « On nous dit qu'à 21 h nous allons attaquer tous ensemble ; nous sommes tous taciturnes et fiévreux [...] Nous marchons comme des automates en pensant à nos chères familles. Que des orphelins et des veuves, l'on va faire ! Je sors de ma poche les photographies de mes enfants et mon épouse, et j'embrasse plusieurs fois ces trois êtres qui me sont si chers et qui m'arrachent des larmes en passant que c'est peut-être la dernière fois que je les embrasserai. Je les place de nouveau dans ma poche, près de mon coeur, et je me résigne à partir, puisqu'il le faut. »

Le 28 septembre 1915, « 8 heures du matin, il ne pleut plus. Les brancardiers du 108e [RI] et du 126e [RI] passent sans discontinuer avec des blessés. C'est affreux à voir ; a été une hécatombe pour nous ; le 3e bataillon du 108e a laissé, dit-on, 750 à 800 hommes sur 1000 [...] ; à 16 h, nous allons prendre la place du 108e. Les hommes sont couchés (morts) comme un troupeau de moutons devant nous ; il y a un réseau de fils de fer très serré et qui a 40 ou 50 mètres de large devant nous, où les autres régiments sont allés s'anéantir. »

Après une attaque qui échoue, ils sont relevés : de retour à l'arrière, les hommes ont les traits marqués par l'épuisement, la pluie et les privations. « La guerre que nous faisons ne peut se décrire comme souffrance. J'ai un fils et lui dit d'ici en ce jour que, quand il sera en âge d'y aller, s'il voit qu'une autre guerre va éclater, qu'il vende tout ce qu'il a, s'il le peut, et de s'en aller dans un pays neutre, afin d'éviter tant de souffrances et d'horreurs, pour mourir aujourd'hui ou demain ; encore une fois, abandonne tout s'il le faut, car la patrie, c'est soi-même et sa famille, et les gros n'ont pas le droit, après avoir vécu de notre sueur, nous faire tant souffrir et tuer pour leur orgueil et leur vanité ! »

De retour dans les tranchées, quelques jours plus tard. Le 5 octobre 1915, l'attaque est prévue pour 5 heures : « le bombardement violent que nous subissons est démoralisant ; nos obus tapent souvent près de nos tranchées, ou derrière, tandis que, devant, nous voyons un réseau de fil de fer barbelé d'au moins quarante mètres de largeur, impénétrable et presque intact ; impossible que nous passions; l'on fera comme le 25 [octobre], nous faire tous tuer ; notre moral est très surexcité et nous faisons passer partout de ne pas monter. Ferrasse Jean-Marie met une balle dans le canon du fusil, qui doit servir pour le premier officier qui le

forcera. [...] Nous passons chacun à notre peau et aux êtres chéris que nous laissons tous. Je sors de ma poche les photographies de mon épouse et de mes deux enfants, que je suis presque sûr d'abandonner si l'on nous fait attaquer après une si déplorable préparation, mais, pour les généraux, il faut qu'ils en fassent tuer quelques uns pour être cités ou remarqués, en général, ils font bon marché de la chair humaine. Le bombardement doit de nouveau commencer de 13 h à 17 h, et la pluie, depuis 15 h, tombe fortement. Vu le mauvais travail fait par notre artillerie et grâce à notre bon commandant Maux, [...] il a refusé catégoriquement au général que son bataillon ne sortirait pas et que s'il le forçait à sortir, il se faisait tuer tout seul, mais ne voulait pas sacrifier la vie des 800 hommes qu'il commande, et par ce fait nous n'allons pas attaquer. Voilà déjà deux fois que notre commandant sauve la vie à beaucoup. »

21 et 22 décembre 1915 : *toujours à Neuville-Saint-Vaast* : « Les Allemands et nous, la dernière semaine, tous les matins, sortions de la tranchée pour nous réchauffer quand il faisait un peu de soleil ; l'artillerie avait reçu, de part et d'autre, l'ordre de ne pas tirer sur les tranchées. Les hommes commençaient à fraterniser de part et d'autre ; cinq hommes de notre division allaient rendre visite à l'ennemi et eux venaient chez nous ou échangeaient certaines choses ; mais ils n'étaient pas bien ravitaillés comme nous ; un de notre compagnie y étant allé, quand il est revenu le capitaine l'a fait appeler [...] Il lui a dit qu'il le ferait passer en conseil de guerre ; le type, ayant eu la frousse, est reparti, à moitié soirée, est passé avec l'ennemi et n'est plus revenu ; l'on m'a dit qu'il était porté comme déserteur et que l'on avait affiché sur la porte de sa maison qu'il avait lâchement déserté à l'ennemi et que l'on avait supprimé toutes allocations à sa femme ; cette affiche devait rester sur la porte jusqu'à la fin de la guerre. C'est un soldat de son village qui nous l'a dit. » Noé dresse alors du capitaine qui l'a poussé à déserteur un portrait peu élogieux : « A la tranchée, il s'enfonçait au fond de la meilleure cagna qu'il y avait et n'en sortait que pour la relève, où il filait vers l'arrière comme un lapin que l'on poursuit, nous perdant très souvent dans les boyaux et arrivant avec quelques hommes souvent au cantonnement, laissant les autres en route. C'était un des plus froussard du régiment, le plus « con » pour ses hommes et le plus débauché. Notre brave commandant ne l'avait pas dans son estime. »

2 janvier 1917 : « Mon caporal, Lalaurie de Montauban, avait écrit chez lui que Messieurs les Officiers allaient en permission pour la 4e fois, tandis que les poilus n'avaient pas encore fini leur troisième tour. Cette lettre ayant été décachetée (car on nous décachette pour savoir ce que nous écrivons ; si l'on avait regardé plusieurs des miennes, je serai passé en conseil de guerre, car je ne me suis jamais gêné de dire ce que je pensais) eh bien, le caporal Lalaurie a été cassé de caporal et envoyé au 166e [régiment] d'infanterie, pour avoir dit la vérité. »

2 juin : *son frère, Félicien Noé, est tué dans au Chemin-des-Dames le 16 avril. On lui permet de revenir quelques jours dans sa famille* : « Notre mère est très affligée et tous aussi. Mon père le paraît aussi, mais lui est très patriote et il préfère que quelqu'un de ses fils y reste, mais que la France gagne. Il ne le dit pas directement, mais le fait assez souvent comprendre. Il dit qu'il a fait la guerre de 1870 [...], et il prétend avoir plus souffert que nous. Je lui ai dit un jour que, puisqu'il était tant patriote, il n'avait qu'à y aller à ma place [...] et d'abord que les vieux devaient partir pour l'inconnu plus tôt que les jeunes. Combien y en avait-il, de ces patriotes à l'arrière, et qui disaient : « il faut les avoir et nous les aurons ! Oui, mais avec les bras, la souffrance et la vie des autres »

mai 1917 : « s'il arrive une nouvelle guerre, je souhaiterais que l'on épargne un peu les prolétaires de la tranchée, car là nous ne sommes tous ou presque que des purs ouvriers, agricoles surtout. Si de nombreux avions venaient nuit et jour bombarder les grandes villes à l'intérieur, très loin, parmi les victimes s'il y en avait des innocentes, on trouverait des coupables. Ils ne seraient alors pas autant patriotes et demanderaient la paix à bref délai, j'en suis sûr. »

Son récit s'arrête peu après.

Lucien Papillon

Lucien Papillon, *“Si je reviens comme je l'espère”*. *Lettres du Front et de l'Arrière. 1914-1918*, Paris, Grasset, 2003

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- Quelles sont les souffrances de la vie au front ?
- Comment Lucien maintient-il le lien avec l'arrière ? Pourquoi est-il si important ?
- Comment Lucien échappe-t-il (ou tente-t-il d'échapper) à la violence du front vécue par les fantassins ?

Extraits

Lucien est trop jeune pour être mobilisé en août 1914. Il est appelé sous les drapeaux à la fin de 1914. Mais son frère Marcel, fort d'une expérience de quelques semaines, lui donne déjà un aperçu des combats. Il tente de le guider vers une arme où les pertes sont moins nombreuses :

18 septembre 1914 (Marcel à ses parents) « j'ai vu l'appel de la classe 1915. Pour Lucien, le meilleur pour lui serait je crois le Génie. »

Marcel insiste le 25 septembre 1914 : son régiment se lance à l'attaque de Lironville. Les tranchées allemandes sont dissimulées au ras du sol. Le premier assaut est repoussé dans la panique sous un feu d'artillerie et de mitrailleuses. « Je viens encore de passer au travers une fois. Je croyais bien ne jamais vous revoir. Le régiment a beaucoup souffert pendant deux jours. Quelles tristes journées ! Nous n'avons presque plus d'officier, le 1/3 du régiment (plutôt la 1/2) manque à l'appel. Tous morts ou blessés. [...] Pauvre infanterie, c'est un carnage. Les autres armes n'ont presque pas de pertes. Les Allemands ont reculé, mais à quel prix ! [...] Pour Lucien, quoi de neuf ? Qu'il s'évite d'aller dans l'infanterie, car ce n'est pas encourageant. »

22 janvier 1915 (à ses parents) : *au dépôt, les soldats sont équipés* : « Il y en a déjà la moitié de la compagnie

qu'on déjà touché des fusils. J'en n'ai pas encore touché, [et] puis j'en n'ais pas besoin. Je m'en passerai bien. »

2 juin 1915 (à ses parents) : *Lucien vient d'être envoyé dans au 168e régiment d'infanterie, au Bois-le-Prêtre.*
« j'ai déjà reçu le baptême du feu »

9 juin 1915 (à ses parents) : « Hiaire, les obus tombais comme la pluie. C'étais terrible. »

17 juin 1915 (à ses parents) : « Je croi qu'on est au repos pour 15 jours. Je te promai que j'en ai vue passé des aubus. Lundi en 4 heures de tans, j'ai vu passe[r] au moins 2 mille aubus. Je te garantis que les boches on pris quelque chosse. »

10 juillet 1915 (à ses parents) : « j'ai reçu ta laitre ce matin qui m'a bien fais plaisirre. Je commence [à] en avoir assez. Depuis que nous sommes arrivé, on est en ligne et on n'a pas eu encorre de repos. En ce moment ici, tout le monde est mallade. [...] C'est forcé : on boit de l'eau qui est à moitié ampoisonné à force de geté de[s] gaze afixcian. »

25 juillet 1915 (à ses parents) : « on est toujours au repos voilà déjà 8 jours. On pense bientôt remonté. On est cantonné dans des espaisse [espèces] de loges de bucheron. Les poux nous laive [lèvent] tous les jours. J'en tue plus d'un demi-cent, c'est une belle chasse. Es[t-ce] que la moisson est commencée chez nous ? Il doit faire un triste tan, ci c'est comme vers nous : la pluie tombe empartie tous les jours. »

29 juillet 1915 (à ses parents) : « je vien de recevoirre un colli de Marthe, mais cette foie, [c'] étais un maousse. Il y avais de nompreuses petite choses qui vons bien me cervirre [servir]. Il y avais du chocolla, du burre, des confiture, une pouteille de Rhum, de l'alcool de Menthe, des petits paquets de cacahot, afin coi [enfin quoi] un colli qui va bien me rand[r]e cervisse, surtout que nous somme remonté dans les tranchés ce matin. »

23 septembre 1915 (à ses parents) : « je vien de recevoir votre lettre à l'instans [instant] qui m'a bien fais plaisirre. Je m'atan à un grand coup pour demain ou aprais. On fais une attaque sur au moins 50 kilomètres. Ci tu andandais [entendais] ce bombardeman : les boges [boches] n'on déjà plus de tranchées. Tout est rasé. J'espairre que l'attaque va bien ce passer. Il ne faux pas desespairé. » *Deux jours plus tard, l'attaque a lieu. Il s'agit de la seconde offensive de Champagne lancée, après une intense préparation d'artillerie, le 25 septembre, très lourde en pertes, sans obtenir la rupture espérée. Dans le secteur que Lucien occupe, l'échec a été sanglant, face au tir d'artillerie et aux mitrailleuses qui déciment les combattants.*

27 septembre 1915 (à ses parents) : « L'ataque que [je] vous avais parlé c'est trai bien passée. Je suis été blessé d'ai le débu de l'attaque. Je suis blessé à l'épaulle gauche. C'est le bon filon. J'ai eu de la venne [veine] d'aitre blessé, s'étais affreux. De cela il en est resté sur le terrain. » *Il a en effet été pansé et évacué dans un hôpital de l'arrière.*

30 septembre 1915 (à ses parents) : « je suis plessé à lépaul gauche par un écla d'aubus. Ce n'ai pas trop grave. Je suis mieux là que dans les tranchées. [...] Ci tu volai [voyais] des tas d'aubus de toutes sortes, ce n'ais pas croihable [croyable]. [...] Je te promet quand tout cela crachais, que les boches prenais quelque chose pour leur ruhme. »

9 novembre 1915 (lettre de Marcel à Lucien, guéri et attendant au dépôt qu'on le renvoie au front) : « renseigne-toi tâche de te tirer d'affaire. [...] Si étant au dépôt, on demandait des hommes pour le génie (pour rester en France) ou pour apprendre la mitrailleuse (la mitrailleuse, c'est un bon filon) tu n'as qu'à demander. »

29 février 1916 (à ses parents) : *de retour au front après plusieurs mois d'hospitalisation, il tente d'obtenir une permission spéciale pour les agriculteurs* : « Si tu pouvais m'avoir un certificat agricole, j'esserrai [essayerai] d'avoir 15 jours. Tu n'a qu'a dirre au mère [maire] qu'i[l] mette cest [ces] deux principaux mots, que tu est propriétaire et cultivateur et que tu as besoin de moi pour faire ta culture. »

19 juillet 1916 (à ses parents) : « nous partons demain pour les tranchées. Je crois que ça va pardé [barder].

Vivement une plessur [blessure] comme l'autre. Ca serais le fillon. »

8 septembre 1916 (à ses parents) : « Je crois que nous sommes relevé des tranchées ce soir. Ce n'est pas trop teau. Depuis 6 jours que nous somme dans un vacarme pareil, je commence [à] an avoir assez de ce métier là. ». Le régiment, engagé dans la bataille de la Somme, subit de grosses pertes. Le 13 septembre 1916, Lucien est à nouveau blessé. Il revient au front, toujours dans l'infanterie.

29 avril 1917 (à ses parents) : « je suis toujours aux tranchées, je ne sais qu'an on va desandre au repos. Je commence [à] en avoir assez. »

10 mai 1917 (à Marcel) : « je suis toujours dans les tranchées, voilà 16 jours aujourd'hui. Je commence an avoir assez. Viveman la relève. Voilà deux attaques que nous fesons. Je te garanti que la division [d'infanterie] est bien purgée. »

11 mai 1917 (à Marcel) : « je viens d'apprendre que tu est an permission de 15 jours. Tu es vénard. Ça fait toujours 15 jours heureux. An ce moman, je voudrais bien être comme toi. Je te garanti que nous anvoillons [en voyons] des merdes. Ils ne parlent pas ancorre de la relève. [...] Je suis toujours dans la tranchée, ça commence à bien fairre. »

17 mai 1917 (à ses parents) : après un bref repos, « je remonte cette nuit aux tranchées, je ne sais pas pour combien de tans. On vas être un peu mieux. Ça bombarde un peu moins. Ce n'est pas dommage. En ce moment, il fais mauvais tans la pluie tombe. »

24 mai 1917 (à ses parents) : « Ça va être la relève dans la journée du 26 au 27. Ce n'est pas trop teau, apprais 32 jours de tranchées sans pouvoir se lavé et mangé qu'une foix par jours, on peu aller au repos. »

10 octobre 1917 (à ses parents) : « je suis entrain de travaillé dans l'eau jusqu'au genoux. On a pas seulement un moment à soi. Je ne sais ancorre quand le bombardement va commencé. »

Marcel Papillon

Marcel Papillon, *“Si je reviens comme je l'espère”. Lettres du Front et de l'Arrière. 1914-1918, Paris, Grasset, 2003*

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

- **Quelles sont les souffrances de la vie au front ? Les fantassins sont-ils logés à la même enseigne que les autres combattants ?**
- **Quelles sont selon lui les différentes manières d'échapper aux souffrances du front ou de les limiter ?**
- **Quel regard porte-t-il sur les Allemands ?**

Extraits

20 août 1914 (à ses parents) Metz : « je ne peux rien vous raconter de la guerre, nous n'en avons pas le droit. Ma lettre n'arriverait pas. Si on en revient, on en parlera. Ne vous faites pas de bile, moi je ne m'en fais guère. »

27 août 1914 (à ses parents) Pont-à-Mousson/Toul : *il n'a pas encore reçu le baptême du feu et reste un peu en arrière.* « Pour le moment, c'est la veillée des armes, toutes les troupes se concentrent et au moment opportun, il y aura un choc terrible et qui sera décisif. Ça a l'air de marcher pour nous. Espérons que cela ne durera pas trop longtemps. »

14 septembre 1914 (à ses parents) bataille du Grand Couronné, près de Nancy : « nous venons d'en voir de grises. Nous avons été 4 jours au combat nuit et jour dans les bois, avec la pluie sur les reins et défense de faire du feu. Il m'est passé plus de 1500 obus sur la tête. Quel sifflement ! J'ai les genoux brisés à force de se coucher à plat ventre. J'en ai tiré cette conclusion, c'est que l'artillerie allemande est loin de valoir la nôtre. Nous les avons repoussé chez eux, ils sont en débandade. [...] On commence d'en avoir assez. Vivement la fin. »

18 septembre 1914 (à ses parents) « j'ai vu l'appel de la classe 1915. Pour Lucien, le meilleur pour lui serait je crois le Génie. » *C'est une arme moins exposée que l'infanterie.*

25 septembre 1914 (à ses parents) Lironville : Le régiment auquel appartient Marcel se lance à l'attaque de Lironville. Les tranchées allemandes sont dissimulées au ras du sol. Le premier assaut est repoussé dans la panique sous un feu d'artillerie et de mitrailleuses. « Je viens encore de passer au travers une fois. Je croyais bien ne jamais vous revoir. Le régiment a beaucoup souffert pendant deux jours. Quelles tristes journées ! Nous n'avons presque plus d'officier, le 1/3 du régiment (plutôt la 1/2) manque à l'appel. Tous morts ou blessés. [...] Pauvre infanterie, c'est un carnage. Les autres armes n'ont presque pas de pertes. Les Allemands ont reculé, mais à quel prix ! [...] Pour Lucien, quoi de neuf ? Qu'il s'évite d'aller dans l'infanterie, car ce n'est pas encourageant. »

22 novembre 1914 (à ses parents) : « Nous sommes dans les tranchées depuis un mois et demi en première ligne. Ces temps derniers, nous n'étions pas à a noce. La pluie, qui est tombée pendant plusieurs jours, a fini par traverser la toiture de nos tranchées. On était dans l'eau et la boue jusqu'à la cheville, mais depuis, le temps a changé. Depuis la nouvelle lune, il fait un froid terrible, si bien qu'on a fini par allumer un peu de feu dans les tranchées. [...] Je ne peux plus écrire, j'ai les mains gelées. »

25 novembre 1914 (à ses parents) : « tout à côté de nous, au Bois-le-Prêtre, où les tranchées ne sont guère qu'à 50 mètres les unes des autres, on devient sociable. Il paraît que les sentinelles se donnent des pipes de tabac. Il est vrai que ces Boches sont Alsaciens, Lorrains. »

6 décembre 1914 (à ses parents) : bois à l'Est de Limey, « depuis les premiers jours d'octobre [...], dans les bois où nous sommes, on y est toujours resté. On a creusé des tranchées et nous sommes toujours là. Il n'y a rien entre nous et les tranchées Boches (à part des pieux et des fils de fer) »

10 janvier 1915 (à ses parents) : « du 167e qui est près de nous, il y en a un grand nombre qui ont les pieds et les mains gelés. Leurs tranchées sont plus exposées et moins confortables que les nôtres. »

15 janvier 1915 (à ses parents) : « l'eau suinte de partout dans ces fameuses tranchées, on s'en pare comme on peut avec des toiles de tentes, des gamelles et des plats. C'est très curieux à voir nos installations, mais je vous assure que cela n'a rien d'agréable. Quant aux chemins, je n'en parle pas. On a de la boue jusqu'aux genoux [...] La paix ne vient pas vite. Je me demande si jamais on en sortira. Tout de même, depuis le temps qu'on mène cette vie, on s'en lasse, on se fatigue et on s'épuise. »

25 janvier 1915 (à ses parents) toujours Bois-le-Prêtre : à propos d'une connaissance qui a obtenu un poste d'infirmier : « tant mieux pour lui. Mais le maniement du fusil et un peu de vie dans les tranchées lui auraient appris à vivre. Il passera la guerre à faire la bombe, tandis que nous autres, depuis déjà 6 mois de souffrance, n'apercevons pas encore la fin de nos peines. [...] La nuit d'avant-hier, les Boches ont attaqué et contre-attaqué nos positions 5 fois de suite, sans résultat. Que de vies sacrifiées pour des lambeaux de terrain ! Et les blessés : quelle position, dans la neige, sur la terre gelée ! Ce n'est pas une guerre qui se passe actuellement, c'est une extermination d'hommes. »

30 janvier 1915 (à ses parents) : « cette nuit, on a fait un prisonnier, c'est un Saxon, il était pris dans les fils de fer, il gueulait « Kamarad Franzious » [*« camarade français »*]. Ils sont comme nous, ils auraient grand besoin d'être rétamés à neuf. [...] Le prisonnier Boche nous a dit qu'il y avait des Autrichiens avec eux. Il avait bien peur qu'on le fasse capout. [*kapout = tué*] »

20 février 1915 (à ses parents) : « Puisque l'on parle de la guerre, eh bien moi je n'en vois pas la fin de cette guerre. Je prends les jours comme ils viennent... et un petit bonheur au jour le jour. »

13 mars 1915 (à ses parents) : à propos d'un camarade : « les poux commencent à nous dévorer. Ça n'a rien d'étonnant, depuis 8 mois que l'on dort habillé et que l'on couche un peu partout. »

1er avril 1915 (à ses parents), Bois le Prêtre : « notre artillerie a bombardé pendant 10 heures les positions de l'ennemi. Quel vacarme, c'est incroyable ! L'odeur de la poudre nous suffoquait, la plaine paraissait en feu.

On se demande comment des hommes peuvent faire pour rester au milieu d'un pareil enfer. »

7 avril 1915 (à ses parents) : Bois le Prêtre « depuis quelques jours, ça chauffe fort, pis que jamais, bombardement nuit et jour, sans arrêt, c'est incroyable [...] C'est la boucherie qui recommence, plus acharnée que jamais. Il n'est pas possible que l'on puisse encore passer au travers d'un pareil massacre. [...] Voilà trois nuit que l'on ne dort pas, et dans l'eau et la boue jusqu'à mi-jambe, c'est affreux. On est littéralement enduit de boue. »

13 avril 1915 (à ses parents) : Bois le Prêtre « Nous avons passé une semaine terrible, c'est honteux, affreux ; c'est impossible de se faire une idée d'un pareil carnage. Jamais on ne pourra sortir d'un pareil enfer. Les morts couvrent le terrain. Boches et Français sont entassés les uns sur les autres, dans la boue. On marche dessus et dans l'eau jusqu'aux genoux. [...] Ceux qui veulent la guerre, qu'ils viennent la faire, j'en ai plein le dos et je ne suis pas le seul. [...] Enfin, il ne faut pas désespérer, on peut être blessé. Quant à la mort, si elle vient, ce sera une délivrance. Il n'est pas croyable qu'on puisse faire souffrir et manoeuvrer des hommes de pareille manière pour avancer de quelques mètres de terrain. [...] Tas d'embusqués et de planqués, qu'ils viennent un peu prendre notre place, ensuite ils auront le droit de causer. »

7 juillet 1915 (à ses parents) : Bois le Prêtre « les Boches nous ont attaqué brusquement à 2 heures de l'après midi. Ils ont fait irruption dans la tranchée après avoir fait sauter deux de nos petits postes et répandu des gaz asphyxiants. Nous étions au repos, couchés dans la 2e tranchée. [...] munis de notre masque protecteur, nous les avons refoulés aussitôt. [...]

Un Boche a eu le culot de rentrer dans ma cabane et de se sauver avec un de mes souliers (j'étais en savates). Je lui ai envoyé trois coups de fusil dans les fesses. [...] je n'étais pas fier avec une paire de savates trempée dans les pieds et plus qu'un soulier. [...]

[à propos d'un violent bombardement] On ne peut rien voir de plus terrible : le canon, les fusils, les éclairs, le tonnerre et... la pluie à torrents – les râles des mourants, les plaintes des blessés. Beau spectacle de civilisation pour le 20e siècle. »

19 juillet 1915 (à ses parents) : Bois le Prêtre « Quand donc finira cette misère ? Je commence à être dégoûté singulièrement. C'est la guerre de cent ans. »

24 septembre 1915 (à ses parents) : Bois le Prêtre « Vous me demandez quel filon j'ai, c'est bien simple : je suis dans la tranchée avec les copains. Seulement, je suis tantôt près du capitaine, tantôt au téléphone pour transmettre les ordres. Et au lieu de rester dans les tranchées à me faire geler la nuit et le jour, je suis dans une solide cabane et j'ai l'avantage de pouvoir dormir une partie de la nuit. »

4 octobre 1915 (à ses parents) : « je viens de recevoir votre lettre m'apprenant que Lucien [son frère, également dans l'infanterie] était légèrement blessé. J'en suis très heureux pour lui. C'est tout ce qu'il pouvait attendre de mieux de ce massacre. »

9 novembre 1915 (à Lucien, remis de sa blessure et au dépôt) : « renseigne-toi tâche de te tirer d'affaire. [...] Si étant au dépôt, on demandait des hommes pour le génie (pour rester en France) ou pour apprendre la mitrailleuse (la mitrailleuse, c'est un bon filon) tu n'as qu'à demander. »

27 novembre 1915 (à ses parents) : Marcel apprend que son frère Joseph a été tué : « quel malheur. Je ne m'attendais pas à une pareille nouvelle. Je suis consterné. Je n'ose pas y penser. [...] Son silence ne m'inquiétait pas outre mesure, car j'avais reçu une carte de lui datée du 22 [octobre] dans laquelle il me disait : « je monte aux tranchées pour quelques jours seulement, car je dois aller au dépôt pour travailler. Je passerai l'hiver tranquille. » Et voilà, maintenant il n'a plus besoin de rien ! Ignoble race de boches. Je ne sais ce que l'avenir me réserve. Mais si l'occasion s'en présente, il n'y a pas de pardon, je le vengerai. »

25 décembre 1915 (à ses parents) : « les belles péroraisons et les fameux articles de journaux, c'est beau à lire au coin du feu, mais ça ne remplit pas le ventre de ceux qui se morfondent depuis 17 mois dans la tranchée. Triste année qui va se terminer. Quel sera l'avenir ? Les souhaits de bonne année n'existent plus, ce qu'il nous faut, c'est la fin de ce massacre. »

5 octobre 1916 (à ses parents) : « nous avons des voisins dont on se passerait bien, je veux parler des rats. Ils

sont gros comme des petits lapins et, dame, on les compte par douzaines. Ils nous dévorent tout, ils défoncent les musettes, mangent le pain, le fromage, le chocolat, le savon, etc. jusqu'à nos lacets de souliers. La nuit, c'est toute une histoire pour dormir, ils nous courent partout sur le corps. C'est pire que les Boches ! »

17 mars 1917 (à ses parents) : « les Russes ont plein le dos de la guerre, le Tsar a plaqué le métier [a abdiqué le 15 mars], je suis de son avis, j'en ferais bien autant. »

Jean de Pierrefeu

PIERREFEU Jean de, *GQG Secteur 1. Trois ans au Grand Quartier Général par le rédacteur du communiqué*, Paris, L'Édition française illustrée, 2 tomes, 1920

Questions

- Présentez Jean de Pierrefeu en complétant la fiche ci-jointe :

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>Quelle fonction occupe-t-il au sein de l'armée ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>
--

- A quoi sert le *communiqué officiel français* ? Pourquoi sa rédaction est-elle si délicate ?
- Doc. 1 et 2 : ces deux communiqués vous semblent-ils correspondre aux règles que Pierrefeu s'est fixé ? Justifiez votre réponse.

Document 1 : communiqué officiel français du 30 janvier 1916.



Document 2 : communiqué officiel français du 10 avril 1916.

LE COMMUNIQUÉ OFFICIEL

Paris, 10 avril, 15 heures.

A L'OUEST DE LA MEUSE, le bombardement a continué violent au cours de la nuit, particulièrement dirigé sur la cote 304. L'attaque lancée hier par l'ennemi, en fin de journée, sur le Mort-Homme, et qui a été repoussée dans son ensemble avec des pertes importantes pour l'adversaire, a permis aux Allemands de pénétrer, sur une longueur de 500 mètres environ, dans notre tranchée avancée de la cote 295. Nous avons fait une centaine de prisonniers.

A L'EST DE LA MEUSE, lutte très vive, au cours de la nuit, dans le petit bois de la Fontaine-Saint-Martin (est de Vacherauville). Nous avons progressé dans les boyaux ennemis au sud du village de Douaumont.

EN WOEVRE, bombardement des villages au pied des Côtes-de-Meuse.

Il se confirme que la journée du 9 avril, dans la région de Verdun, marque la première grande tentative d'offensive générale de l'ennemi s'étendant sur un front de plus de 20 kilomètres.

Nos adversaires, qui n'ont obtenu aucun résultat appréciable, eu égard surtout aux efforts déployés, ont subi des pertes dont témoignent les cadavres amoncelés devant nos lignes.

SUR LE RESTE DU FRONT, aucun événement important à signaler.

Extraits

On lui explique sa fonction : « vous avez l'habitude du public. Vous lui direz tout ce qui se passe, dans le communiqué, avec les nuances, les ménagements qu'il faut avoir pour ce grand enfant sensible qu'est le peuple français. L'essentiel est d'être clair, de ne laisser paraître aucune réticence, aucune ambiguïté. Ah ! la presse a un bien grand rôle à jouer. C'est elle qui doit donner confiance au pays »³ *Pierrefeu ne cache pas sa surprise de se voir chargé d'une tâche aussi importante que celle de la rédaction du communiqué, pratiquement la seule source d'information sur la guerre pour les journalistes.*

Mais ce travail n'est pas évident :

« Le communiqué, malgré la période calme que nous traversons, m'offre deux fois par jour un problème ardu à résoudre. [...] Pour mon premier communiqué, [...] j'ai de mon mieux résumé tous ces bombardements [...]. Après une demi-heure de travail qui m'a mis la sueur au front, j'ai remis mon papier à l'officier d'ordonnance qui l'a porté chez le major-général. Deux secondes après, il m'a rendu ma feuille. D'un grand trait de plume le général avait supprimé mon oeuvre et de sa propre main écrit ces quelques mots qui m'ont couvert de confusion : « Rien à signaler sur l'ensemble du front ». La leçon ne sera pas perdue. »⁴

« Avec une habileté éprouvée, le lieutenant-colonel Gamelin m'apprit à mettre en valeur dans le communiqué les côtés brillants de l'attaque, tout en gardant la modération voulue et sans offenser la vérité. »⁵

Pierrefeu revient sur la difficulté de concilier la réalité des faits et leur expression « acceptable » en février 1916, lorsque les Allemands lancent une offensive meurtrière sur Verdun : voici comment les informations peu rassurantes, parvenant en permanence au GQG, furent transformées pour tenter de redonner confiance à la fois aux soldats et aux civils :

« il ne se passait pas de jour, en effet, sans que le communiqué [...] ne mît au compte des Allemands avec quelque apparence de raison, des pertes lourdes, extrêmement lourdes, ne parlât de sanglants sacrifices, de monceaux de cadavres, d'hécatombes. [...] Ces 300000, 400000, 500000 hommes de pertes [ennemies] mis en avant à tout bout de champ [...] produisaient un effet saisissant. Nos formules variaient peu : « Au dire des prisonniers, les pertes allemandes au cours de l'attaque ont été considérables... » « Il se confirme que les

3 Tome I, p. 14

4 Tome I, pp. 21-22

5 Tome I, p. 107

pertes... » « l'ennemi épuisé par ses pertes n'a pas renouvelé son effort... » Certaines formules, que plus tard on dû abandonner parce qu'elles avaient trop servi, étaient employées chaque jour : « sous nos feux d'artillerie et de mitrailleuses... Fauchés par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses... »⁶

En mai 1918, Pierrefeu est à la recherche de tournures de phrases capables d'informer les lecteurs de la progression des troupes allemandes (comme en août 1914, les Allemands se rapprochent dangereusement de Paris) tout en évitant de provoquer une panique :

« Que devons nous dire dans le communiqué ? On ne pouvait annoncer brusquement, en même temps que le déclenchement de la bataille, l'enlèvement du Chemin des Dames et le franchissement de l'Aisne, ce qui était pourtant la vérité, sans risquer d'affoler l'opinion publique. » Les deux premiers communiqués de la journée, celui du matin et celui de 14 heures rendaient compte des évènements survenus au cours de la nuit : « il était logique et vrai de ne signaler que la préparation d'artillerie et l'engagement de toutes les forces ennemies contre les nôtres, sans autre commentaire que la formule usuelle : la bataille est en cours. » *Ainsi, chaque matin, les avancées ennemies sont passées sous silence.*

« Mais le soir, la difficulté se représenta, plus pénible à surmonter. Les progrès réalisés pendant la journée s'annonçaient considérables. [...] Aussi décida-t-on de conserver un décalage régulier de douze heures et d'annoncer les positions extrêmes que nous occuperions successivement en opérant notre retraite, non le jour même mais le lendemain seulement. [...*Au lieu d'annoncer que les Allemands ont réussi à avancer jusqu'à tel endroit, il annonce que les Français se sont repliés sur tel endroit...*] Ce principe a été observé pendant toute l'offensive du 27 mai. Il n'y a là aucune nécessité de ménager les nerfs de nos compatriotes en leur donnant l'impression d'une retraite et non d'une brusque submersion de nos forces [...]. Je rendis cette pensée en disant que nos troupes se repliaient méthodiquement »⁷

La section d'information était de plus chargée d'éditer des articles de presse sur la guerre et les conditions de vie au front. Pierrefeu en témoigne pour l'hiver 1915-1916 : « En vue d'une propagande utile et pour rassurer les familles des soldats qu'effrayait un nouvel hiver passé dans les tranchées, [... on...] me donna mission de rédiger plusieurs articles pour montrer les précautions prises par le commandement dans sa lutte contre le froid. Le III^e bureau [chargé des opérations] possédait [...] des rapports d'armées où étaient exposées toutes les améliorations apportées au sort de la troupe. [...Ici, Jean de Pierrefeu cite divers exemples qui illustrent les supposées bonnes conditions de vie des soldats : abris étanches, canalisation d'évacuation, lavoir à eau chaude, lit de camp, etc.] Bref, c'était le confortable absolu. Le 3^e bureau demandait que ces renseignements fussent rendus publics. Cela ferait taire une peu les imbéciles qui criaient que le commandement ne faisait rien pour le soldat.

Mais l'article avait à peine paru que nous reçûmes du Bureau d'Informations Militaires de Paris un coup de téléphone affolé. 20 000 lettres d'injures s'étaient abattues sur le journal en trois jours, venant de tous les points du front. [...] Bref, sur un ton violent, c'était la mise à jour des misères lamentables et des souffrances des secteurs moins favorisés, bien plus nombreux qu'on ne le croyait. »⁸

6 Tome I, pp. 140-141

7 Tome II, pp. 180-183

8 Tome II, pp. 66-71

Dominique Richert

Dominique Richert, *Cahiers d'un survivant. Un soldat dans l'Europe en guerre. 1914-1918*, Strasbourg, La Nuée Bleue/DNA, 1994 [1ère éd. en 1989, éd. Knesebeck & Schuler, Munich]

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- Quelles sont les souffrances de la vie au front ?
- Qu'est-ce qu'un bon et un mauvais officier selon Dominique Richert ?
- Comment Richert échappe-t-il (ou tente-t-il d'échapper) à la violence du front ?

Extraits

30 juillet 1914 : la guerre est apparemment inévitable : « nous étions abasourdis et incapables de la moindre parole. [...] Soudain, l'un d'entre nous entonna le *Deutschland über alles*, presque tous le suivirent et bientôt ce chant résonna dans la nuit, repris par des centaines de poitrines. Je n'avais pour ma part aucune envie de chanter, parce que je pensais qu'une guerre offre toutes les chances de se faire tuer. C'était une perspective extrêmement désagréable. De même, je m'inquiétais en pensant aux miens et à mon village, qui se trouve tout contre la frontière et risquait donc une destruction. » Le 1er août, sa famille vient le voir à la caserne : « ce fut une séparation pénible, puisque nous ne savions pas si l'on se reverrait un jour. Nous pleurions tous les trois. En s'en allant, mon père me recommanda d'être toujours très prudent et de ne jamais me porter volontaire pour quoi que ce soit. Cet avertissement était superflu, car mon amour de la patrie n'était pas considérable, et l'idée de « mourir en héros », comme on dit, me faisait frémir d'horreur. »

9-12 août 1914, bataille de Mulhouse : « Dans les vignes, on trouva un jeune Français [blessé] sans connaissance. [...] Un Badois de Mannheim voulait l'abattre ; avec mon camarade Ketterer de Mulhouse nous avons réussi à grand-peine à empêcher ce monstre de passer à l'acte. »

19-20 août 1914, bataille de Sarrebourg : les soldats doivent attaquer un village. « Un tir d'infanterie crépitant nous fut opposé ! Plus d'un pauvre soldat tomba dans l'herbe tendre. Il était impossible d'aller plus avant. Nous nous sommes tous jetés par terre, essayant de nous enterrer à l'aide de nos pelles et de nos mains. On était étendus là, blottis contre le sol, tremblants de peur, attendant la mort d'un instant à l'autre. » Peu après, il est frappé par la vision horrible des morts et des blessés, français et allemands. « Puis, on nous lut un ordre du jour : hier, sur une longueur de cent kilomètres, de Metz au Donon, les Français ont été attaqués, et malgré une vaillante résistance, ils ont dû battre en retraite. [Suit la liste des pertes, des canons pris à l'ennemi, etc.] Nos soldats méritent les plus vives félicitations pour leur courage, leur héroïsme et la fervente gratitude de la patrie leur et acquise, etc.

Courage, héroïsme ? Je doutais de leur existence car, dans le feu de l'action, je n'avais vu, inscrits sur chaque visage, que la peur, l'angoisse et le désespoir. [...] ce sont la discipline et la contrainte qui pousse le soldat en avant, vers la mort. »

21 août 1914, combat de Lorquin : les Français attaquent et sont repoussés ; s'ensuit une contre-attaque allemande : « Un sifflement se fit soudain entendre de l'arrière, boum ! Une grosse mine explosa au-dessus de nous. D'autres suivirent. Plusieurs hommes s'effondrèrent, foudroyés. [...] c'était notre propre artillerie qui nous tirait dessus, et c'était particulièrement révoltant. Le lieutenant Vogel criait : En avant ! Comme quelques soldats tergiversaient, il en abattit quatre sans hésiter ; deux furent tués, deux blessés. »

26 août 1914, combats dans la forêt de Thiaville. Richert rapporte l'ordre donné par le général de brigade Stenger et lu à tous les hommes : « Aujourd'hui on ne fait pas de prisonniers. Les blessés et les prisonniers doivent être abattus. » La plupart des soldats restèrent abasourdis et sans voix, d'autres au contraire se sont réjouis de cet ordre ignoble contraire aux lois de la guerre. » Lui-même soigne un blessé et conseille, par gestes, à quelques autres Français de faire « semblant d'être morts ».

22 octobre 1914, attaque de Violaines (Nord de la France, face aux Anglais) : « l'ordre fut donné d'attaquer les positions anglaises. Une entreprise insensée ! Les officiers nous firent sortir de la tranchée revolver au poing. Dès qu'ils nous aperçurent, les Anglais commencèrent à nous tirer dessus, avec toute l'intensité possible. Beaucoup d'entre nous tombèrent et le reste fit demi-tour pour rejoindre la tranchée en courant. Les blessés graves restèrent au sol ; certains poussèrent des râles et des plaintes jusqu'au soir, jusqu'à ce qu'ils meurent eux aussi. » D'autres attaques sont tentées, infructueuses. « On resta environ quinze jours dans ces tranchées sans être relevés. Comme il pleuvait souvent, elles furent remplies de boue et de saleté, à tel point que l'on restait souvent collé au sol. Nulle part un petit endroit sec, où l'on aurait pu s'allonger ou s'asseoir ! Quant à nos pieds, on n'arrivait jamais à les réchauffer. Beaucoup de soldats souffraient de rhumes, de toux, d'enrouement. Les nuits étaient interminables. Bref, c'était une vie désespérante. »

Richert passe alors sur le front oriental.

avril 1915, dans les Carpathes : après plusieurs tentatives de prendre des positions tenues par les Russes, le moral des combattants allemands est au plus bas : problèmes de ravitaillement, froid, brimades, poussent les combattants à l'extrême : « on frôlait le désespoir, sans autre espérance que la mort, une blessure, des membres gelés ou la captivité. [...] Parfois les Russes se mettaient à tirer plusieurs salves depuis les hauteurs. Alors la plupart d'entre nous levaient les mains au-dessus de la neige, dans l'espoir de se faire blesser pour être renvoyés à l'arrière, à l'hôpital. » A la suite d'un accrochage avec un officier à propos de saindoux que ce dernier ne voulait pas partager avec ses hommes, Richert prend la résolution de se blesser lui-même, « pour sortir de cet enfer. Je me ficelai une planchette devant la main. Cette planchette devait servir à retenir les débris et les poussières de poudre, pour que le médecin, en me pansant, ne se rende pas compte que le coup avait été tiré tout près. [...] je posai mon pouce sur la droite sur la détente, serrai les dents et... ne tirai pourtant pas, le courage me manquant au dernier moment. »

Il souligne aussi les souffrances auxquelles il a dû faire face : « on souffrit tous beaucoup des poux, sans savoir d'où ils avaient bien pu venir. Comme le froid nous empêchait de nous déshabiller, ces poux pouvaient se nicher et se nourrir dans nos vêtements sans se gêner. »

en juin 1915 : passage du Dniestr, sur le front oriental : on leur demande de franchir un fleuve. Mais sur l'autre rive, les Russes sont solidement retranchés. « Il me parut impossible de traverser le fleuve sans de terribles pertes. Et comme je n'avais nulle envie de mourir noyé ou de « périr en héros », je pris la décision de m'esquiver d'une manière ou d'une autre. » Il quitte alors la compagnie et attend que les choses se passent.

Le mois suivant, Richert fait semblant de s'égarer pendant quelques jours pour échapper au combat.

En juillet 1915, le régiment est envoyé vers la Pologne russe. Les combattants sont alors obligés de subir l'exercice : « On dut former les rangs et marcher au pas de parade devant quelques généraux autrichiens. Il ne manquait plus que ça ! Avec nos vieux os fatigués ! [...] Quand je vis les faces de ces deux barriques bedonnantes, couvertes de décorations, qui regardaient d'un air glacial notre défilé, je fus pris d'une telle rage qu'il me fut impossible de marcher au pas de l'oie. [...] Au lieu de pleinement se reposer, on dut s'exercer à un tas de bêtises : apprendre à se présenter, pas de l'oie, bref, la même rengaine que dans une cour de caserne. »

En novembre 1915, Richert entend qu'on demande vingt hommes pour aller apprendre à utiliser une mitrailleuse : « Je fus l'un des premiers à bondir en avant, car je pensais que, quoi qu'il arrive, cela valait mieux que d'aller au front. Les mitrailleurs n'avaient en effet jamais à participer aux attaques à la baïonnette ; cela valait son prix. »

Revenu sur le front occidental, en mai 1918, il reçoit une mission très périlleuse qui risque de mettre en danger, lui et ses hommes : ils doivent parcourir une longue distance à découvert, jusqu'aux premières lignes, tirer 1500 coups de mitrailleuses sur les lignes anglaises, et rentrer. Sentant ses hommes terrorisés de l'absurdité de cet ordre, Richert rassure ses hommes en chuchotant. Puis, ostensiblement – pour que le lieutenant entende bien – il leur ordonne de se préparer. « On grimpa hors du trou pour gagner tout simplement le trou voisin situé à quatre mètres. [...] On sortit alors les mille cinq cent balles de leurs étuis pour les jeter dans un trou d'obus que l'on referma. Puis je noircis avec une bougie la bouche du canon de la mitrailleuse, si bien qu'il semblait avoir tiré. » Ils attendent trois heures et reviennent dans la tranchée « en haletant, comme si on avait couru jusqu'à en être demi-mort ». La mission a été accomplie aux yeux du lieutenant, rassuré de les voir tous revenir. « Le pauvre, s'il avait su ! Mes hommes m'avaient toujours été fidèlement dévoués, mais j'eus encore plus la côte à partir de ce moment. »

« J'avais lu un jour que nos soldats mouraient pour la patrie le sourire aux lèvres. Quel mensonge impudent ! A qui viendrait l'envie de sourire face à une mort si atroce ? Tous ceux qui inventent ou écrivent des choses pareilles, il faudrait tout simplement les envoyer en première ligne. Là ils verraient vite quelles balivernes ils ont lancées en pâture au public. »

En juillet 1918, sur le front lorrain, il rencontre un jeune adjudant, frappé par sa désinvolture et le peu de cas que Richert semble faire de la discipline. Il note : « il me semble qu'il y a peu de discipline ici. » Richert lui répond simplement : « Ce n'est pas nécessaire. A la compagnie, on a entre nous des relations aussi amicales que possible, à quelques exceptions près. A mon avis, il n'est pas nécessaire de faire sentir aux subordonnés sa supériorité. [...] dans certaines circonstances, votre vie peut en dépendre ! [...] Admettons qu'un jour, au cours d'un affrontement, explique Richert à son supérieur, vous soyez gravement blessé et que vous restiez au sol. Si vous êtes aimé, vos subordonnés ne vous abandonneront certainement pas sur place. Mais si vous êtes détesté, personne ne prendra le risque de vous sauver, et finalement vous aurez une mort misérable »

Lorsqu'il se décide à désertir, en juillet 1918, il tente le coup avec deux autres Alsaciens qui savent parler français. Arrive l'heure de se soustraire au regard de ses supérieurs et de ses hommes : « J'étais triste de quitter ainsi mes hommes et tous mes camarades sans pouvoir leur faire mes adieux », note-t-il. Mais s'ils sont rattrapés, les risques sont clairs, il risque d'être fusillé. Mais il parvient à gagner les lignes françaises et, fait prisonnier, est amené en arrière des lignes, de plus en plus loin du danger : « Il m'est impossible de décrire combien j'étais heureux d'être sain et sauf et d'avoir derrière moi la chienne de vie du front et de la faim. Un tel bonheur, un tel sentiment de félicité intérieure, je ne les ressentirai jamais plus. » Ils sont plusieurs fois interrogés sur l'état d'esprit des Allemands et leurs positions. Mais Richert ne les donne pas : « J'avais déserté pour sauver ma vie et pas pour trahir mes anciens camarades ». Il apprend d'un autre soldat qui avait déserté qu'« un ordre de la division avait été lu selon lequel Richert, Beck et Plaff [ses deux camarades] étaient condamnés à mort pour désertion. [...] Mais un vieux proverbe dit bien qu'on ne pend pas un coupable avant de l'avoir attrapé. Pour un condamné à mort, je passais du bon temps ! Cependant j'enrageais à l'idée que quelques officiers bien payés et qui, peut-être, n'avaient jamais été au feu, avaient pouvoir de vie et de mort sur de pauvres soldats qui avaient supportés quatre ans de misères et voulaient simplement sauver leur pauvre peau. En fait, est-ce que ces individus qui lançaient des attaques meurtrières et qui avaient des quantités de morts sur la conscience n'auraient pas mérité mille morts ? »

Employé comme prisonnier à travailler à l'arrière, il apprend la nouvelle de l'armistice : « On se dit : « C'est la paix ! » Les larmes nous vinrent aux yeux. [...] Nous étions tous heureux que les Français aient gagné la guerre, parce que, si ça avait été les Allemands, l'Alsace serait restée allemande et nous, en tant que déserteurs, n'aurions plus jamais pu rentrer à la maison. »

En janvier 1919, il revient dans son village, quitté cinq ans et demi plus tôt : « Les larmes me montèrent aux yeux. Je me mis alors à courir à toute allure pour arriver à la maison. [...] J'étais fou de joie de revoir ma mère. On se serra fort dans les bras l'un de l'autre, au bord des larmes, sans pouvoir dire un mot. »

Hans Rodewald

Rodewald Hans, « *Souvenirs de la guerre et de ma captivité en France (1914-1915)* » in *Ennemis fraternels. 1914-1915*, par Eckart Birnstiel et R. Cazals (éd.), Toulouse, PUM, 2002, pp. 31-123.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

- Comment accueille-t-il la nouvelle de l'entrée en guerre ?
- Quel regard porte-t-il sur l'ennemi ?
- Comment justifie-t-il les atrocités allemandes ?

Extraits

2 août 1914 : premier jour de la mobilisation en Allemagne. « J'étais plein d'enthousiasme et fier de pouvoir me battre pour ma patrie. »

11 août 1914 : un camarade « fut démobilisé pour inaptitude à la guerre. Je remerciai Dieu d'être en bonne santé et fus fier de pouvoir contribuer à la défense de la patrie. »

A Gloslar, jusqu'au 12 août : « toutes les dix minutes, passaient, dans des chants et cris d'allégresse, des trains militaires, dont les wagons étaient décorés de verdure et entièrement recouverts d'inscriptions faites à la craie [photo] : on pouvait y lire « à Paris ! » et moult vers forts jolis. Si l'un de ces trains s'arrêtaient, tout le monde accourait de la rue et se précipitait vers les wagons. On se serrait la main, on poussait des cris de joie. [...] Cela a continué ainsi durant tous ces jours et toutes ces nuits. A ce spectacle, nos cœurs se dilataient et nous étions impatients de partir pour ce voyage si gai et pourtant ô combien douloureux. »

13 août 1914 : « nous nous mêmes en route après avoir pris un repos de trois heures. Dans la chaleur torride de midi, nous empruntâmes une chaussée en pente, toujours montante. Doucement. La sueur jaillit. Bientôt le lourd blaireau [havresac], dont nous n'avions pas l'habitude, nous pesa. [...] Enfin, après deux heures de marche, la première halte. Accablé, tout le monde s'effondra. Voilà un beau début ! Après quatre autres haltes, nous arrivâmes, totalement épuisés »

15 août 1914 : « Départ à 7 heures du matin. Aïe ! les pauvres pieds écorchés refusent d'obéir. Cela dura longtemps jusqu'à ce que la marche reprît sa cadence. De nouveau, le soleil nous grilla sans merci. [...] A six heures du soir [...], notre capitaine nous adressa une harangue, en insistant sur le strict maintien de la discipline et nous menaçant, en cas de désobéissance, des punitions les plus sévères. »

16 août 1914 : « la guerre nous dévoila peu à peu son horrible visage. La chaussée était bordée d'arbres abattus et de broussailles arrachées. A gauche, nous vîmes, les ruines d'une maison brûlée. Puis nous traversâmes un village entièrement réduit en cendres. Dans le fossé gauche gisait le cadavre d'un cheval, le ventre gonflé, les jambes raides en l'air. [... Hormis quelques animaux en piteux état...], tout était mort, déserté. [...] Des images effrayantes. – Comme nous l'ont raconté plus tard les fantassins, le curé de ce village avait prié d'entrer dans sa maison un ulhan allemand en patrouille, qui lui avait demandé une gorgée d'eau, et l'avait froidement tué par derrière. Le camarade de ce ulhan, s'étonnant de sa longue absence et étant parti à sa recherche, arriva juste au moment où le curé s'apprêtait à jeter le cadavre découpé du ulhan dans son puit. Le curé fut à son tour tué d'un coup de sabre et reçut ainsi sa juste punition. – De pareilles atrocités, presque toujours l'oeuvre des prêtres, se sont multipliées par la suite. Voilà la raison pour laquelle parfois des villages entiers ont été pilonnés et incendiés et les habitants exécutés, à l'exception cependant des femmes et des enfants. » [\[définition atrocités dans le dictionnaire\]](#)

23 août 1914 : départ de Charleroi : « les maisons brûlaient encore des deux côtés de la rue, et une épaisse fumée nous coupait le souffle. Là – oh quelle horreur ! – se présenta à nos yeux, sur les marches de pierre d'une maison brûlée, le corps calciné d'un civil, défiguré à tel point qu'il n'était plus identifiable. Plus bas, dans le jardin, au milieu d'un parterre de fleurs, gisait une jeune fille, presque dévêtue et à moitié calcinée, portant la blessure d'un coup de lance dans sa poitrine découverte. Je ne pourrai jamais oublier cette image. » *Le même jour, il est pris sous un bombardement ennemi* : « Dans un creux étaient couchés des fantassins. Partout des visages crispés. A travers les fourrés, nous pénétrâmes à l'intérieur de la forêt. Et – bang ! bang ! – voilà les obus de l'ennemi qui crépitèrent autour de nous, de plus en plus violemment et bruyamment, en se suivant de plus en plus rapidement. Les arbres furent fracassés, les branchages et les ramures s'effondraient sur nous. Nous nous repliâmes. Dès lors, le fracas était tellement intense que l'on ne pouvait plus entendre ses propres mots. Toute la forêt bourdonnait, tremblotait, comme dans un violent orage. A chaque coup, on se tapissait machinalement. [...] Sur le chemin, des brancardiers portaient sans cesse des blessés devant nous, d'autres se traînaient par leurs propres moyens en arrière. [...]

Et puis soudain, je vis devant moi le premier soldat français. Il leva les mains et balbutia, en pleurant, quelques mots incompréhensibles. Je ne pus m'empêcher de le regarder de près. Voilà donc un vrai Français, tout comme il a été représenté dans le livre « 1870/71 » de mon père [...]. Après lui avoir ôté ses armes et munitions, on l'emmena avec nous. Derrière une haie gisait encore un autre Français, grièvement blessé. Lorsque nous nous approchâmes de lui, il leva les mains, et, aux affres de la mort, nous demanda grâce. Nous le montrâmes à un lieutenant d'infanterie. Celui-ci approcha du misérable – braqua son revolver sur lui et lui tira une balle qui le tua sur le champ. – Nous fûmes tous scandalisés. Nous n'aurions jamais cru un officier allemand capable d'une telle bestialité. [...]

[Les soldats français battent en retraite et Hans Rodewald retrouve son bataillon] Je me sentais éreinté et très bouleversé de tout ce que j'avais vu et vécu pendant cette journée. J'en avais assez de ce premier baptême du feu, je n'en voulais point d'autre. »

25 août 1914 : « Journée entière de marche. Vers 7 heures et demie du soir, nous franchîmes sous les hurras la frontière française. »

28 août 1914 : « Nous subîmes une marche épuisante jusqu'à 4 heures de l'après-midi. »

29 août 1914 : « A 8 heures, nous nous mîmes en route, de nouveau avec nos blaireaux sur le dos. Maintenant, le soleil commençait à nous griller sans merci. [...]]

Ô pauvre carcasse !

La route me semblait sans fin. A peine éveillés, à moitié endormis, nous longeâmes la chaussée terriblement longue. Nous étions accablés de fatigue, au bout de nos forces. Tous les membres étaient engourdis, les jambes ne travaillaient que mécaniquement. [...] Enfin, à 1 heure du matin, nous arrivâmes à Saint-Simon, meurtris dans l'âme et le corps. »

4 septembre 1914 : La marche continue depuis plusieurs jours : « nous reprîmes la route et arrivâmes peu après à un carrefour dont le poteau indiquait « Metz 225 km – Paris 100 km » »

6 septembre 1914 (début de la bataille de la Marne) : « Depuis le petit matin déjà, nous entendions le grondement très fort de l'artillerie. La marche était longue et se faisait dans une chaleur d'été. [...]

Le grondement du canon devenait encore plus fort. Ils avancent et assistent à la progression d'une compagnie au loin : « Tout d'un coup, des rafales de balles les accablèrent. Terrifiés, nous regardions, fixement et frémissant, le champ où ils tombaient les uns après les autres.

[...] Notre artillerie à nous, elle aussi, était sur le qui-vive. Sans cesse vrombissaient des obus par-dessus nous qui éclataient plus loin au bord du village. Cela nous réconfortait.

Quel fracas ! Quel bruit infernal ! – Nous n'avions jusqu'alors pas tiré un seul coup de fusil. »

Progressant sous le feu, il pénètre dans un bois : « Tout d'un coup je vis, à cent mètres, droit devant moi, une tranchée occupée, semblait-il, par des Français [...]. Avec hurra, on se précipita dans sa direction. Ce ne fut qu'à ce moment-ci que les Français nous repèrent. En grande panique, se bousculant et culbutant, ils prirent la fuite à toutes jambes, avec nous à leurs trousses. [...] Peu réussirent à sauver leur peau ; hachés par nos balles, ils périrent presque tous, les pauvres gars. » Mais les Allemands ne sont pas pour autant en bonne position : « Autour de nous, les balles frappaient avec une telle vigueur que nous en fûmes tous étourdis. Où je regardais, je vis tomber et se tordre mes camarades. [...] De tous côtés crépitaient des mitrailleuses, les balles sifflaient haineusement par-dessus nos têtes. [...] Quel fracas, quelle excitation autour de moi ! Écumant de rage, je commençai alors de vider magasin après magasin, incitant mes camarades anxieusement couchés, à faire pareil. [...] Je continuais à tirer, ne faisant aucune attention aux balles qui sifflaient devant mes oreilles. Tout à coup je crus voir des foules de Français, avançant debout dans notre direction. [...] leur feu était devenu de plus en plus nourri. »

Hans Rodewald est alors blessé par balles. Incapable de bouger, il est transporté hors de la zone de feu mais les Allemands étant contraints de reculer, la maison dans laquelle il devait passer la nuit passe aux mains des Français ce qui suscite sa colère en se réveillant le lendemain, le 7 septembre : « j'étais fou de colère. Comment nos troupes avaient-elles pu nous abandonner, dans un état aussi impotent, et nous rendre froidement à l'ennemi ! »

8 septembre 1914 : ils voient les premiers Français : « nous n'osâmes pas lever les yeux. Nous étions fort inquiets. La rancune des Français devait être immense après toutes ces graves défaites qu'ils avaient dû subir, et nous voyions clairement le danger qui pouvait en résulter pour nous. S'ils nous abattaient, personne ne s'en soucierait jamais.

Mais combien nous nous étions trompés ! Ils nous adressèrent gentiment la parole, tendirent la main à chacun d'entre nous, et lorsqu'ils s'aperçurent que je savais causer français, ils devinrent même familiers. »

10 septembre 1914 : « un Français s'approcha de moi, prit ma main et me dit à voix basse : « ne craignez rien, personne ne va vous faire de mal. Les soldats français ne sont pas méchants. On va bientôt vous embarquer dans un train et vous envoyer dans un hôpital, là vous allez être mieux. Avez-vous faim ? » « Oui ! », dis-je, bien que je ne pusse rien manger. J'étais ému : il me parlait si tendrement et affectueusement que les larmes me montèrent aux yeux. [...] Un brave type ! »

Alors commence le transport en train vers l'arrière où il sera soigné et restera captif toute la guerre.

Ernest Tucoo-Chala

TUCOO-CHALA Ernest, 1914-1919. *Carnets de route d'un artilleur*, Biarritz, J. et D. Deucalion, 1996, 116 p.

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- **Quelles sont les souffrances de la vie au front ? Fantassins et artilleurs sont-ils logés à la même enseigne ?**
- **Comment tente-t-il d'échapper à la guerre ?**
- **Comment, dans certains secteurs et à certains moments, les combattants ont-ils tenté de limiter la violence des affrontements ? Pourquoi ces limitations de la violence ne durent-elles pas ?**

Extraits

31 juillet 1914 : « nous reviendrons bien vite, la guerre ne peut durer plus de quelques jours »

29 août 1914 : « Baptême du feu si l'on peut dire [...]. Derrière un petit bois, à 2 km de nous, le 18e [R. I.] attaque devant nous en rang serré ; [...] de tous les côtés rapploient les fantassins qui reculent sous le feu des mitrailleuses. Le bruit court qu'ils ont eu de terribles pertes. »

30-31 août 1914 : « Nous marchons nuit et jour dans des routes encombrées de civils, fantassins, qui cherchent leurs officiers, tous sont fourbus. [...] On ne peut plus marcher et les Boches nous harcèlent sans cesse. [...] C'est la vraie pagaille. »

3 septembre 1914 : « on a encore reculé, nous sommes au Sud de Paris ; jusqu'où va-t-on nous obliger à aller ? »

5 septembre 1914 : « Dans la soirée on nous lit un ordre du jour émanant du grand quartier [le haut commandement] : « la retraite est terminée, nous devons passer à la contre-attaque. » »

Commence alors la bataille de la Marne qui débouche sur un recul allemand et une course à la mer dans laquelle chaque armée tente de déborder l'autre. Les deux armées, paralysées, s'enterrent dans des tranchées.

6 octobre 1914 : « Voilà près d'un mois que les boches nous ont cloués sur place [...]. Nous avons ordre de faire des cagnas en prévision de l'hiver. C'est gai; les fantassins font de même, boyaux, tranchées »

Février-mars 1915 : « le temps semble long. Toujours calme, nouvelles contradictoires, nous faisons des avions, des porte-plumes, arrangeons nos cagnas (...) la correspondance marche bien, je reçois beaucoup de courrier de ma chère fiancée qui m'aide heureusement à tuer le temps »

20 juin 1915 : « Un coup dur! Nous sommes partis avec Groguelin un petit Parigot de 20 ans [...]; nous avons eu la guigne de tomber dans une zone qu'ils ont arrosé avec du 77 autrichien et un obus a percuté presque en plein sur le pauvre gosse; il a été déchiqueté et accroché à un arbre, je suis allé chercher les brancardiers et nous l'avons ramené à la batterie le coeur bien gros. Un si gentil gosse, toujours le mot pour rire, un vrai titi. Quelle destinée quand même, putain de guerre! Quand en verrons-nous la fin? »

20 septembre 1915 : « Nous recevons 15000 obus spéciaux explosifs et incendiaires. Le capitaine nous réunit pour nous faire savoir que l'instant est proche et que nous devons les « foutre dehors ». Tous ces préparatifs me laisse absolument calme, je ne sais pourquoi, mais je sens que je suis protégé par ma chérie et ma maman et que rien de grave ne peut m'arriver. »

24 septembre 1915 : « Première attaque au bois Persan à notre gauche après une immense préparation d'artillerie ; le bois n'est que fumée et flammes. »

Début octobre 1915 : « Le cafard, le cafard est revenu, on devait tout bouffer, on a dépensé des milliers d'obus et pour quoi ? Pour nous regarder à nouveau en chiens de faïence »

18 février 1916 : « Les Boches sont inquiets, ils attaquent au bois des Buttes, sur tout le front et jusqu'à Verdun ; il y en a marre, marre, marre. Tout est noir en moi, seule l'idée de rentrer un jour de revenir vite, de vite retrouver ma chérie et mes parents me soutient encore mais que c'est long! Interminable cette attente! »

fin avril 1916 : « Enfin nous sommes relevés pour aller où? On n'en sait trop rien, mais enfin on va voir d'autres horizons » « Fièvre de départ, tout le monde est radieux, on parle dur de Verdun »

27 avril 1916 : « heureusement que nous avons eu le courrier : 12 lettres plus un colis de Pau et un autre de ma petite chérie de Bordeaux, toutes ces bonnes nouvelles me remontent le moral. Je suis vanné après ces trois jours de route (200 km) et, par surcroît, des manoeuvres maintenant! Que le diable les emporte avec leurs âneries de manoeuvre »

S'il s'emporte, c'est parce que le « repos » n'en n'est pas vraiment un. Les soldats sont soumis à des exercices et des manoeuvres.

8 mai 1916 : « Manoeuvre sur un grand plateau [...] Vraiment ils se foutent de nous; nous faire casser la gueule, passe encore, c'est la guerre! Mais nous emmerder comme ils le font avant, ça passe les bornes. Et que ça passe, matériel brisé, haché, des blessés par wagon de la 35e division. »

17 mai 1916 : « Manoeuvre et revue, quel bordel! C'est cela qu'ils appellent le repos, oh vivement le fuite vers Verdun! »

28 mai 1916 : de retour à Verdun, il est pris dans une attaque : « il y a de quoi perdre la tête dans ce chaos [...] c'est une véritable fournaise [...]. Nous tirons sans cesse [...] les blessés qui passent près de nous nous engueulent, nous leur tirons dessus à ce qu'il paraît ; alors j'aime mieux [régler le tir] 50 mètres plus long. Je ne suis plus comme les copains qu'un paquet de boue gluante. On ne vit plus, on est en sursis, des morts vivants et l'énergie ne peut rien contre la fatigue et la soif. »

30 mai 1916 : « à 5 heures, départ pour la position, nous devons faire ainsi : un jour de repos, un jour de ligne. On ne tiendra pas le coup longtemps car vraiment l'atmosphère devient irrespirable, une puanteur et cette saloperie de boue argileuse. La journée ressemble terriblement à la première; ça tombe sans discontinuer et toujours les mêmes ordres : « *Tirez, tirez!* » [...] 120 coups en 10 minutes ce n'est plus possible, la pièce nous brûle, elle va rougir, il faut la laisser se reposer »

1er juin 1916 : « les boches ont commencé à attaquer avec des liquides enflammés sur les tranchées et arrosent les batteries du 150 et du 210, avec des obus lacrymogènes. Qu'est-ce que c'est encore que cette nouvelle invention ? On nous a distribué lunettes et masques mais j'étouffe là-dessous et l'on y voit rien, l'ordre est « Barrage à volonté ». Comment concilier les ordres et sauver sa peau avec ces saloperies sur la gueule ? A petit jour, cela devient terrible ; les yeux nous coulent ; moi, j'enlève tout. Et merde ! Crever pour crever, à l'air libre au moins »

7 juin 1916 : « Nous tirons comme des dératés 1200 coups par pièce. Les attaques se succèdent, c'est une procession de blessés et de brancardiers que l'on évacue comme on peut et de petits groupes de fantassins qui montent pour les remplacer. Pauvres bougres ! Combien reviendront-ils ? Nous, les artilleurs, nous avons de la veine malgré tout si on se compare à eux. »

26 juin 1916 : *transféré dans un nouveau secteur (Vienne-le-château), il est frappé par le calme qui y règne : ceux que lui et ses camarades remplacent leur confirment* : « ils nous ont dit que depuis 3 mois ils n'avaient pas tiré un seul coup de canon et pas reçu le moindre obus. Derrière la tranchée allemande, sur la crête, je m'amuse à regarder les Fritz faire l'exercice. Le capitaine Gobert m'interroge : « N'est-ce pas les Boches qui paradent à gauche du bois ? – Oui mon capitaine, il y a un moment que je me rince l'oeil – Vous ne pouviez pas me le dire, nom de dieu – Et pourquoi ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela, les poilus que nous avons relevés nous ont bien avertis que l'arrêt des hostilités était complet dans le secteur. – Eh bien, je vous dis, moi, que cela va changer » *Il ordonne alors un bombardement des positions ennemies entraînant à nouveau des tirs allemands.*

1^{er} septembre 1916 : de retour de permission : « Voilà c'est fini, le rêve! Nous retombons dans la réalité et elle n'est pas belle, mais que de beaux souvenirs de cette perme je rapporte [...] Avec Mimi nous avons convenu de nous marier le plus tôt possible. Si je dois y rester, eh bien! Au moins nous aurons été mari et femme. C'est la mort de Jean qui me pousse à cette folie et puis cela me permettra d'obtenir une permission supplémentaire, que cela fasse plaisir ou non au capitaine.

15 octobre 1916 : « Maman trouve que c'est folie de notre part, se marier pour avoir une permission... Eh bien! Moi, j'estime que ça vaut le coup! Si j'ai le malheur d'y rester, elle touchera une pension de veuve et puis et puis nous aurons été mari et femme et c'est tout ce que nous espérons, désirons de tout notre coeur tous les deux »

1er mai 1917 : « Nous voilà en position au trou Bricault ; ça ne va pas... Ils nous aspergent à longueur de journée avec des gaz asphyxiants, on va tous crever empoisonnés, les masques à gaz ne nous quittent plus. Il y en a marre, marre de cette guerre et tout le monde en a assez, heureusement qu'il y a les lettres de ma chère petite femme et les colis et cigarettes et l'espoir d'une perme »

2 octobre 1917 : « Ca y est, le sort en est jeté, j'ai posé ma candidature et je suis volontaire pour l'Orient; au moins là il n'y aura pas de gaz et puis, il y a dix jours de permission à la clef »

6 novembre 1917 : « Bravo! C'est gagné! Je pars le 10 novembre 1917 avec une perme de 10 jours pour Pau. C'est sans regret que je quitte ce damné front et vive les permes! » Commence alors une nouvelle période pour lui. Avant de partir en Orient, fin 1917, début 1918, il fait tout pour rester « planqué » au dépôt.

11 novembre 1918 : « Enfin c'est fini, que te dire ma bien aimée : cette nouvelle c'est fou ce que vous devez être heureux, la paix va bien vite être signée et dans deux mois peut-être nous serons à nouveau réunis pour toujours. C'est trop beau et pourtant c'est vrai »

Paul Tuffrau

Paul Tuffrau, 1914-1918. *Quatre années sur le front. Carnets d'un combattant*, Paris, Imago, 1998

Questions

- Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après Tuffrau ?
- Montrez la montée de la lassitude des combattants français. A quoi est-elle due ?
- Montrez la complexité de son rôle de chef.

Extraits

6 septembre 1914 : Contre-attaque (Bataille de la Marne). « il faut avancer, et si possible aider la charge à la baïonnette qui se prépare. Des hommes rampent vers l'arrière dans les betteraves ; je vais les menacer du revolver. Ils se disent blessés, ou secourant un camarade atteint. Sifflement ininterrompu des balles qui s'entrecroisent. Il devient assez difficile de faire lever les hommes. [...] le mouvement se précipite, les hommes mettent baïonnette au canon [...]. Je ramasse le fusil d'un mort [...] et me mêle aux hommes, assez épars d'ailleurs, qui avancent de tous côtés [...] Sur quoi marche-t-on ? Des morts et des blessés de tous côtés ; les balles passent, on entend crépiter les mitrailleuses, on reçoit dans le visage le souffle brutal du canon. La charge hésite, s'arrête »

Des hommes vont se masser ; lui s'aperçoit du danger d'un coup de canon et les disperse. Ils tentent de repartir en avant mais fusillade intense.

« Tout à coup, tac. tac. tac. tac..., les mitrailleuses se mettent à faucher, et je comprends qu'on avancera plus. [...] Notre canon ne nous soutient plus – nos fantassins non plus –, et, en tournant la tête, je vois leurs petites silhouettes se replier. Les fusils allemands crépitent sans arrêt, et leurs balles sont reines du champ de bataille. »

« Une impression horrible du champ de bataille : ce tapotement mécanique, régulier, implacable des

mitrailleuses, le sifflement continu des balles, c'était tout ce qu'on entendait. Et parfois, sous ces bruits réguliers – travail méthodique des machines à tuer – [les cri d'un blessé touché] »

28-29 novembre 1914 : secteur de Soissons : « Tout le monde est confiant, surtout depuis les victoires russes, et le journal, qui nous parvient chaque matin, est lu avec passion. [Un territorial :] Hier, étant en faction, il voyait un Allemand sorti de la tranchée, qui s'épongeait. « Tire donc », lui disait un camarade. – « Non, je ne sais pas ; il est trop jeune. » - « Alors, donne-moi ton fusil. » - « Non. » »

1^{er} janvier 1915 : Tuffrau perd un bon camarade. Il s'isole pour pleurer : « Comme il est dur de les perdre maintenant ! En septembre, on se connaissait à peine, chacun était encore engagé dans la famille qu'il venait de quitter... Mais, à présent, tout est fondu, et cinq mois de souffrances et de dangers lient fortement. »

11 juin 1915 : en Artois : « Tiendrons-nous le coup ? Tous, nous sommes résignés à une campagne d'hiver, inévitable.

2 juillet 1915 : en 1^{ère} ligne « Partout des bouts de cadavres, bras, pieds, têtes qui font saillie comme des pierres dans le chemin, et qu'on heurte ; mouches groupées là-dessus ; émanations écoeurantes. »

18 août 1915 : « retour de permission, sans trop d'amertume ni de regrets. Les heures bénies que j'ai vécues me semblent trop merveilleuses pour être la trame même de la vie quotidienne. Un beau rêve.... Oui, mais la réalité, c'est la tranchée, les rudes conditions matérielles. »

26 août 1915 : l'ennemi se manifeste : « journaux lancés, boîtes de cigares ; ils essaient de causer : il y en a un surtout, qui parle même l'argot ; une fusée ayant raté, il a crié tout à l'heure : « c'est moche ! » Et de jour, on les voit ostensiblement à leur créneau, à quinze mètres, qui ricanent. Et nos hommes n'osent tirer, crainte de représailles. »

3 septembre 1915 : Tuffrau participe à l'offensive d'Artois : « le colonel nous a officiellement annoncé ce soir l'approche de la grande offensive : « Au jour X, à l'heure H, toutes les lignes [de combattants] sortiront des tranchées et fonceront devant elles. » Il y aura, bien entendu, une canonnade à tout casser. » Le 24 septembre, après plusieurs reports de l'attaque, la grande offensive va avoir lieu : « je vais en première ligne voir les démolitions de notre artillerie. Elles sont très discutables. » L'attaque est pour le 1er octobre mais les positions allemandes ne sont pas suffisamment ébranlées : 45 minutes avant d'attaquer : « Les hommes se placent, s'épinglent des mouchoirs dans le dos, vérifient les armes, mettent les baïonnettes au canon, se répartissent les grenades : beaucoup blaguent, mais beaucoup aussi se serrent la main, et on n'entend que des « Bonne chance, vieux ! » » Les hommes sortent des tranchées mais sont rapidement arrêtés par les balles de fusils et de mitrailleuses allemandes que l'artillerie n'a pas réussi à détruire. Tuffrau se laisse tomber dans un trou d'obus pour se protéger du feu ennemi. L'attaque a raté.

19 mars 1916 : apercevant une tête allemande dépassant de la tranchée ennemie : « je réclame un fusil, puis la crainte de le manquer, plus encore la peur de l'atteindre (car j'ai en dégoût ces assassinats nécessaires) m'arrêtent. » Il désigne le meilleur tireur présent, un paysan pataud aux yeux bêtes : « Il ajuste – pan ! le calot vole en l'air à trente centimètres, l'homme a disparu, la tête a dû éclater. Et le paysan redescend, une petite flamme dans ces yeux de brute, riant lourdement : Kapout. [...] Tout le monde rit, le félicite, moi aussi ; mais je me représente aussitôt le cadavre étendu à cent mètres, le sang, les derniers tressaillements, le cercle d'horreur, les brancardiers qu'on appelle, et, là-bas, en Allemagne, une mère qui n'a plus d'enfant. Tout cela parce qu'il a voulu respirer le matin. [...] Je suis fatigué de la guerre. »

30 mai 1916 : « de tous côtés ici, bruits de paix ; c'est le même voeu de tous ; [...] j'étais le seul à défendre la continuation de la guerre, au point de vue de la dignité nationale, que tout le monde taxait (peut-être avec raison) « d'amour propre stupide » : pays voué à la ruine disaient-ils, parce que saigné d'hommes, écrasé de dettes, diminué dans sa productivité et dans son activité commerciale ; épuisement financier, inutilité des massacres. »

Il rapporte également l'exécution de quatre hommes, fusillés : « je n'ai pas entendu la salve [...]. Bayon dirigeait l'exécution ; il avait fait préparer quatre poteaux, apporter des cordes car il devinait qu'ils se débattraient ; cela a été vite fait »

28 au 30 septembre 1916 : mise en place d'un système de « vivre et laisser vivre » : « Alertes chaque soir à huit heures, toujours la même chose, sur Fleury. Roulement de grenades, de fusillades, de mitrailleuses que le communiqué donne comme des attaques. La canonnade se déclenche, les corvées se planquent... Cela dure trois quarts d'heures, une heure. »

16 octobre 1916 : « Rien de neuf. Temps froid et triste, vent d'ouest. Boue. Les Boches sentent venir l'attaque et se renforcent en artillerie. De la casse à Verdun. Le travail de nuit sous les obus devient scabreux. Il faut faire vite, piocher dans des cadavres. [...] Les hommes sont fatigués, ils n'ont pas un beau moral. Un qui avait pioché, disait cette nuit : « Ils [les chefs] n'ont pas pu nous faire crever par les balles et les obus, ils nous auront par l'usure. » »

26 novembre 1916 : près de Reims (sur l'Aisne) : boue dans laquelle les hommes glissent et tombent. « C'est une satisfaction morale de se sentir plus près des hommes dans cette commune misère et de les soutenir un peu en leur montrant qu'on souffre autant qu'eux. » Et il ressent chez ses hommes cette profonde affection.

17 mars 1917 : au repos : « Nous sommes fatigués ; nous aspirons tous au repos après le rude effort donné depuis octobre [...]. Nos hommes sont vidés ; ils toussent tous. Quand on leur regarde l'oeil, on n'y voit plus de sang ; mais, par un miracle de bonne volonté, ils tiennent. Ils attendent la relève, le moment où ils sortiront de la zone de coups de canon, où ils pourront dormir des nuits sans corvée, laver leur linge et en changer, ce qui ne leur arrive ici que tous les vingt-quatre jours. Ils n'ont plus la force de rouspéter, ils subissent. » Le général fait à Tuffrau une annonce inquiétante : « il faut vous attendre maintenant à vingt-quatre jours en ligne et à quatre jours de repos, pas plus. » – « Diable ! On avait huit jours, et les hommes, mon général, sont bien fatigués. » – « Le pays exige ce nouvel effort... » [...] il est entré dans son bureau bien chauffé, bien clos, où il est facile de parler d'effort supplémentaire... Et je suis resté interloqué de cette incommensurable ignorance de la troupe et de son esprit. Car j'oubliais, je lui disais : « [...] Le soldat vit dans l'attente de la relève, qui doit toujours avoir lieu dans la semaine qui suivra. » » Rien n'y fait et le soir, « je conduisais ici par des chemins atrocement boueux et glissants mes hommes, dont certains pleuraient d'épuisement et de rage. »

24 mars 1917 : à Verdun : bombardement d'obus à gaz. « J'écoutais des rescapés raconter la chose à des téléphonistes : « si on avait pensé que c'était les gaz, on aurait mis nos masques tout de suite. Mais avant ça il ne tombait que des 150... » Pas un mot de récrimination contre l'ennemi. Et c'est significatif. Dans cette guerre d'explosifs, il semble qu'on se batte contre des cataclysmes. Et il y a aussi une résignation absolue devant la fatalité de la mort. »

27 juin 1917 : conversation de quelques camarades à propos de l'état d'esprit des hommes : « chez presque tous, croyance à une révolution après la guerre. Les hommes en parlent aussi, mais, pour l'instant, cela reste verbal. [...] L'origine de tous ces mécontentements, c'est le cafard, le dégoût de la monotonie, de ces deux forces énormes qui s'affrontent depuis deux ans en dévorant chaque jour des vies et des richesses. L'odieuse cantonnement, l'odieuse tranchée. Et la terreur des souffrances d'un quatrième hiver. »

11 novembre 1918 : « Enfin ! C'est la victoire ! Plus complète qu'on ne la rêvait, et sa seule pensée serre la gorge. [...] Les cloches sonnent à grande volée ; plus d'un poilu, en les entendant, avaient les larmes aux yeux et la gorge serrée [...]. Les cloches de la Victoire ! Comme leur carillon délivrait, soulageait le coeur ! » Réunissant ses hommes, Tuffrau s'adresse à eux : « trop de choses tiennent dans cette heure pour pouvoir les dire. Je vais essayer. C'est la fin des longues veillées dans l'eau glacée, de la pose des barbelés – le cauchemar des poilus ! – des heures H, des franchissements de parapets sous le claquement des mitrailleuses, des barrages d'obus lourds et toxiques, des grenades, de l'arme blanche, de toutes ces cochonneries qui nous font, depuis plus de quatre ans, une vie de misère et d'angoisse. C'est le retour vers le foyer, vers la femme et les enfants, – vers le travail (pensez au réveil des familles, ce matin!). »

28 mars 1919 : il est démobilisé et arpente les rues de la capitale : « Il fait très beau. J'ai revu avec une joie intime les paysages familiers, la petite ville un peu vide...

La vie reprend, les choses sont les mêmes, nous seuls avons changé... »

La censure de la presse

Questions

- 1) Doc. 1 : Quelles sont les informations interdites de publication ? Pourquoi ? Quelles sont les peines encourues ? Que doivent faire les journaux avant la publication ?
- 2) Doc. 2 : Comment les coupures de la censure se présentent-elles dans les journaux ? D'après le type d'informations interdites de publication, pour quel motif cet article a-t-il été supprimé ?
- 3) Doc. 3 : Complétez le tableau ci-dessous.

	<i>Comment ce journal dénonce-t-il la censure ?</i>
Analyse du titre	
Analyse de l'éditorial (« Coin ! Coin ! Coin ! »)	
Analyse des dessins	

Document 1 : Déclaration officielle envoyée par le gouvernement Viviani à tous les journaux le 6 août 1914 pour les informer des dispositions prises sur le contrôle de l'information :

« Dans leurs séances du 4 août, les deux Chambres ont voté comme une des armes de la défense nationale, une loi interdisant de publier, sous peine d'un emprisonnement de cinq ans, tout renseignements autres que ceux communiqués par le gouvernement sur la mobilisation ou les mouvements de l'armée, ainsi que toute information concernant les opérations militaires ou diplomatiques, de nature à favoriser l'ennemi et à exercer une influence fâcheuse sur l'esprit de l'armée et des populations. [...]

Le gouvernement espère qu'il ne sera pas nécessaire de recourir aux dispositions rigoureuses de ces deux lois : la presse française, au cours de nombreuses crises, a montré combien elle savait, sans y être en quoi que ce soit contrainte, se discipliner et collaborer avec le gouvernement dans une fin patriotique. [...]

Le gouvernement compte sur le bon vouloir patriotique de la presse, de tous les partis à Paris et en Province, pour ne pas publier une seule information concernant la guerre, quelle que soit sa source, son origine, sa nature, sans qu'elle ait été visée au Bureau de la presse établi depuis hier au ministère de la guerre.

Mais la responsabilité qui pèse sur lui est trop lourde, la cause qu'il défend est trop juste pour qu'il hésite à appliquer, toute les fois qu'il sera nécessaire, les lois dont il est armé [...] dans toute leur rigueur. »⁹

Document 2 : La Dépêche, 15 janvier 1915

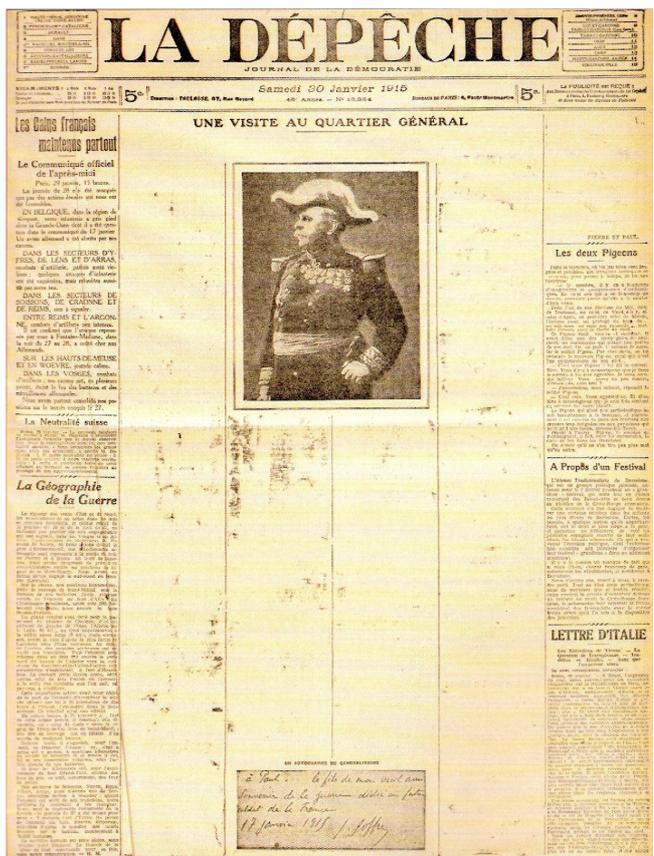
⁹ Cité dans Pappola Fabrice, *Le « bourrage de crâne » dans la Grande Guerre. Approche socioculturelle des rapports des soldats français à l'information*, thèse soutenue en 2008 à l'UTM, tome I, p. 128

Dans l'article « Une visite au Quartier Général », le journaliste rapporte une entrevue avec le général Joffre. L'article insiste sur l'amitié entre les deux hommes.

Le journaliste lui demande pourquoi, fin août-début septembre, les Allemands sont parvenus non loin de Paris : les combattants français ont-ils été « débordés en Belgique par des masses écrasantes » ? « Mais pas du tout ! Pas du tout ! Notre armée était en nombre. La bataille de Charleroi nous aurions dû la gagner. La gagner dix fois pour une ! Nous l'avons perdue par notre faute. Par les fautes du commandement. Bien avant qu'éclatât la guerre, j'avais pu me rendre compte que, parmi nos généraux, un certain nombre étaient fatigués. Certains m'avaient semblé impropres à leur rôle, au-dessous de leur fonction. Quelques-uns m'inspiraient des doutes. D'autres même de l'inquiétude. J'avais marqué mon intention de rajeunir notre commandement supérieur. [...] Mais la guerre est venue trop tôt ! [...] Constatant des défaillances, j'ai dû y remédier. [...] Je les ai donc relevés de leur commandement. Je les en ai relevés, comme on peut faire pour moi-même si, à mon tour, je défaille. »

Joffre aborde alors le sujet délicat de l'enlisement du conflit (les fronts sont fixés depuis fin 1914) : « de la « guerre d'usure », il ne faut pas trop médire. D'abord elle nous a permis d'augmenter nos outillages, de les adapter à cette guerre, même d'en créer de nouveau ; et dût-elle durer encore, il ne faut pas croire que cette expression « d'usure » soit un mot vide de sens. » Joffre insiste alors sur les pertes allemandes, véritable « hécatombe » – « Plus d'un million d'hommes qui jamais ne reparaitront sur aucun champ de bataille. »

Le journaliste fait alors cet aveu au lecteur : « Ce que le journaliste répète, le général ne le confiait qu'à l'ami, et peut-être que, aimant peu la publicité dans la crainte qu'on y voie une réclame, peut-être m'en voudra-t-il de l'avoir mis en scène et l'avoir fait parler sans en demander licence. »



Document 3 : Une du *Canard enchaîné*, 10 septembre 1915

Le Canard Enchaîné

JOURNAL HUMORISTIQUE

Paraissant provisoirement les 10, 20 et 30 de chaque mois

Rédigé par MARECHAL - Illustré par H.-P. GASSIER

129, Faubourg du Temple - PARIS
TÉLÉPHONE : N° 36-36

ABONNEMENTS :
France, UN AN 5 fr. SIX MOIS 3 fr.
Etranger. -- 7 fr. -- 4.50

Adresser la Correspondance
à MARECHAL, 129, Fg. du Temple, Paris

Coin ! Coin ! Coin !

Le *Canard Enchaîné* a décidé de rompre délibérément avec toutes les traditions journalistiques établies jusqu'à ce jour.

En raison de quoi, ce journal veut bien épargner, tout d'abord, à ses lecteurs, le supplice d'une présentation.

En second lieu, le *Canard Enchaîné* prend l'engagement d'honneur de ne céder, en aucun cas, à la déplorable manie du jour.

C'est assez dire qu'il s'engage à ne publier, sous aucun prétexte, un article stratégique, diplomatique ou économique, quel qu'il soit. §

Son petit format lui interdit, d'ailleurs, formellement, ce genre de plaisanterie.

Enfin, le *Canard Enchaîné* prendra la liberté grande de n'insérer, après minutieuse vérification, que des nouvelles rigoureusement inexactes.

Chacun sait, en effet, que la presse française, sans exception, ne communique à ses lecteurs, depuis le début de la guerre, que des nouvelles implacablement vraies.

Eh ! bien, le public en a assez !

Le public veut des nouvelles fausses... pour changer.

Il en aura.

Pour obtenir ce joli résultat, la Direction du *Canard Enchaîné*, ne reculant devant aucun sacrifice, n'a pas hésité à passer un contrat d'un an avec la très célèbre Agence Wolff qui lui transmettra, chaque semaine, de Berlin, par fil spécial *barbelé*, toutes les fausses nouvelles du monde entier.

Dans ces conditions, nous ne doutons pas un seul instant que le grand public voudra bien nous réserver bon accueil, et, dans cet espoir, nous lui présentons, par avance et respectueusement, nos plus sincères condoléances.

Pour faire un Journal EN 1915



à bas les anciennes formules... Plus des feuilles de papier d'une blancheur immaculée
plus d'ouvriers, plus de plumes ! Il faut d'abord un journaliste



un grand fûtreau un grand pot de blanc et avec équipé, vous vous mettez à l'ouvrage.

Qu'en dites-vous ?

Les journalistes boches ont tenu récemment à Berlin un congrès, dit de l'Union impériale de la Presse allemande, au cours duquel fut discutée la si importante question de l'information étrangère.

La motion qui fut, en définitive, votée par ces messieurs ne manque pas de savoir. Elle préconise notamment la création d'attachés-journalistes auprès des représentants diplomatiques de l'Allemagne dans les différents pays. Très pratiques, ces Boches, décidément.

Mais pourquoi ne pas les imiter ?

Il y aurait un bénéfice certain à créer chez nous une semblable institution.

Tout le monde tombe d'accord pour reconnaître que, par négligence coupable, nous ne nous préoccupons pas suffisamment de diffuser dans les autres parties du monde notre belle culture latine.

Pour tout dire, nous nous laissons bêtement dames le pion par le Germain. Il faut réagir.

Mobilisons (nos journalistes) ! Ils seront, dit par le monde, de merveilleux agents de propagande. Ils seront les missionnaires de la Pensée française.

Je propose que l'on envoie, sans plus tarder, à Sofia quelques folliculaires avérés qui sauront peut-être faire comprendre au gouvernement bulgare en quelle désagréable posture ses perpétuelles tergiversations mettent journellement notre malheureuse presse quotidienne.

L'a-t-on déjà commentée, puis recommandée cette fameuse intervention bulgare qui ne s'est produite jamais !

A ce petit jeu, vraiment, nos diplomates de rédaction risquent tous les jours davantage la fâcheuse meninquette.

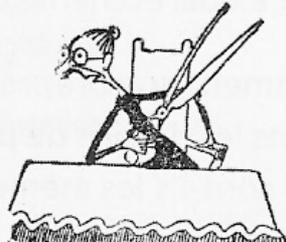
Ça ne peut plus durer. Les idées manquent. Les titres aussi.

Gustave Hervé, pour ne citer que lui, n'a pas écrit, sur la question, moins de trente-huit articles intitulés alternativement : l'Entente bulgare et l'Epine bulgare.

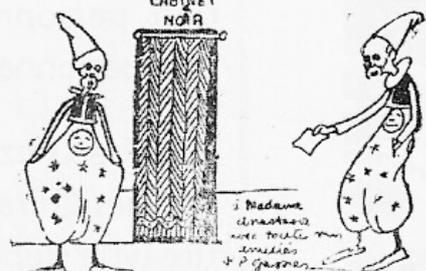
Cela fait, si je ne m'abuse, dix-neuf Ententes et dix-neuf Epines.



Plus fier du devoir accompli, vous trottez, d'un pas agile, votre œuvre



Chez Madame Anastasia



Vous attendez une réponse la décision se fera vite et sage... Mais... votre journal

Le « discours de guerre » dans la presse en 1914-1918

Questions

- 1) **Doc. 1 : Quelles sont, selon cet historien, les deux principales thématiques de l'information en temps de guerre ?**
- 2) **Sélectionnez, dans le *supplément illustré du Petit Journal*, deux ou trois couvertures qui vous semblent correspondre à ces thématiques. Justifiez votre choix.**

Les journaux sont classés par ordre chronologique. Vous pouvez cliquer sur une image pour l'agrandir :

1914 (à partir d'août) : <http://cent.ans.free.fr/menu1914.htm>

1915 : <http://cent.ans.free.fr/menu1915.htm>

1916 : <http://cent.ans.free.fr/menu1916.htm>

1917 : <http://cent.ans.free.fr/menu1917.htm>

1918 : <http://cent.ans.free.fr/menu1918.htm>

- 3) **Doc. 1 : Pourquoi les journalistes ont-ils relayé un tel discours ?**
- 4) **Doc. 3 et 4 : L'image du combat dans les journaux évolue-t-elle ? Justifiez votre réponse. Comment *Le Miroir* parvient-il à se procurer de tels clichés ?**

Document 1 : Pappola Fabrice, un historien, définit le discours de la presse pendant la guerre¹⁰ :

« Les thématiques développées par les journaux répondent, d'un titre de presse à l'autre, à une logique globalement similaire. [...] Deux genres principaux se démarquent, le premier s'attachant à dévaloriser l'ennemi, le second proposant au contraire une vision enthousiaste et héroïque des armées et du comportement de la population civile de la France et de ses alliées. [...]

Certains journalistes de presse ont indéniablement laissé volontairement s'exprimer leur perception personnelle de la guerre. D'autres ont eu le sentiment de ne pouvoir écrire autrement, par peur de la censure, par crainte de transgresser le secret militaire ou sous l'influence de leur sens du devoir patriotique [...]. Certains, représentant un groupe numériquement restreint, ont sciemment menti. D'autres bien plus nombreux, se sont rendus coupables, à leurs corps défendant, de mensonge par omission ou ont conféré valeur de vérité à des informations trop rares, incomplètes ou elles-mêmes fabriquées, en amont. »

Document 2 : Le *supplément illustré du Petit Journal*, 30 mai 1915.

10 *Le « bourrage de crâne » dans la Grande Guerre. Approche socioculturelle des rapports des soldats français à l'information*, thèse soutenue en 2008 à l'UTM, tome I, pp. 152-153

Le Petit Journal

ADMINISTRATION
61, RUE LAFAYETTE, 61
Les manuscrits ne sont pas rendus
On s'abonne sans frais
dans tous les bureaux de poste

5 CENT.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENT.

ABONNEMENTS

26^{me} Année

Numéro 1.275

DIMANCHE 30 MAI 1915

SEINE et SEINE-ET-OISE : 2 fr. 50
DÉPARTEMENTS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : 4 fr. 50



LA BATAILLE DE L'ARTOIS

Nos soldats enlèvent, maison par maison, le village de Carency



Document 4 : type d'annonce publiée dans le journal chaque semaine

habituelle. Le...
 terminé dans la...
 a produit de...
 ours des Rou-...
 stro-Allemands...
 à un effectif...
 me a remis à...
 relative à l'offre...
 à la Chambre...
 vec ses alliés...
 tion analogue...
 tion décisive...
 ministre des...
 de former le...
 s une prépa-...
 asieurs jours...
 au nord de...
 Woëvre, sur...
 dix heures...
 enfoncé sur...
 res environ...
 nous avons...
 ville, Louve-...
 s, les ouvra-...
 vaux...
 re de prison-...
 7.500 dont...
 ar les postes...
 e nombreux...
 pagne et de...
 able...
 L'aviation a...
 bat...
 oupes témoi-

générallement l'avance allemande de paix.

Lundi 18 décembre. — Sur la rive droite de la Meuse, l'artillerie ennemie, contrebattue par la nôtre, a bombardé nos nouvelles lignes de Vacherauville à Bezonvaux et notamment le secteur de la ferme des Chambrettes.

TOUS LES MOIS
 nous attribuons trois prix aux
MEILLEURES PHOTOS DE GUERRE
1.000 fr., 500 fr., 250 fr.
 A la fin des hostilités
 nous décernerons des prix
 importants dont un de
30.000 francs

Rappelons que, à la fin
 de cette année, nous
 aurons déjà attribué :

1 Prix de . . . 15.000 fr.
20 Prix de . . . 1.000 fr.
20 Prix de . . . 500 fr.
20 Prix de . . . 250 fr.
 soit, au total :
50.000 francs
 de Prix

les Carpat...
 près de B...
 L'artille...
 Haut-Asti...
 La note...
 et à l'Ang...
 Les pa...
 formuler é...
 ritoriales...
 Les An...
 sur le fro...
 Mercredi...
 Somme, le...
 main sur...
 Une fracti...
 trer dans...
 été rejetée...
 La lutte...
 d'autre, su...
 ment dans...
 des Caurl...
 action d'i...
 Sur le...
 intermitte...
 Sur le f...
 dans les ré...
 Deux av...
 le front de...
 bardement...
 les gares d...
 ainsi que s...
 Canonna...
 Astico...
 Une av...
 arrêtée par...
 MM. Sor...
 apporté de...
 fond à l'é...
 annoncent...
 Le cabin...
 confiance à...
 Le capit...
 tué dans ur